N° 429 — Tome CXV

1er Mai 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, RICHARD BOURDET, GIOVANNI CENA, ETIENNE FOURNOL,
GUSTAVE FUSS-AMORÉ, ALBERT HENNEQUIN, A.-FERDINAND HEROLD,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, EDOUARD DE KEYSER,
AUGUSTE MARGUILLIER, ALEXANDRE MAVROUDIS, CHARLES MERKI,
PAUL MORISSE, JEAN NOREL, HENRY PRUNIÈRES,
DENIS THÉVENIN, MAURICE VALLIS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 429 — 1er MAI 1916

Etienne Fournol	*De la Succession d'Autriche*	5
Denis Thévenin	*Nuits en Artois*	23
Albert Hennequin	*Tout petits poèmes de la Grande Guerre*	42
Maurice Vallis	*Miguel de Unamuno et le Sentiment tragique de la Vie*	47
Edouard de Keyser	*L'Armée belge et la neutralité de la Belgique*	61
Henry Prunières	*La Vie scandaleuse de Jean-Baptiste Lully*	75
A.-Ferdinand Herold	*L'Aide américaine*	89
Richard Bourdet	*Le Petit Mandarin* (IV-VI), roman	98

REVUE DE LA QUINZAINE

Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	120
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	124
Charles Henry Hirsch	*Les Revues*	128
Gustave Kahn	*Art*	134
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	135
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	141
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	159
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	164
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	168
	Italie (Giovanni Cena)	171
	A travers la Presse (Paul Morisse)	177
Mercure	*Publications récentes*	184
—	*Échos*	185

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Editions Georges CRÈS et Cie, 116, Boulevard Saint-Germain, PARIS

ernières Nouveautés

NOUVELLE COLLECTION « **LES PROSES** »
Volumes in-16, couverture remplie, prix : 3.50

COLETTE
(Colette Willy)
LA PAIX CHEZ LES BÊTES
Frontispice de STEINLEN.

PAUL ADAM
DANS L'AIR QUI TREMBLE
Dessins de HUYGENS

CHARLES LE GOFFIC
BOURGUIGNOTTES ET POMPONS ROUGES

JEAN AJALBERT
DANS PARIS LA GRAND'VILLE

COLLECTION « **BELLUM** »
Volumes petit in-16, prix : 1 fr. 50

REMY DE GOURMONT
LA BELGIQUE LITTÉRAIRE

JEAN VARIOT
PETITS ÉCRITS DE 1915

HENRI MASSIS
IMPRESSIONS DE GUERRE
(Frontispice de Maurice Denis)

CHARLES SAROLEA
LE RÉVEIL DE LA FRANCE

JEAN VARIOT
SAINTE ODILE, PATRONNE DE L'ALSACE

REMY DE GOURMONT
DANS LA TOURMENTE
(Avril-Juillet 1915)

MARCEL BOULENGER
LE CŒUR AU LOIN

LUCIEN DESCAVES
LA MAISON ANXIEUSE
(Frontispice de Robert Vallin)

EMILE VERHAEREN
PARMI LES CENDRES
(Frontispice de Huygens)

MAURICE DONNAY
LA PARISIENNE ET LA GUERRE

***

LA GUERRE, MADAME...

MARCEL BOULENGER
SUR UN TAMBOUR

PAUL ADAM
LA LITTÉRATURE ET LA GUERRE

LOUIS THOMAS
AVEC LES CHASSEURS

LETTRES DE L'EMPEREUR
Publiées par Paul ADAM.

nt de paraître :

MARGUERITE MORENO
UNE FRANÇAISE EN ARGENTINE
Portrait de CIOLKOWSKI
Un volume in-16, velin teinté, prix..... 3 fr. 50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 8.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 3
Les Poètes et la Poésie.... 3

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 4

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

GEORGES DWELSHAUVERS

Professeur à l'Université de Bruxelles

L'INCONSCIENT

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Le problème de l'*Inconscient*, écrivait-on récemment, est le problème psychologique par excellence. Sa découverte est nouvelle, et a considérablement enrichi nos connaissances sur l'activité mentale et les questions morales, artistiques, religieuses. Il intéresse tous ceux qui désirent savoir comment fonctionne la pensée; il est au même degré utile aux hommes que requiert la vie pratique.

FRANÇOIS DE NION

SON SANG POUR L'ALSACE...

ROMAN

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Sous ce titre évocateur, M. François de Nion publie aujourd'hui un roman nouveau, un très beau roman, qu'il a élégamment dédié *à ceux qui nous reviennent :* aux Français d'Alsace.

Son sang pour l'Alsace... est un livre passionnant, un livre de confiance, de courage, qui est en même temps une œuvre de belle et bonne humeur — comme il convient au pays de France.

CHARLES RICHET

Membre de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris

LES COUPABLES

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Ce livre vient à son heure, au moment où le chancellier d'Allemagne, contrairement à toute vérité et à toute évidence, prétend que cette guerre hideuse n'a pas été provoquée, mais subie par l'Allemagne.

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **50 centimes**

avec couverture illustrée en couleurs

CLAUDE FARRÈRE

MADEMOISELLE DAX

JEUNE FILLE

ROMAN

Couverture en couleurs d'A. GUILLAUME

Un volume

MAX et ALEX FISCHER

L'AMANT

DE LA PETITE DUBOIS

ROMAN

Couverture en couleurs d'A. GUILLAUME

Un volume

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

RAPIÉ (Léon). .	La Maternelle	GYP	Miche
OURTELINE (G.)	Le Train de 8 h. 47	ZOLA (Emile). .	Contes à Ninon.
-H. ROSNY . .	Le crime du Docteur	MARGUERITTE (V.)	Frontières du Cœur

JEAN FINOT

L'UNION SACRÉE CONTRE L'ALCOOLISME

Un volume in-18. — Prix..... 2 fr. 50

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie PAYOT et Cie, PARIS, 106, Boulevard Saint-Germain

Lettres de Prêtres aux Armées

Recueillies par Victor BUCAILLE

Vice-Président de l'Association Catholique de la Jeunesse Française.

Préface de M. Denys COCHIN, de l'Académie Française

MINISTRE D'ÉTAT

1 vol. in-16 de VIII-360 pages . . . . . 3 fr. 5

Après tant d'ouvrages publiés depuis le début de la guerre sur l'âme d combattant français, sa volonté de vaincre et la merveilleuse unité de sa f patriotique, ce livre est le premier où le combattant se raconte sans souci composition, sans vain apprêt littéraire.

Dans ces LETTRES DE PRÊTRES AUX ARMÉES, les prêtres de Fran disent comment ils se sont efforcés, dans tous les postes que la Patrie leur confiés, d'accomplir le mieux et le plus simplement leur devoir.

Divisé en quatre parties : 1° Prêtres-Soldats, 2° Prêtres-Officiers, 3° Prêtre Brancardiers, 4° Prêtres-Aumôniers, l'ouvrage comporte un choix de lettres in niment varié ; chaque partie est précédée d'une courte introduction qui éclaire la physionomie particulière.

C'est un volume que tous les Français, catholiques ou non, doivent possé et lire. Car ce n'est pas seulement l'âme du prêtre aux combats qui s'y révèle s'y épanouit, c'est l'âme de tous les combattants français avec leur élan, le générosité, leur esprit de sacrifice et de dévouement.

Les sources, auxquelles M. Victor Bucaille a puisé, sont multiples. Les é ques lui ont confié bien des lettres de leurs prêtres dont il a su faire un ch de première valeur. C'est proprement le livre de l'Eglise de France qu'il n donne aujourd'hui, où le prêtre se montre avec toute son énergie dans lutte, sa familiarité de bon aloi dans les tranchées et tout l'amour des âmes le guide et le possède. Aucun ouvrage n'était, à l'heure actuelle, plus opport aucun plus assuré d'un succès légitime.

M. Denys Cochin, ministre d'Etat, a écrit quelques pages de préface qui f que ce recueil n'est pas seulement une œuvre littéraire de très grand inté mais un acte significatif de très haute portée.

Dans ces lettres vibrantes, écrites aux hasards des combats et dont les feuil semblent encore maculés de la boue des tranchées ou rougis du sang blessés et des morts, l'âme héroïque, chrétienne et chevaleresque de la Fra livre un de ses secrets.

DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE

Que François-Joseph, Empereur quasi nonagénaire d'Autriche et roi apostolique de Hongrie, ne soit pas mort à l'heure présente, voilà qui passe l'entendement et irrite la conscience. Il a commis, à 86 ans, le forfait le plus horrible de l'histoire du monde ; il en est l'auteur personnel et direct, mais non pas principal ; et il survit, dans une sérénité implacable et glacée, au milieu du massacre universel qu'il a déchaîné ! Il est retranché du nombre des humains par cette dureté, cette incroyable insensibilité avant de l'être par la mort. La fertilité tragique de sa destinée nous fait passer, à travers l'histoire de sa vie, d'étonnements en épouvantes ; soyez assuré qu'il choisira pour mourir, s'il y parvient quelque jour, une catastrophe nouvelle, imprévue, à rendre petites les imaginations de Shakespeare.

Depuis qu'il monta sur le trône des Habsbourg en 1848, on cherche en vain, en Europe, les peuples ou les dynasties à qui il n'a pas fait la guerre. Il a combattu successivement ses alliés d'hier avant ses ennemis d'aujourd'hui ; ses armes ont fait couler le sang de ses peuples entrechoqués. Ayant épuisé la somme des malheurs publics, et toujours couronné, il tourne contre ses proches la fureur de l'Erinnye qui conduit son destin ; atteint son frère, sa femme, son fils, dévaste sa famille, ruine, exile, disperse les archiducs, dont le dernier, celui de Sarajevo, disparaît dans une intrigue de Cour mêlée à un complot politique. Insensible toujours, il n'a d'oreilles, il n'a de faveurs que pour les conseillers audacieux et fourbes qui ourdissent, sur ce premier complot de l'assassinat, la trame

du deuxième complot de l'ultimatum à la Serbie. Enfin ce vieillard, courbé sous le poids de tant de malheurs et jamais accablé, prononce, avec son impériale et royale dureté, le mot qui fait sortir à la fois du fourreau tous les glaives de l'Europe. Il appelle les massacres, la guerre et l'invasion sur trois fronts de son empire. Et il vit !

Aucune étude d'historien, si profonde, si subtile qu'elle soit, ne vaudra jamais, pour juger un tel homme, la malédiction rapide et craintive du lazzarone du port de Naples, qui écarterait de deux doigts de sa main la *jettatura* terrible de ce souverain, funeste à ses proches, funeste à son temps, funeste à ses peuples.

Il traîne aujourd'hui son implacable vieillesse dans ces palais et ces jardins charmants et brillants de Schoenbrunn, dorés jadis d'un tel éclat par la gloire de Napoléon, et qu'il assombrit. C'est là, qu'en ces jours d'angoisse, d'une angoisse que, seul dans l'univers, il ignore, il survit à ses malheurs, à son crime. C'est là que le dernier des Habsbourg survit à son empire.

§

Avant la guerre, en ces temps fabuleux où les traités sur les questions de politique extérieure semblaient estimables et futiles, en un mot académiques, toute étude sur l'Autriche-Hongrie comportait deux paragraphes obligatoires et rituels : un témoignage de vénération à l'Empereur, doyen bienfaisant des princes de l'Europe, et la prédiction sur la dislocation de l'empire des Habsbourg. Non que tous les prophètes l'aient jugée inévitable ni prochaine; tout au contraire, car sur ce point s'élevaient deux sortes de vaticinations, et les docteurs étaient, comme il convient, partagés en deux écoles. Les uns montraient les nationalités de l'Empire s'éloignant les unes des autres, parmi le plus discordant tumulte politique et parlementaire, les autres marquaient la force du lien personnel qui les unissait, de la nécessité politique qui maintenait ces peuples petits et divers en un grand Etat avec rang de grande puissance dans les conseils de l'Europe. Il y avait la thèse de la fragilité et la thèse de la nécessité de l'empire austro-hongrois. Des deux côtés, d'ailleurs, clairvoyance égale, et l'on sentait qu'à entendre tant de science, d'information et de sagesse, le Destin devait balancer et la Providence hésiter à décider.

Mais en tout cela il n'était question que de la mort naturelle de la Double Monarchie ou de sa persistance pacifique. On discutait sur la dislocation spontanée, ou sur la cohésion durable des forces intérieures de cette curieuse formation historique. Mais que, dans la confusion universelle et armée de tous les peuples de l'Europe, dans un choc foudroyant des empires, l'Autriche-Hongrie dût être brisée en morceaux, nul, je pense, n'en doutait. Ce petit cabaret de verre que Bonaparte, *tragediante* débutant, avait brusquement jeté à terre à Leoben, en menaçant le plénipotentiaire autrichien arrogant, correct et épouvanté, le Destin en avait, au cours du XIX^e^ siècle, quatre ou cinq fois, dans quatre ou cinq crises, ramassé et recollé les morceaux gisants et dispersés. Mais c'était bon, cela, au temps de l'esclavage des peuples, impossible, pensait-on, après la renaissance des nations. Quelle force, dans un cataclysme universel, pourrait retenir ensemble des peuples dont tout le sentiment est de se haïr et toute la politique de se combattre?

Nous en étions là précisément de nos réflexions quand la guerre a éclaté, et les événements indociles ont pris un autre cours pour dérouter les prophètes.

Raille qui voudra les prophéties politiques, c'est un jeu facile, et bien imprudent! Les prophètes, d'ailleurs, ne sont jamais en déroute, et il faudrait qu'ils fussent bien infortunés pour qu'il ne restât rien d'exact de leurs avertissements, ou au moins qu'on n'y pût, après coup, montrer quelque part d'exactitude. C'est un travers assez commun de notre temps que chacun veut avoir prévu, dans l'aveuglement universel, ce qui allait arriver pour le coin du monde ou des choses qu'il observait. La guerre, qui a dévoilé parmi nous tant d'héroïsme dormant et de noblesse latente, a découvert aussi quelques secrets comiques : la manie d'être mieux renseigné que son interlocuteur, manie funeste et contre laquelle on a été au point de prendre des mesures publiques, et la manie d'avoir prédit ; ceux qui savent tout le présent quand le vulgaire l'ignore et ceux qui l'ont prédit quand nul ne le soupçonnait. Petits travers d'une grande époque!

Ne nous hâtons pas au surplus de proclamer trop haut la faillite des prophètes qui ont annoncé la dislocation de la Double Monarchie ; ils pourraient nous répondre que les cata-

clysmes ne sont pas encore terminés. J'y compte bien pour ma part, au moins de ce côté. Mais enfin, à l'heure présente, rien ne s'est produit en Autriche de ce qui semblait écrit dans les conjonctions des astres ou dans les grimoires des hommes : mutineries militaires en Bohême, assez graves, défections tchèques et yougo-slaves pendant la première campagne de Serbie, mais aucune révolte générale ni au royaume de Bohême, ni en pays croate, dalmate ou slovène, ni, bien entendu, en Pologne. Sur quoi, délires et transports de la presse allemande du monde entier (car il est une presse allemande jusqu'en de petites villes du San Salvador ou de l'archipel malais). L'Autriche-Hongrie n'était donc pas chancelante : cet empire satellite était solide, ses peuples qui, hier, se montraient le poing se sont confondus avec le même enthousiasme dans la même armée ; l'adoration du souverain leur a fait oublier leurs griefs ; et ce n'était que par jeu politique, et pour occuper les loisirs d'une vie heureuse sous une administration paternelle, qu'ils feignaient dans la paix de se déchirer entre eux. Explication grossière et lourde de mensonge, trop facile surtout, car les choses humaines, qui de leur nature sont rarement simples, atteignent en Autriche leur maximum de complexité par un bénéfice constitutionnel spécial à ce pays.

§

Des raisons qui rendent compte de la relative stabilité de l'Autriche pendant la guerre, une seule est simple et brutale : c'est qu'une révolte, un grand changement politique est à peu près impossible dans un pays où tous les hommes sont mobilisés, éloignés exprès de leurs foyers, entre 18 et 50 ans. Et l'on sait que des lois promulguées pendant la guerre même ont étendu le recrutement en Autriche au delà de l'âge de la caducité militaire.

Mais il est aussi des raisons plus profondes, d'un ordre moins matériel et plus intime. Si nous trouvons quelques différences entre les horoscopes tirés sur l'Autriche du temps de paix et son état pendant la guerre, c'est peut-être que ce pays, mal défendu pendant la paix, était fort bien armé pour la guerre. Faible pour sa politique intérieure et fort pour sa politique extérieure. Dieu m'est témoin que j'écarte toute comparaison ! Je suis seulement au bord d'une pente glissante

où je ne ferai que quelques pas. Oui, il est vrai qu'il est des Etats dont le sens politique, les directions générales étaient tournées vers la politique extérieure, il en est d'autres dont les soucis étaient surtout intérieurs... Nous continuerons, si vous le voulez bien, ces réflexions après la paix.

Distinguons d'ailleurs au seuil même d'une telle étude, et pour toujours, l'Autriche et la Hongrie, qui sont fort dissemblables. La Hongrie est une réalité politique puissante, redoutable, qui a ses institutions robustes, ses directions propres, son chef et je dirai presque son monarque, qui est le comte Tisza. C'est, après Guillaume II, le premier personnage de la coalition germano-tartare, comme la Hongrie est le seul des Etats confédérés qui ait eut parfois un sentiment national, sous la terrible protection de l'Allemagne, qui les tuera tous. De toutes ses victimes, la Hongrie est la plus vivace. Quand donc je parlerai d'Autriche, entendez l'empire cisleithan, celui qui est gouverné non par des institutions et par un homme, comme la Hongrie, mais par des bureaux et un vieillard.

Or, en Autriche, tout, à l'intérieur, était faiblesse et désordre : une Cour infatuée et vieillotte ; un parlement plein de tumultes et fécond en compromis, agité, impuissant et peut-être corrompu, — une affaire singulière survenue, à la veille de la guerre, dans l'intérieur des partis tchèques, nous inclinerait à le penser —; une machine administrative compliquée, nombreuse, inerte; un gouvernement appliqué à favoriser les privilèges de naissance et de race, à tenir certaines nationalités dans l'enfance pour assurer la domination des autres. Vers l'extérieur, au contraire, étaient tournées les réalités vivantes, les forces réelles de l'Empire qui sont, à savoir : premièrement la police, secondement l'armée, troisièmement, — en troisième lieu seulement, — l'Eglise.

§

La police est l'institution la plus vieille et la plus sûre de la domination des Habsbourg ; elle répand sur toute la vie viennoise et autrichienne le charme secret des souvenirs romanesques. Qui n'a rêvé de vivre à Parme, sous le gouvernement du comte Mosca, de la délicieuse duchesse Sanseverina et de son amant Fabrice del Dongo, héros dérisoire de Waterloo, qui termina dans la paix et les honneurs de l'Eglise, une vie d'aventures fortunées ? Ces tableaux de la *Chartreuse*

de Parme, ce fut proprement, de tout temps, le gouvernement autrichien, et l'on en pouvait retrouver encore quelque chose à Salzbourg, à Vienne ou à Raguse aux temps de l'ancien monde, celui qui s'est écroulé dans le fracas de 1914.

En dépit d'une vie moderne, d'ailleurs active, en dépit d'une apparence de libertés parlementaires déchirées par les haines, usées par de réciproques violences, le gouvernement autrichien retournait à la douce hypocrisie du « gouvernement paternel », au système que l'optimisme de nos physiocrates bénissait sous le nom de « Despotisme éclairé ». L'impossibilité de tirer un gouvernement des obstructions alternatives du Parlement et des Diètes a contraint la Couronne, depuis quinze années, et presque sans cesse, à choisir un ministère de fonctionnaires, qui comblait ses vœux. Le gouvernement tout entier et tous ses actes apparaissent ainsi comme autant de bienfaits personnels de l'Empereur. Et la seule faute politique connue en ce régime quasi-mystique, c'est la parole ou la pensée qui contrarierait le père commun de tant de sujets. Quel impie serait assez dépourvu de cœur et de sens politique à la fois, pour résister au charme de cette vie viennoise, brillante et un peu indolente, aux plaisirs élégants et nombreux, dans la tradition musicale la plus riche et la plus illustre du monde, au centre d'une couronne de peuples magyars et slaves qui jettent sur l'empire comme un reflet d'Orient ? Quelle douceur de vivre ainsi sous un monarque dispensateur de tous ces biens ! Et quel blasphémateur refuserait au maître, à la Cour, aux grands seigneurs qui gouvernent cet empire une vénération surveillée par une police héritée de Metternich ?

Or, cette police, gardienne de tant de félicités est depuis dix ans pour la paix d'Europe une menace audacieuse et sans cesse renouvelée. Elle est, dans la famille germanique, la sœur cachée du militarisme prussien, l'esclave qui dans les drames souffle la fourberie et prépare les poisons. Unissez ensemble les imaginations policières les plus fécondes, d'Edgard Poe à sir Arthur Conan Doyle, amassez les intrigues, mêlez les fourberies, embrouillez les aventures, vous n'obtiendrez rien de plus riche que l'œuvre de la police autrichienne depuis dix années. Trouvez-vous peut-être que j'exagère et que j'accorde trop au goût du romanesque historique ? Relisez seulement l'histoire des récentes années dans les pays yougo-slaves ; c'est une

succession de complots et de procès politiques. La dernière grande pensée du gouvernement austro-hongrois, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, a été poursuivie parmi le fracas des bombes, des attentats, des procès politiques. La chancellerie travaille, la police aussi. Complots à Belgrade, où la légation d'Autriche est toujours la première fabrique de machinations policières de l'Europe, complots au Monténégro et « procès des bombes » de 1907, nouveaux complots l'année suivante. Un peu plus tard, procès d'Agram, avec les mêmes dénonciateurs qu'on voit reparaître en toutes ces affaires comme des ombres suspectes filant à travers ces procès, qui s'engendrent les uns les autres. Du procès d'Agram, en effet, sort le procès Friedjung de 1909-1910 ; celui-ci, par bonheur, ne fut pas sanglant, par la raison que les faux avaient été mal préparés, et qu'on ne put convaincre de trahison même M. Supilo, dont la condamnation était pourtant de première nécessité politique. Mais ce procès Friedjung est plus central que les autres, car ici ce ne sont pas quelques policiers qui travaillent en quelque province, c'est du Ballplatz que tout est venu. Un historien, renommé pour sa méthode critique, modèle patenté de la suprême Kultur, sert des projets politiques à l'aide de faux qui ont bien été fournis par le Ministère des Affaires Etrangères, puisqu'ils ont été fabriqués à la légation autrichienne à Belgrade. Lorsque le faux est démontré, le Dr Friedjung déclare seulement qu'il a cru agir pour le plus grand bien de la monarchie, et retourne, l'âme paisible, à ses travaux historiques, toujours réputés. J'admire que, dans la collection des pangermanistes alignés par M. Andler, par exemple, on ait omis le Dr Friedjung, qui appliqua toute sa méthode et toute sa science à soutenir des faux utiles pour faire condamner des personnes nuisibles à la politique de son pays : il a droit à un buste dans cette galerie.

Enfin, dans le drame de Sarajevo lui-même, que d'indices troublants, que de traits qui tiennent l'esprit en arrêt, qui nous laissent haletants à la recherche d'une vérité redoutable et complexe !

Il faudra écrire toute cette histoire. Quelque juge suivra les traces de la police autrichienne dans ces affaires où nous reconnaissons seulement une trame commune, où nous voyons passer dans l'ombre les mêmes figures basses et louches des

policiers Nastitch, Vasitch, peut-être Gabrinovitch, et la figure audacieuse et fourbe du Comte Forgach, jadis ministre d'Autriche à Belgrade, aujourd'hui au Ballplatz; où la police impériale et royale elle-même s'est peut-être plusieurs fois égarée, perdant la trace de ses propres agents. On reconnaîtra alors le rôle de cette police autrichienne, voisine de la Cour et familière des grands, toujours prête à fournir un complot pour un projet politique, second discret et voilé du militarisme prussien. Abattre le militarisme prussien, formule incomplète, si nous voulons dire que l'Europe entend vivre en paix. A l'esprit séculaire de rapine de la monarchie prussienne, enrichie de trois siècles de vols qu'on ne peut appeler conquêtes à cause de leur cynique brutalité, c'est le vieil esprit policier de l'Autriche de Colloredo et de Metternich qui fournit l'occasion et le prétexte.

Cette police qui servait en temps de paix à entretenir les griefs et les colères des nations sujettes contre l'empire a révélé pendant la guerre tous ses bienfaits. Et non pas seulement en emprisonnant sans autre forme de procès, dans ces cachots autrichiens qui ont vu depuis quatre-vingts ans les plus nobles victimes de l'Europe, tous les chefs politiques, les Dalmates et les Serbes dès le début de la guerre, les Tchèques après huit mois d'hypocrite mansuétude, mais parce qu'elle a, grâce aux habitudes auxquelles elle avait façonné les peuples de la Monarchie, procuré au gouvernement de Vienne cet avantage d'être parfaitement isolé et ignoré au milieu de l'Europe. Car l'Autriche, depuis le début de la guerre, est un cercle fermé sur lequel nous n'avons aucune lumière. Ecrire sur l'histoire de l'Autriche depuis la guerre est une entreprise conjecturale où nous nous guidons à tâtons à travers les hypothèses, en l'absence de toute information. Les années qui ont suivi la mort de Rodolphe de Habsbourg, au XIII^e^ siècle, ou les circonstances qui ont entouré la publication de la Bulle d'Or, problèmes historiques réputés obscurs, nous sont probablement mieux connues, de sources plus abondantes, que les deux années de la guerre de 1914 en Cisleithanie. Ni parlement, ni presse.

On sait que de tous les Etats belligérants, l'Autriche est le seul qui n'ait jamais ouvert son Parlement. L'administration autrichienne est la seule qui n'ait jamais fourni aucune expli-

cation, aucune justification à personne, sous aucun prétexte. Les bureaucrates viennois doivent penser que l'état de guerre se distingue avec avantage de l'état de paix, en ce qu'il est moins troublé et plus paisible. Le beau, en cette affaire, ce n'est pas tant que les portes de bronze qui ornent l'architecture gréco-munichoise du palais du Reichsrath soient restées closes, alors que les représentants de tous les autres peuples en guerre étaient rassemblés, c'est que, dans la double monarchie même, sur la rive brillante du Danube, au pied de la colline de Buda, à cinq heures de Vienne, le vacarme parlementaire hongrois, le plus ancien et le plus assourdissant du monde entier, a recommencé. Nul ne semble avoir songé en Autriche au souci de symétrie qui, à défaut d'autre motif, aurait pu commander la convocation du Reichsrath. En sorte que sur les querelles magyares, qui rappellent le souvenir des vieilles coutumes des diètes polonaises, sur les efforts du comte Tisza pour dominer son opposition renaissante, sur les reproches qui commencent à percer contre cette politique qui a déchaîné la guerre, nous sommes parfaitement renseignés par les débats du Parlement hongrois, cependant qu'en Autriche il ne se passe rien qui sollicite l'attention de personne. Notez d'ailleurs qu'en Hongrie il n'y a pas eu, depuis la guerre, le moindre changement de direction, et que l'empire a dans le même temps connu un nouveau chancelier et de nouveaux ministres. La seule chose qui en paraisse et le secret véritable de ces révolutions de chancellerie, c'est justement que les Hongrois, bousculant la vieille aristocratie autrichienne, occupent désormais les grands postes de l'Empire et remettent toutes les directions aux mains vigoureuses de Tisza, lequel a son traité personnel avec l'empereur d'Allemagne.

Si le parlement se tait, la presse excelle bien mieux à faire le silence sur les choses publiques.

La presse autrichienne est un bureau du département de la police qui a son siège au Ministère des Affaires Etrangères à Vienne. La perfection de ce régime de presse est justement réputée; aucun Etat en Europe n'est mieux servi par sa presse, avec plus de docilité et d'impudence que la monarchie des Habsbourg. La presse viennoise s'est surpassée pendant la guerre ; on ne pensait pas qu'il fût possible de publier tous les jours, pendant des mois, tant d'ignorance et tant de misère

servile. A Vienne, le journal socialiste, l'*Arbeiter Zeitung*, qui a poussé quelque fois d'humbles gémissements, n'a pas connu la rage concentrée de ne pouvoir parler que son frère aîné le *Vorwœrts* a au moins laissé paraître quelquefois. Vous ne découvrez, dans la presse viennoise, rien qui puisse vous révéler quelque chose du sentiment public, non pas seulement à l'égard de l'ennemi, — c'est trop clair, — mais à l'égard des alliés de l'Empire.

A l'égard de l'Allemagne qui, en l'aidant à forcer les lignes de la Dunajec, a sauvé l'empire et poursuit le dessein de faire de ses « frères » du Sud une race sujette, les sentiments autrichiens doivent être complexes. Vous le devinez sans peine, plus heureux en cela que les journaux de Vienne, de Salzbourg ou d'Innsbruck qui n'en savent rien et n'en soufflent mot.

Les Hongrois tiennent trop à leurs mœurs politiques nationales pour avoir renoncé simplement, à cause de la guerre, à cette sorte de passion sportive qui les pousse à s'en prendre à l'Autriche de toutes choses, à la quereller sans cesse, et qui donne à la vie publique austro-hongroise l'apparence d'une séance de boxe indéfinie. Tous les coups que les Autrichiens ont reçus de ce côté depuis vingt mois, ils les ont « encaissés » avec une résignation débile, sans jamais laisser paraître le moindre ressentiment. A lire la presse viennoise de la guerre, on ne peut s'empêcher de penser au rapport quotidien présenté au souverain dans une cour décrépite, et qui lui assure que tout va bien et qu'il n'y a rien à signaler dans l'empire, au matin même du jour où tout doit s'écrouler.

On n'obtient cette placidité que grâce à la docilité longuement cultivée et surveillée d'un esprit public disposé à s'en remettre aux grands du soin des affaires publiques. Un an environ avant la guerre, j'ai été reçu, dans son cabinet d'où l'on entendait le fracas rythmé des machines qui martelaient des nouvelles et des opinions pour les gens de la rue, par le directeur d'un des grands journaux viennois, homme de grande finesse qu'il savait accommoder aux circonstances. Il se montrait alors fort nationaliste, ce qui me fut, un an avant la guerre, une inquiétude préparatoire. Il doit à l'heure présente, étant d'esprit délicat et libre, terriblement redouter de devenir Prussien et le dissimuler plus fort encore. Il m'entretint de choses de métier : « Les exigences de l'esprit public, disait-il, varient

suivant les latitudes. Le premier besoin du Français qui s'éveille, c'est qu'on lui apporte, avant même son déjeuner, la nouvelle surprenante, émouvante qui lui fournira un sujet d'entretien vif et animé avec son voisin de tramway ou son camarade de bureau; c'est l'aliment de son plaisir le plus cher. Pour le Viennois, il en va tout autrement. Son seul souci le matin est de savourer en paix son déjeuner. Vous appréciez comme nous ce café au lait *mit brötchen* aux mille variétés, première gourmandise de journées où les plaisirs assez raffinés de la table tiennent une grande place; qu'il serait inopportun et intempestif de troubler cette matinale jouissance par une de ces nouvelles qui ébranlent l'attention et inquiètent l'esprit ! Vos journalistes parisiens savent parfaitement leur métier que moi-même je n'ignore pas. C'est pourquoi, la même nouvelle dont à Paris on fait une manchette catastrophique et sensationnelle, barrant trois colonnes de ses lettres énormes, je la coule en petits caractères à la fin d'une dépêche rassurante qui respire le calme diplomatique. »

Si cette mansuétude de l'esprit public, cette aptitude à recevoir les sottises et les bourdes est un bienfait en temps de guerre, on en discute et, pour ma part, je n'en crois rien. Mais la police autrichienne servait fort bien l'Etat, en revanche, lorsqu'elle réunissait, en vue de son action extérieure, des informations politiques sûres et nombreuses. La guerre aura fait apparaître l'incroyable disposition naturelle de l'Allemand à l'espionnage. C'est vraiment une vertu germanique, honteuse et profitable. Mais hors de l'espionnage militaire, il y a l'information politique, l'observation minutieuse, classée sur fiches, de la vie politique, du détail économique, des hommes et des choses dans les pays où l'on veut agir. Nous avons, sur ce point, grandement péché par ignorance, dont cette expérience nous devrait bien corriger.

Pour la partie du monde qui leur était assignée, l'Orient, les Autrichiens avaient un service d'information excellent. Service de police extérieure, souvent conjugué avec ceux de la « Propagande » catholique, des missions des innombrables réguliers autrichiens. Même en pays tout entier orthodoxe, il est bien certain que l'action de l'Autriche-Hongrie en Bulgarie a été puissante par la corruption des hommes, par

les intrigues politiques, par les menaces, par la violence des comitadjis. Si l'on veut un exemple plus proche encore de nous dans le temps, l'occupation de l'Albanie témoigne en ce moment même d'un travail méthodique poursuivi dans les années récentes. On a vu chez les Skipetars bien des capucins, bien des franciscains qui laissaient, avec quelque monnaie, des portraits de l'empereur dans les pauvres maisons des Mirdites catholiques, et bien des savants, bien des explorateurs, bien des géologues, gens qui ont coutume de rechercher des métaux et l'or dans la terre, et qui venaient au contraire en répandre sur les sentiers de l'Albanie. En pays Tosques et en pays Ghègues, chez les Albanais catholiques et même musulmans, comme fait ailleurs la « préparation » militaire par l'artillerie, la préparation par la police diplomatique aura marqué les étapes faciles et sans gloire de l'armée impériale.

§

Comme la police, dont l'esprit anime secrètement tout l'Etat, l'armée est dans la Double Monarchie une institution solide, durant cette guerre second fidèle et effacé de l'armée prussienne, et très différente de celle-ci. Il n'y a pas de militarisme austro-hongrois. Il y a bien dans l'empire une nation qui serait militaire si elle n'était parlementaire, et c'est la Hongrie. Là, comme en Prusse, vous voyez une caste orgueilleuse, tyrannique et fermée qui exploite le territoire et gouverne l'Etat. L'analogie ne vous apparaît pas peut-être, parce que les descendants des cavaliers d'Arpad, magnats à aigrettes et chamarrures, ont conservé quelque grâce chevaleresque et que ce seul trait suffit à éloigner tout souvenir des Prussiens, mais la Hongrie est bien une institution d'origine et de caractère féodal, entourée de nations vassales et assujetties avec une dureté presque égale à celle des Teutoniques. Toutefois, entre la discipline et le Parlement, les Magyars ont choisi celui-ci. Les premiers dans le monde, avant les Anglais, ils ont pratiqué la vie parlementaire.

Grâce à ce choix bienheureux des Magyars du XIe siècle, on peut dire qu'il n'y a d'esprit militariste ni en Hongrie ni en Autriche. Le militarisme est une forme de gouvernement qui met l'armée à part et au-dessus de l'Etat, la soustrait, dans les mains de l'Empereur, à toutes les règles politiques, en fait l'instrument même du pouvoir absolu; l'armée est elle-même

le pouvoir absolu et domine le souverain en personne. Tous ces traits ont paru en Allemagne, avec une précision juridique, dans l'affaire de Saverne, qui a révélé au monde mal averti la nature propre et le danger du militarisme prussien. Si, d'ailleurs, on veut être exact et complet, il faut ajouter que le militarisme n'est pas, même, en Allemagne, tout l'esprit du gouvernement. Les vingt dernières années, que Bismarck n'avait pas prévues, et peut-être la politique personnelle de Guillaume II ont réveillé en Allemagne le vieil esprit hanséatique qui s'est conjugué avec le militarisme prussien. Quelle force ils se sont l'un à l'autre prêtée; à quelle puissance ils sont ensemble parvenus, quelle implacable voracité ils ont montrée en commun au monde épouvanté, c'est l'histoire des années récentes. Et comment, la force prussienne, s'étant montrée enfin impuissante à garantir, à soutenir cet effort d'expansion démesuré contre le monde entier, ces deux esprits, le Prussien et l'Hanséatique, la caste militaire et la guilde marchande, doivent se tourner l'un contre l'autre et se dévorer, c'est le spectacle consolateur et apaisant que nous pouvons espérer de nos prochaines années. La Providence nous doit bien cette juste bénédiction.

Rien de pareil dans la Monarchie danubienne. L'armée occupe à elle seule trois ministères : ministère commun de l'armée active, landwehr autrichienne, honved magyar. Riche de parures et de traditions, mère de formations militaires illustres ou terribles, des hussards hongrois jusqu'aux Pandours d'Illyrie, l'armée austro-hongroise est honorée surtout parce qu'elle appartient à l'empereur. Mais elle partage ce privilège avec tout l'ordre civil. En temps de paix, elle orne les villes de la monarchie de ses uniformes séduisants, elle ne les encombre pas de l'arrogance prussienne. Le corps des officiers y est moins fermé qu'en Allemagne.

Nous avons sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, le témoignage d'un observateur philosophe. Car, par une de ces rencontres où Renan, qui avait fait le tour des secrets d'En Haut, aurait reconnu un décret nominatif de l'Eternel, M. Henry Wickham Steed a publié, à la veille même de la guerre, l'inventaire exact et équitable de l'empire d'Autriche (1). Le directeur

(1) H. W. Steed : *La monarchie des Habsbourg*. Traduction française, Paris, A. Colin 1914.

de la politique extérieure du *Times* avait été auparavant, durant dix années, correspondant de ce journal à Vienne. J'ai eu jadis l'honneur de l'y rencontrer. Il rappelait pour moi le souvenir de ces ambassadeurs vénitiens qui confiaient aux rapports de la République tant de sagesse et d'informations. La bonne fortune des historiens à venir a voulu que le livre où il a condensé la somme de ses observations parût presque à l'heure de la guerre. « Quoique de nombreux officiers de l'armée austro-hongroise, dit-il, soient fournis par la noblesse et même la haute aristocratie, la masse du corps des officiers se recrute dans les classes moyennes et la petite bourgeoisie et se compose d'hommes de même fortune. »

Sur les choses militaires, l'empereur François-Joseph fut toujours un souverain vigilant ; il porte à son armée une affection jalouse et exclusive. M. Steed a peut-être exagéré son impartialité parmi les querelles politiques ; l'empereur a souvent pris parti dans les luttes nationales de ses sujets, mais il a toujours fini par céder, de lassitude, à bout de combinaisons et moyens dilatoires, après des difficultés prolongées. Mais si les luttes politiques de ses peuples atteignaient l'armée, l'empereur restait inflexible. En matière militaire François-Joseph n'a jamais capitulé, — au moins depuis Sadowa. Quand les Hongrois, grands latinistes et les premiers disputeurs du monde, prétendirent mettre en cause la langue du commandement ou de l'instruction dans l'armée, l'empereur, qui avait accepté tant d'exigences magyares, financières, parlementaires, scolaires, se redressa et refusa tout net. Ce fut en effet, comme l'a remarqué M. Steed, la seule occasion politique où François-Joseph fut intraitable.

Chose curieuse, cette querelle du traitement des Hongrois dans l'armée s'est poursuivie même pendant la guerre. Un officier magyar s'est suicidé, paraît-il, accablé sous les mauvais procédés qu'il subissait de ses camarades de langue allemande. On a arraché un drapeau magyar à un régiment pour lui substituer un drapeau impérial. Tout cela a été porté à la tribune de Pesth par des députés qui n'ont cessé, avant et depuis la guerre, de demander au premier ministre ce qu'il faisait de la nationalité hongroise et comment il entendait défendre son peuple contre les races ennemies qui l'entourent, roumaine, slave et aussi germanique. Tisza, qui conduit l'em-

pire, mais manœuvre avec peine son parlement de Pesth, s'est trouvé un peu empêtré dans ces histoires. Il a pris en charge l'Autriche-Hongrie et sa fidélité à l'Allemagne. Au moment où, les Russes aux cols des Carpathes, on redoutait de voir les chevaux des Cosaques boire l'eau des ruisseaux qui descendent au Danube, il s'est lié et redoute tout ce qui peut contrarier l'union germano-tartare, et par suite les attaques contre l'Autriche. Elles persistent pourtant et c'est tout ce qu'il faut retenir de ces incidents politiques. Pour l'armée, elle ne semble pas en avoir été atteinte, et son unité, même mordue seulement par quelques défections qui ont libéré un petit nombre de formations tchèques et yougo-slaves, est devenue, pendant la guerre, le principal soutien qui a prévenu l'écroulement de l'empire des Habsbourg.

§

L'Eglise est le troisième pilier de la Double Monarchie. On a paru parfois surpris, chez nous, de la prédilection que le Vatican semblait accorder à l'Autriche parmi les Etats belligérants. Il entre dans la composition de la politique, internationale et par suite complexe, de la curie romaine un certain nombre d'éléments qui ne nous apparaissent pas tous bien distinctement. Il faut tenir compte, pour l'apprécier, de cette légère incertitude, de cette ombre d'appréhension qui flotte toujours, aux yeux du Vatican, sur les dispositions du clergé germanique. On soupçonne parfois quelques gestes d'indépendance parmi les génuflexions; et cette facilité merveilleuse qu'ont les Allemands pour transformer leur plus léger mécontentement en une lourde discussion doctrinale, leur aptitude séculaire aux querelles ont laissé à Rome un souvenir redouté. Le vieil esprit de Frobenius et du Joséphisme n'est pas tout à fait mort; il n'est pas comme notre gallicanisme réduit à la valeur d'une discussion académique. Les derniers grondements de la crise moderniste (1), difficilement contenus en Allemagne par des évêques divisés contre eux-mêmes, s'éloignaient à peine, lorsqu'on vit le peuple allemand et ses prêtres secoués, vers le milieu de 1914, de cette brutale ivresse qui restera l'un des épouvantements de l'histoire, invoquant tous les dieux des religions diverses, et animés, en réalité, de l'esprit barbare du vieux dieu germanique, celui qui frappe et

(1) Cf. Maurice Pernot : *La politique de Pie X*, Paris, Alcan, 1910.

qui broie, Thor, le Dieu du marteau. Il semble que, durant toute cette guerre, les craintes éveillées par la résistance germanique dans les affaires modernistes n'aient jamais été effacées dans les conseils pontificaux.

Ce n'est là qu'une ombre. Autrement efficace et réelle est l'affection politique de la cour d'Autriche et de la curie romaine. Dans les récentes, années plus que jamais, le vieil empereur et le pontife n'ont cessé d'échanger d'augustes témoignages de vénération réciproque et de paternelle sollicitude. Le gouvernement de Vienne, qui n'est fidèle dans le monde qu'à ses traditions, a conjugué étroitement son action politique orientale à celle de l'Eglise. C'est ce qu'on appelait en Autriche, avant la guerre, la « politique eucharistique » de la cour de Vienne. La grande raison de la politique vaticane est là.

Les choses religieuses sont discrètement, mais intimement mêlées à toute la vie publique austro-hongroise. Chez aucun peuple de l'Europe, et non pas même chez les Espagnols, cette union n'est plus étroite. Une partie — une partie seulement — de la politique espagnole est dominée par le clergé : la vie publique austro-hongroise est pénétrée de la familiarité cléricale. Intrigues de cour, nombreuses et vivaces, nominations, grandes entreprises extérieures, l'action religieuse est partout et il semble parfois qu'il y ait une congrégation dévouée à chacune des œuvres politiques. Parfois avec des rivalités qui pénètrent parmi les ordres eux-mêmes. Dans la grande affaire qui remplit la vie de l'archiduc assassiné, la question dynastique de la succession au trône des enfants de François-Ferdinand et de la duchesse Sophie, il y avait des maisons jésuites protégées par la famille impériale et il y avait des jésuites dévoués à cette duchesse qui fut presque toute sa vie la personne la plus humiliée de l'Europe; on les appelait couramment dans le langage viennois les « Jésuites Hohenberg ». Parfois, dans la rue de Vienne, ou dans les vieilles villes des deux cercles d'Autriche, de Salzbourg, de Styrie, et surtout aux environs des palais, vous longez les murs d'une vaste maison, aux fenêtres grillées, parées d'un ornement rococo, protégées par quelque saint jésuite en sa niche : une seule petite porte s'ouvre furtivement et vous montre la galerie simple, la voûte blanche de plâtre de quelque cloître, la porte vitrée d'un parloir de couvent. Asile discret du recueillement et de la prière,

au centre même de la ville, au cœur de la foule. Sans doute, mais ne les croyez pas si séparés : mille affaires, enseignement, procès, vie de famille, mêlent le couvent à la vie de la cité. Un sentiment de discrétion, de mystère et, par conséquent, de respect, semble sortir des chapelles et des confessionnaux, et se répandre dans toute la vie publique, et ce trait aussi donne aux choses autrichiennes un goût singulier de romanesque historique. Les ironistes notent dans une telle société l'importance des Juifs, maîtres de la presse autrichienne tout entière, maîtres hypothécaires de la Hongrie. Survivance historique encore, car les régimes proprement cléricaux, les principautés ecclésiastiques, les « gouvernements de la crosse » furent de tout temps indulgents à ces égarés, à qui l'Apocalypse a promis qu'ils retrouveront avant le Jugement dernier une révélation et une foi simplement différées.

L'Eglise a été la confidente et l'associée de toutes les pensées extérieures de l'Autriche. Et comme l'Autriche n'avait de politique extérieure que balkanique et orientale, les missions franciscaines, jésuites, mille variétés d'ordres congréganistes partirent pour l'exploration orientale, pour la plus grande gloire et le plus grand profit de l'empire et de la royauté « apostolique ». Merveilleux système et si parfaitement convenable, pour cet Orient balkanique où nul ne sait distinguer la nationalité de la religion. Puisque la Russie, en ces pays, c'était l'orthodoxie, il fallait montrer l'Autriche catholique.

Cette politique s'épanouit dans son plein triomphe au Congrès Eucharistique de Vienne, au mois d'août 1912. On y fit venir, tous frais payés, tous les ecclésiastiques d'Orient qui voulurent s'y rendre.

De l'Inde à l'Hellespont les *messagers* coururent

pour réunir les moines de toute communauté et de tout rite. Concile, pèlerinage, assemblée populaire, l'ordonnance en fut solennelle et la pompe magnifique. Pour la manière dont on acquitta les frais, il courut longtemps en Autriche une piquante histoire. Ce fut un vrai dénombrement, une revue d'appel des sentinelles autrichiennes de l'Orient. Les quelques occidentaux égarés en cette entreprise purent se demander s'ils n'étaient pas eux-mêmes des schismatiques, tant ce spectacle politique en ce superbe décor religieux leur semblait inattendu. La

clairvoyance du cardinal Mercier ne s'y était, dit-on, pas trompée. Admirable entreprise en tout cas, et suprême triomphe de la chancellerie viennoise si, quelques mois après, l'union des peuples balkaniques chrétiens n'avait chassé à la fois le Turc des territoires qu'il occupait et dépouillé d'avance l'Austro-Hongrois de ces mêmes territoires qu'il convoitait.

§

C'est ainsi que l'Autriche, prévoyante et armée, servie par des institutions dont la vigilance était tournée vers l'extérieur, se préparait elle aussi à la guerre. C'est pourquoi elle a paru, en un sens, plus forte dans la guerre que dans la paix. Mais pour avoir mis en valeur tout ce qui conservait encore à la monarchie danubienne une force défaillante, cette guerre n'a rien atténué des forces centrifuges qui continuent à déchirer l'Empire. Elle n'a apporté que des complications nouvelles et des difficultés supplétoires dans l'Etat déjà le plus complexe du monde entier.

Les grands musiciens viennois, Schubert et Haydn lui-même, ont accueilli, dans leurs compositions les mieux réglées, des rythmes et parfois des motifs slaves ou hongrois qui ouvrent soudain comme une perspective lointaine d'Orient dans le jardin classique de l'un ou dans la forêt romantique de l'autre. L'incomparable richesse musicale de cette ville fut alimentée par cette couronne de peuples qui l'entoure, et qui ont apporté sans doute de la steppe originelle leur folklore et leur merveilleuse inspiration.

Ce qui est vrai de l'histoire musicale l'est aussi de la politique. Vienne et sa province germanique égarée dans le Sud de l'Europe ne vivent que des Slaves, des Magyars, des Latins qui rayonnent autour d'elle. Une nouvelle étude des dispositions de ces peuples montrerait que la guerre, loin de les assembler, n'aura fait qu'aggraver les difficultés intérieures qui déchirent la Monarchie : le manteau impérial du vieillard de Schœnbrunn n'étouffe pas les haines qu'il recouvre.

ETIENNE FOURNOL.

NUITS EN ARTOIS

I

Un coup d'œil encore à la salle sombre, où s'épaissit désormais quelque chose qui n'est pas le sommeil, mais qui est seulement l'accablement nocturne.

Le billard a été poussé dans un coin ; il porte un fardeau incohérent de linge, de fioles et de meubles. Une odeur de soupe et d'excréments circule entre les brancards et fait injure aux sveltes vases d'onyx juchés sur le médaillier.

Et maintenant, vite, vite ! Sur la pointe des pieds, gagnons le dehors.

La nuit est limpide, froide, sans un souffle : un seul bloc de glace transparente entre la neige et les étoiles. Suffira-t-elle à laver cette gorge soulevée par la tiède odeur du pus bleu ?

Sous les sabots, la neige s'attache et s'amasse. Comme il ferait bon jouer à un jeu... Mais nous sommes pleins d'une fatigue qui ressemble à de l'exaspération. Nous irons jusqu'au bout de la pelouse.

Voici la grande fosse où fument et pourrissent les débris des pansements, tous les résidus de l'infection. Plus loin ! voici les pins musiciens, que vient visiter, chaque soir, une lanterne à la main, pour y chasser les passereaux, Dalcour le mineur, Dalcour le zouave terrible que personne n'empêchera de promener à travers la pluie sa jambe roide et son crâne largement ouvert sous les bandes...

Allons jusqu'au mur du cimetière, que le temps a fait enfler comme une protubérance au flanc du parc, et qui est si providentiellement proche.

Dans l'ombre, le vieux château garde une imposante figure. A toutes les fenêtres, ce soir, luisent doucement des lampes. On dirait un navire silencieux et illuminé dont l'étrave fend la banquise. Rien ne sort de là, si ce n'est cette lueur muette. Rien ne trahit la nature de l'affreuse cargaison.

Nous savons que, dans toutes les chambres, à tous les étages, au ras de tous les planchers, de jeunes corps mutilés sont rangés côte à côte. Cent cœurs, à coups précipités, lancent le sang trop chaud vers les membres douloureux. A travers toutes ces chairs, le projectile qui va furieusement son chemin s'est frayé passage, broyant les choses délicates, hachant les organes précieux qui font que l'on a du bonheur à marcher, à respirer, à boire...

Là, elle n'existe plus cette joie innocente de l'ordre ; et, pour la recouvrer, cent corps font une besogne si lente et si dure qu'elle arrache aux plus forts des larmes et des soupirs.

Mais comme il est bien étouffé par les murailles, ce foyer de douleur ; comme il couve silencieusement, obscurément dans l'espace !

Ainsi qu'un pansement sur une large plaie enflammée, le château s'applique étroitement sur son contenu, et on ne voit rien que ces lampes, toutes semblables à celles qui illuminent une solitude studieuse, ou une conversation d'amis intimes, le soir, ou un amour perdu dans la contemplation de soi-même.

Nous cheminons maintenant entre les bosquets de fusains, splendides sous la neige, et l'indifférence de ces choses vivantes à la monstrueuse misère qui les avoisine me rend odieuse et même ridicule l'âme impuissante qui m'étrangle. En dépit de toute protestation de sympathie, l'être, dans sa chair, souffre toujours solitairement, et c'est aussi pourquoi la guerre est possible...

Philippe, que voici, pense peut-être comme moi, mais encore y est-il convié d'une façon pareillement pressante. Des hommes, qui dorment à vingt pas de cette place, seraient éveillés par un cri, mais ils ne le sont point par cette présence formidable, aussi dépourvue de truchement qu'un mollusque au fond de la mer.

Avec désespoir, je frappe du sabot dans la neige tendre. L'herbe d'hiver, qu'elle recouvre, subsiste avec opiniâtreté et

n'est solidaire de nulle autre chose au monde. Que la douleur des hommes s'épuise : l'herbe ne se flétrira point ! Dormez, bonnes gens du monde entier ! Ceux qui souffrent ici ne troubleront pas votre sommeil !

Et voici que, par delà les bois, s'élève dans le ciel et s'épanouit soudain une fusée brillante comme un météore. Elle signifie quelque chose, à coup sûr, et elle avertit quelqu'un ; mais son ingéniosité grossière ne m'abuse pas. Ce n'est pas ce signal barbare qui pourra, cette nuit, me rendre confiance en mon âme.

II

La petite pièce attenante au réduit où je dors a été désignée pour recevoir ceux que leurs cris ou leur odeur rendent intolérables aux autres. Comme elle est étroite et encombrée, elle n'admet guère qu'un brancard, et c'est à tour de rôle qu'on y vient mourir.

Naguère, quand le château régnait gracieusement au milieu de ses verdures, au centre de la grande étoile des allées qui s'enfoncent parmi les hêtres et les tilleuls, naguère, les maîtres du domaine recevaient parfois une société brillante et, s'il y avait sous leur toit une belle, vive et blanche jeune fille, ils lui donnaient pour rêver, se parer et dormir, cette petite chambre qui est à la pointe de l'aile droite, et d'où l'on voit le soleil se lever au-dessus des forêts.

Mais, aujourd'hui, la face du château demeure crispée et comme attentive à la canonnade ; quant à la chambre, elle est devenue une salle d'agonie.

On y a d'abord mis Madelan. Il délirait d'une manière si brutale, si inquiétante malgré l'immobilité paralytique de ses longs membres, que ses compagnons ont supplié qu'on les en débarrassât. Je crois que Madelan n'a ni compris, ni même perçu cet isolement, car il était déjà la proie d'une plus grande solitude ; mais son perpétuel discours, ainsi privé d'auditeurs, a pris un caractère insolite et terrible.

Pendant quatre jours et quatre nuits, il n'a cessé de parler, avec véhémence ; et, à l'entendre, on pensait que toute la vigueur de son grand corps déjà mort s'était réfugiée, exaltée dans sa gorge. Pendant quatre nuits je l'ai entendu vociférer

des choses insaisissables, décousues et qui semblaient des réponses à un mystérieux interlocuteur.

Dès l'aube, et d'heure en heure au long de la journée, je venais le voir, et il gisait au ras du sol, sur la paillasse, comme un animal roux, abattu, les membres épars, agités de secousses qui chassaient sa couverture salie.

Il maigrissait avec une rapidité si invraisemblable qu'on eût cru le voir se dégonfler par la profonde plaie qu'il portait à la nuque.

Alors je lui disais des choses qui voulaient être douces, et qui étaient inutiles, parce qu'il n'y a pas de conversation possible entre l'homme roulé par les flots d'un torrent et celui qui demeure assis dans les roseaux de la rive. Madelan ne m'écoutait guère, et il poursuivait avec *l'autre* son colloque étrange. Il n'avait plus besoin de nous ni de personne ; il ne mangeait plus, ne buvait plus, et se souillait au gré de la bête, sans exiger assistance ni soins.

Un jour, le vent a fermé la porte de la chambre, et il n'y avait plus de clef pour l'ouvrir. On a dressé de grandes échelles pour entrer par la fenêtre. Et, dès que la vitre a été brisée, on a entendu Madelan qui poursuivait son rêve à voix haute.

Il est mort, et tout de suite on a mis à sa place cet homme au crâne défoncé, dont nous ne savions rien parce qu'il nous était arrivé sans regard déjà, sans parole, et sans autre histoire qu'une fiche rouge et blanche, large comme la paume d'un enfant.

Cet homme n'a passé là qu'une nuit, remplissant le silence d'un bruit d'éructations douloureuses, et donnant du poing dans la cloison qui le séparait de ma couche.

L'oreille tendue, avec le souffle froid, sur mon visage, de la fenêtre béante, j'écoutais, tour à tour, le cri des coqs, dans le hameau, la respiration irrégulière de Philippe, assoupi non loin de moi, et les coups et les râles de l'homme qui tardait à mourir. Il s'est tu, pourtant, le matin, à l'heure où le vent s'apaisait, et où la première détonation de la journée s'arrondissait dans l'obscurité calme comme un caveau.

Alors on nous a donné pour voisin le sergent infirmier Gidel, qui touchait à sa fin, et dont nous n'avions pu, depuis une grande semaine, calmer le hoquet impitoyable. Celui-là connaissait son métier, il savait ce que c'est que la sonde, la fièvre,

le ventre dur. Il savait aussi qu'il avait une balle dans la moelle. Il ne nous a jamais rien demandé, et, comme nous n'osions pas lui dire de mensonges, nous étions pris devant lui d'une espèce de honte. Il est resté à peine deux jours dans la chambre, regardant d'un œil trouble les gravures du mur et le secrétaire empire sur lequel on entassait les vases.

Mais faut-il parler de tous ceux que cette malheureuse chambre a engloutis et rejetés ?

III

Les lumières manquent ce soir... Il faudra bien apprendre à s'en passer... A tâtons, je longe les couloirs, où le vent grogne, jusqu'au grand escalier. Là, il y a une lampe quinteuse qui ferait regretter la nuit. Je vois les marches, qui sont blanches et enduites de boue, des tableaux, des tapisseries, tout un décor somptueux qui baigne par le bas dans la fiente et la désolation. Comme j'approche des salles de blessés, j'entends le bruit calme de leurs conversations. J'entre doucement. Ils se taisent ; puis se remettent à causer, car, maintenant, ils me connaissent.

A vrai dire on ne distingue d'abord que des formes longues rangées par terre. Les brancards ont l'air de deviser avec des voix humaines. L'une explique :

— On était assis tous les trois côte à côte... et j'avais pourtant bien dit à l'adjudant que ce coin-là ne valait rien. On venait juste de nous apporter une tournée de soupe, avec un petit bout de viande qui était tout plein de gelée blanche. Alors voilà qu'il arrive des balles, par douzaines, et on se gardait tant bien que mal, et la terre sautait, et on riait, parce qu'on avait comme une idée que, dans toutes ces balles-là, il n'y en aurait seulement pas une de bonne. Et puis, ils s'arrêtent de tirer, et puis on revient s'asseoir sur la banquette. Il y avait Chagniol et Duc, et moi, et je les avais tous deux à main droite. Alors voilà qu'on cause de Giromagny et aussi de Danjoutin, car c'est par là notre pays à tous trois ; et cela dure une petite demi-heure. Et alors, tout à coup, il arrive une balle, une seule, cette fois, mais une bonne. Elle a traversé la tête de Chagniol, puis la tête de Duc, et, comme j'étais un peu plus grand qu'eux, elle m'a seulement traversé le cou...

— Et puis ?

— Et puis elle est repartie au Diable ! Chagniol est tombé sur le nez, devant lui. Duc s'est levé, et il est parti à quatre pattes jusqu'au coude de la tranchée, et là il s'est mis à creuser la terre comme un lapin, puis il est mort. Mais moi, le sang coulait à droite et à gauche, et alors j'ai pensé qu'il fallait m'en aller. J'ai pris ma course, et j'avais mis un doigt de chaque côté, à cause du sang. Je pensais : une seule balle, bon Dieu ! c'est quand même trop fort ! Elle était fine bonne, celle-là ! Et voilà que j'aperçois l'adjudant. Alors je lui dis : « Je vous avais bien prévenu, mon adjudant, qu'il ne valait rien, ce coin-là. » Mais il m'est venu du sang dans la bouche et je me suis remis à courir.

Il se fait un grand silence et j'entends une voix qui murmure avec conviction :

— Tu en as eu de la veine, toi!

Mulet aussi raconte son histoire :

— Ils nous avaient pris notre feu...C'est pas à vous,ce feu-là, je lui dis. Pas à nous, qu'il dit ? Mais voilà que l'autre il s'amène et qu'il dit : Foutez-nous la paix avec le feu...C'est pas à vous, je lui dis! Alors il dit : Vous ne savez pas à qui que c'est que vous parlez. Et il retourne son calot, qui était à l'envers... Ah ! vous demande pardon, que je dis, mais on ne pouvait pas savoir... Et ils l'ont gardé, notre feu...

Maville estime d'une voix calme :

— C'est des histoires qui arrivent, ça.

Le silence, à nouveau. La tempête secoue les fenêtres d'un poing furieux. La salle est faiblement éclairée par une bougie qui a la danse de Saint-Guy. Notre petit infirmier, Rousselon, tricote activement sous l'œil du lumignon. Je fume une pipe âcre et douce, comme cette minute même au milieu de l'infernale aventure.

Avant de m'en aller, je songe à Croquelet, le silencieux, dont je vois la longue silhouette au fond de la pièce. « Il dort tout le temps, me dit Mulet, il dort toute la journée... » Je m'approche du brancard,je me penche,et je vois deux grands yeux ouverts, qui me regardent fixement, gravement, dans l'obscurité. Et ce regard est si triste, si profond, que je me sens plein d'une impuissante détresse.

— Tu dors trop, mon pauvre Croquelet !

Il me répond, avec son accent noueux, mais d'une voix faible :

— Ne l'écoutez pas ; ce n'est pas vrai. Vous savez bien que je ne peux pas dormir, même que vous ne voulez pas me donner une potion pour faire un vrai somme. Cet après-midi, j'ai lu un peu... Mais ce n'est pas bien intéressant... Si je pouvais avoir autre chose.

— Montre-moi ton livre, Croquelet.

Il me désigne, du menton, une petite brochure. Mon briquet fait une lueur et je lis, sur la couverture grise : « Des qualités de la prière adressée à Dieu. »

— C'est bon, Croquelet, je tâcherai de te trouver un livre avec des images. Comment vas-tu, ce soir ?

— Oh ! mal ! mal ! C'est le dégel complet...

Il a eu les pieds gelés et commence à en souffrir si fort qu'il oublie la plaie creusée dans son flanc, et qui, elle, est mortelle, mais indolente.

IV

Je suis venu me réfugier parmi mes blessés pour fumer en paix et me recueillir dans l'ombre. Ici, l'atmosphère morale est pure. Ces hommes sont si misérables, si grandement disgraciés, si attentifs à leur obsédante douleur qu'ils semblent avoir abandonné le fardeau des passions pour mieux rassembler leurs forces sur ce projet : vivre.

Malgré la camaraderie, ils sont, à cette heure, isolés par leur souffrance propre. Plus tard, ils communieront ; mais voici l'instant où chacun considère son mal et mène, pour son compte, son combat, avec des cris...

Ils sont tous mes amis. Je resterai au milieu d'eux, m'associant de toute mon âme à leur épreuve.

Peut-être, ici, trouverai-je aussi la paix. Peut-être les querelles odieuses feront-elles trêve au seuil de cet empire.

A une faible distance, le champ de bataille ne cesse pas de tonner depuis des jours et des jours. Comme une mécanique grondante et compliquée qui débite les produits de son activité intérieure, la stupide machine guerrière lâche, de minute en minute, des hommes sanglants. Nous les recueillons, et ils sont là, enveloppés de linges. Ils ont été meurtris dans l'espace

d'un éclair ; maintenant c'est avec le concours des mois et des années que nous pourrons réparer, pallier le désordre.

Comme ils sont silencieux, ce soir ! Comme leur spectacle est inquiétant ! Voici Bourreau, au nom brutal et qui est si doux, et qui ne dit jamais un mot, Bourreau qu'une seule balle a, pour toujours, privé de la lumière. Voici Bride, qu'on ne sait comment toucher, tant il est enveloppé de pansements, mais qui vous laisse connaître un regard émouvant, humide et déjà égaré. Voici Lerouet, qui ne verra pas l'aube prochaine éclore entre les pins, et qui porte à l'endroit du cœur une plaie noire et verte. Et les autres, que je connais tous par le menu de leur infortune.

Comme il est difficile de penser à ce qu'ils ont été, aux hommes qui, il y a un an, marchaient dans une rue, hersaient la terre, ou écrivaient dans un bureau ! Le présent est trop aigu. Les voici, par terre, comme une belle œuvre outragée. Les voici ! Et la créature par excellence a reçu une grande injure : elle s'est adressé la plus grande injure.

Nous ignorons leur passé. Mais leur avenir existe-t-il ? Dans la majesté tragique de l'heure, je contemple ces victimes innocentes, et je pense qu'auprès d'eux on a honte de vivre et de respirer librement.

Pauvres, pauvres frères ! que pourrait-on faire, pour vous, qui ne soit insuffisant, indigne, médiocre ? Au moins faudrait-il tout résigner pour s'absorber dans la sainte et minutieuse besogne.

Mais non ! autour des couches où se joue votre drame solitaire, une sinistre comédie continue à faire grimacer les hommes. Toutes les folies, toutes les passions, les plus ignobles, les plus sottes aussi, poursuivent à votre chevet leurs entreprises et leur assouvissement.

Ni les quatre nouveaux cadavres que nous avons enfouis ce matin, ni votre douleur quotidienne à vous autres ne désarmeront ces appétits, ne suspendront ces calculs, ne flétriront ces ambitions au jeu et au développement desquels votre martyre même n'est pas inutile.

§

Je resterai parmi mes blessés toute la soirée, et nous parlerons, doucement, ensemble, de leur misère ; ils seront con-

tents, et ils sauront me faire oublier l'infâme odeur de querelle qui règne ici.

Hélas, dans la déflagration de l'événement, à voir tout de suite tant de flamme et de sang, à entendre une telle clameur, à respirer l'odeur d'une si prodigieuse gangrène, nous avions cru que toutes les passions seraient déposées, comme des triques encombrantes, et qu'on se livrerait, les mains nues, le cœur vierge, à l'ardent cauchemar. Il faut un cœur pur pour se battre et se défendre ; il en faut un pour errer dans les charniers, faire boire les bouches, laver les visages et baigner les plaies. Nous avions cru qu'il y aurait un grand oubli de tout ce qui était avant, et de soi-même, et des espérances fondées naguère, et du monde entier. O Union des cœurs plus purs pour l'épreuve !

Mais non ! L'explosion première fut formidable, et ses échos s'étaient à peine assourdis que déjà les chiffonniers donnaient du croc dans les décombres pour y chercher les os de côtelettes et les vieux papiers...

Pourtant rappelez-vous l'angoisse religieuse des premières heures !

§

Eh bien soit ! soit ! Pour moi, je veux rester à cette place, entre les brancards chargés d'une grande douleur.

Voici l'heure où l'on peut douter de tout, de l'homme et du monde, et du sort que l'avenir réserve au droit. Mais on ne peut pas douter de la souffrance des hommes. Elle est l'évidence, au cœur même de la confusion. Elle est la seule chose certaine à cet instant du siècle.

Je resterai donc à m'enivrer de cette sinistre évidence. Et chaque fois que Béal au ventre ouvert me tendra les mains avec un petit sourire barbu, chaque fois je me lèverai et j'irai lui serrer les mains, car il a la fièvre, et il sait bien que j'ai toujours les mains glacées.

V

Bride est mort. Nous avons travaillé toute la journée, et, le soir venu, nous avons trouvé le temps d'aller enterrer Bride.

Ce n'est pas une bien longue cérémonie. Le cimetière est proche. Nous sommes une douzaine à suivre le falot, à glisser

dans la boue et à trébucher contre les tombes. Enfin voici le mur, et la longue fosse perpétuellement ouverte, que l'on prolonge, chaque jour, à droite et que l'on comble un peu, chaque jour, à gauche. Voici la file des croix blanches, avec, sur le mur, la fuite des ombres que leur fait la lanterne.

Les hommes disposent les planches, glissent les cordes et descendent le corps en se querellant à voix sourdes, car ce n'est pas si facile qu'on pourrait le croire d'être fossoyeur : il faut le coup de main ! Et la nuit est fort noire et la boue bien gluante.

Enfin le cadavre est au fond et l'on retire les cordes grasses de terre. Sur le remblai, le petit prêtre étique murmure la prière des morts. La pluie nous fouaille le visage. Démon familier de l'Artois, le vent bondit dans les vieux arbres. Le petit prêtre murmure les paroles terribles : *Dies iræ, dies illa...*

— Et ce jour même, n'est-il pas celui de la colère ? Moi aussi je prononce ma prière : « Au nom du monde malheureux, pauvre Bride, je te remets tous tes péchés, je t'absous de toutes tes erreurs ! Que ce jour, au moins, soit le jour du repos ! »

Le petit prêtre est tête nue dans la bourrasque. Au-dessus de sa tête, un infirmier qui est un ecclésiastique étend un bout de tablier. Un homme élève le falot à la hauteur de son œil. Et les gouttes de pluie s'éclairent et étincellent furtivement.

Bride est mort...

Maintenant nous voici réunis dans la petite pièce où l'amitié est reine.

Pierre, Jacques, enfants courageux, je n'oublierai pas votre joli sourire contracté à l'heure qui, pour l'homme mûr, apporte le découragement. Je n'oublierai pas !

On apporte le bœuf et le riz qu'il faut avoir grand faim pour manger. Mais une vraie douceur s'épanouit dans le giron de la lampe, une douceur qui voudrait ressembler à la joie d'autrefois. On a un si profond besoin de joie qu'on en improvise partout, même au cœur de la misère.

Et voici que tout à coup, à travers la buée de la soupe, j'aperçois distinctement le regard de Bride.

Il n'avait pas un regard ordinaire. L'excès de souffrance, l'approche de la mort, peut-être, et aussi une richesse inté-

rieure prêtaient à ce regard une lumière, une douceur, une tristesse extrêmes. On approchait de sa couche, on se penchait, et le regard était là comme une source jaillissante et pure.

Mais Bride est mort : nous avons vu ses yeux devenir d'insignifiantes membranes molles.

Où est la source jaillissante ? Se peut-il qu'elle soit épuisée ?

Bride est mort... A haute voix, je répète involontairement : « Bride est mort ! »

Ai-je réveillé dans les âmes amies une sensible résonnance ? Un silence religieux me répond. Le plus ancien problème, vient, comme un hôte familier, s'asseoir à table. A chaque oreille, il souffle avec mystère : « Où est Bride ? Où est le regard de Bride ? »

VI

Une lanterne avance et se balance entre les pins. Qui vient donc à notre rencontre ?

Philippe distingue la silhouette de Monsieur Julien. Et, en effet, voici l'homme, avec sa livrée de portier et son infâme visage d'esclave insolent. Il agite un quinquet d'écurie qui jette, de bas en haut, sur ses traits, des ombres bouffonnes ; et il est visiblement outré d'avoir été mis en demeure de rendre un service.

Avec colère, il brandit le falot et nous désigne, du menton, le cortège : deux hommes portent sur un brancard un grand corps enveloppé d'un suaire de toile à laver. Les deux hommes sont las et déposent avec précaution le brancard dans la boue.

— C'est Fumat ?

— C'est lui ! Il vient de passer, et bien doucement.

— Où allez-vous ?

— Il n'y a de place nulle part pour un mort. Alors on le porte à la chapelle du cimetière. Mais il est lourd !

— On va vous aider.

Philippe et moi saisissons le brancard. Les hommes nous suivent en silence. Le corps est lourd, très lourd. Les sabots dérapent sur la glaise. Et l'on marche doucement, avec le bruit des respirations qui trahit l'effort.

Comme il est lourd ! Il s'appelait Fumat... C'était un géant. Il était venu des montagnes du Centre, laissant, à flanc de

côte, un village couvert de tuiles rousses, parmi les genévriers et les éboulis volcaniques. Il avait quitté sa terre aux forts arômes, son vaste horizon de puys violets, et il était venu à la guerre, en Artois. Il avait passé l'âge où l'on marche à l'assaut, mais il gardait les tranchées et faisait la cuisine. Il a reçu le coup mortel en faisant la cuisine. Le géant d'Auvergne a été percé par de la petite mitraille. Il n'a même pas reçu de plaie à la mesure de son grand corps. Rien que des miettes de fonte. Encore une fois, David a tué Goliath...

Il a mis deux jours à mourir. On lui disait : « Veux-tu quelque chose ? » Et il répondait avec des lèvres blanches : « Je vous remercie. » On s'inquiétait : « Comment vas-tu ? » Et il était toujours satisfait : « Ça va fort bien. » Il mourait avec une discrétion, une espèce de modestie, un oubli de soi-même qui rachetaient tout l'égoïsme du monde. Comme il est lourd ! Il a été frappé pendant qu'il soufflait le feu, pour la soupe. Il n'est pas mort en combattant. Il n'a pas prononcé de parole historique. Il est tombé à son poste de cuisinier... Ce n'est pas un héros.

Tu n'es pas un héros, Fumat ! Tu n'es qu'un martyr. Et nous te portons dans la terre de France, rassasiée d'un martyre innombrable.

L'ombre des arbres fauche l'espace à grands coups. La nuit exhale un âcre encens de pourriture froide. Le vent crie pour les funérailles de Fumat.

— Ouvrez la porte, Monsieur Julien.

Le grotesque pousse la porte en grognant. Et nous déposons le corps sur les grosses dalles de la chapelle.

Avec soin, Renoult étend sur le cadavre un drapeau décoloré. Et, tout à coup, solennisant l'instant, le bruit brutal du canon accourt du fond des bois, pénètre avec violence dans la chapelle, empoigne et secoue les vitraux frémissants. A cent reprises, un peuple de canons hurle en l'honneur de Fumat. Et, chaque fois, d'autres Fumat tombent dans la boue, là-bas, à la place qui leur a été assignée.

VII

Est-ce ambition que de souhaiter devenir le maître, afin d'écarter l'erreur malfaisante ?

Est-ce ambition que de juger avec un cœur furieux tout ce qui va contre le pur bien qu'on rêve pour ces victimes?

Elles sont, entre nos mains, doublement sacrées, puisqu'elles ont été sacrifiées, puisqu'elles s'en remettent à nous de distinguer ce qui sera leur salut.

Et rien ne saurait demeurer étranger à cette piété concertée qui doit assurer leur salut.

§

Il ne fallait pas supprimer ainsi, soudain, tout l'éclairage, et la chose ne serait peut-être pas arrivée...

Il y a une folie organisatrise qui est l'ennemie jurée de l'ordre; à vouloir sans cesse découvrir aux objets la place la meilleure, elle finit par mettre toute chose hors de son rôle et de son lieu, elle rend toute chose inopportune comme elle-même. Il ne fallait pas, pour je ne sais quel caprice, couper ce soir tout éclairage. Les salles du vieux château ne sont pas bourrées de balles de coton, mais d'hommes, qui ont une âme anxieuse et un corps meurtri.

Il s'est fait tout à coup une nuit lugubre ; et, au dehors, la perpétuelle tempête qui règne sur ce pays roulait comme un fleuve irrité.

Le petit Rochet rêvait, dans la fluide clarté de la lampe, avec ses mains croisées sur la poitrine et son délicat profil de saint épuisé.

Il rêvait à des choses vagues et divines, car la fièvre marâtre, entre deux cauchemars, a des générosités. Il rêvait si doucement qu'il oubliait l'odeur abominable de son corps, et qu'un sourire soulevait, aux coins de sa bouche, deux de ces rides profondes qu'une semaine d'agonie suffit à creuser.

Mais on a éteint toutes les lampes, et le bruit de l'ouragan est devenu plus impérieux, et les blessés ont cessé de causer, parce que l'obscurité décourage la conversation.

Il y a des endroits où affluent et passent les hommes que la mitraille a ménagés et dont la plaie n'est qu'une écorchure. Ceux-là n'ont que l'honneur de la blessure, et, pour ainsi dire, la joie... Mais, dans cette maison, on n'apporte que les plus gravement navrés; et c'est ici même qu'il leur faut attendre la décision suprême du sort.

Le petit Rochet s'est réveillé dans une réalité pleine de ténèbres et de désespoir. Il n'a entendu autour de lui que des

haleines oppressées, et, plus fort qu'elles toutes, le souffle véhément du ciel. Il a perçu d'un seul coup toutes les douleurs de son ventre ruiné, de sa jambe perdue, et, cette odeur qu'il y avait dans l'air, il s'est rappelé que c'était l'odeur de sa chair. Et il a pensé à la tendre lettre reçue ce matin des quatre grandes sœurs aux bandeaux luisants, et il a pensé à tout un bonheur flétri, perdu...

Renoult accourt, les mains tendues, dans la nuit pleine d'embûches du corridor.

— Venez, venez vite! Le petit Rochet s'est jeté à bas de son lit...

Le bougeoir haut levé, je constate la triste scène. Il faut replacer Rochet sur la couchette, refermer le pansement, éponger les liquides fétides épandus sur le plancher.

Rochet presse fortement les lèvres. Je me place tout près de son oreille et dis :

— Pourquoi as-tu fait cela?

Sa figure reste immobile, et il me répond doucement, en me regardant bien dans les yeux :

— Je veux mourir.

Je quitte la salle, désarmé, la tête basse, et je vais trouver Manet, qui est un prêtre et un bon infirmier. Il fume une pipe dans un coin. Il vient d'apprendre la mort au feu de son jeune frère et il recherche la solitude.

— Manet, lui dit-je, je crois que Rochet est une âme religieuse ; eh bien ! allez le voir, il peut avoir besoin de vous.

Manet pose sa pipe et s'éloigne à pas feutrés.

Pour moi, je m'en vais errer au dehors. Sur la route bordée de peupliers, en compagnie de la nuit furieuse et de la pluie, peut-être saurai-je faire tête au flux d'amertume qui me soulève.

Une heure passe et l'inquiétude me ramène au chevet de Rochet. La bougie se consume avec une flamme droite. Manet lit dans un petit livre à fermoir. Le profil du blessé a toujours l'austérité douloureuse d'un visage de saint.

— Est-il plus calme, maintenant ?

Manet lève vers moi de beaux yeux noirs et laisse retomber son livre.

— Oui, il est mort.

VIII

Qui donc nous a montré l'enfer comme un lieu de tortures sans espoir et d'éternelles lamentations?

Je crois que, même au plus profond de l'enfer, les damnés chantent, plaisantent et jouent à la manille. Je l'imagine pour avoir vu ceux-ci ramer sur leur galère, où la fièvre et les plaies les tiennent enchaînés.

Blaireau, qui n'a perdu qu'une main dans la bataille, prélude à mi-voix :

Si tu veux fair' mon bonheur...

Ce souffle timide attise le feu qui couve. Houdebine, qui a le genou écrasé, mais qui se sent à peu près tranquille jusqu'au lendemain matin, prend franchement le parti de Blaireau et poursuit en cadence :

Marguerite ! Marguerite !

Le couple reprend, avec un sourire enchanté :

Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerit' prêt'-moi ton cœur.

Pour chanter le dernier vers, Maville s'est mis de la partie, et même Legras, qui a les deux jambes brisées, et même le chasseur alpin qui a le crâne ouvert.

Panchat, l'homme au cou traversé, bat la mesure avec son doigt parce qu'il lui a été défendu de parler.

Tout cela se passe presqu'à voix basse, mais les visages s'éclairent, s'échauffent, comme si un flacon d'eau-de-vie avait circulé de bouche en bouche.

Alors Houdebine se tourne vers Panchat et dit :

— Tu fais pas une manille au mort, Panchat ?

La manille au mort est un jeu qui se joue à deux; et il faut bien se contenter de jouer à deux, puisque personne ne se lève dans la salle et qu'il ne peut y avoir commerce aisé qu'entre deux couchettes voisines.

Panchat fait signe de la tête qu'il veut bien jouer. Pourquoi ne jouerait-il pas à la manille au mort, qui est une « manille muette » ? Il fait glisser une chaise dans la ruelle et bat les cartes.

Elles sont si usées aux angles, les cartes, qu'elles sont presque ovales. Les figures sourient à travers une brume de crasse ; et, pour « donner », il faut, chaque fois, se mouiller ample-

ment le pouce de salive, parce qu'un enduit gras et tenace agglomère tout le jeu en un seul bloc dont le fumet est pénétrant.

Mais, avec ces précieuses vieilleries, on peut encore se procurer beaucoup de plaisir.

Panchat s'appuie sur son coude. Houdebine, à cause du genou, doit rester sur le dos. Il serre ses cartes contre son menton, et, de la main droite, les lance avec énergie sur la chaise.

La chaise est un peu loin, les cartes sont un peu sales... et, parfois, Houdebine demande à l'adversaire muet :

— Qu'est qu' c'est qu'ça ?

Panchat prend la carte et la montre, à bout de bras.

Houdebine est saisi d'un rire joyeux.

Il s'applique, coup sur coup, tout son jeu, tout le jeu du mort :

— Atout ! Atout ! Atout ! Et cœur maître !

Ceux qui ne voient rien se mettent à rire aussi.

Panchat est vexé, mais il ne peut s'empêcher de rire sans bruit. Puis, de son coussin de paille, il tire le sou perdu.

Pendant ce temps, Mulet raconte une histoire. C'est toujours la même histoire ; mais elle est toujours intéressante.

Une voix imperceptible, qui est peut-être celle de Legras, fredonne avec lenteur :

Si tu veux fair' mon bonheur...

Qui donc parle de bonheur ici ?

Je reconnais les accents de la vie généreuse et opiniâtre. Je reconnais tes accents, chair naïve ! Toi seule sais parler, oses parler de bonheur entre la douleur du matin et celle du soir, entre l'homme qui gémit à droite et celui qui, à gauche, agonise.

Vraiment, même au plus profond de l'enfer, les damnés doivent confondre leur besoin de joie avec la joie même.

Je sais bien qu'ici, il y a l'espoir...

Mais en enfer aussi, il y a certainement l'espoir.

IX

Naguère, la mort était l'étrangère cruelle, la visiteuse à pas de laine... Aujourd'hui, c'est le chien fou de la maison.

Rappelez-vous le temps où le corps humain nous semblait

fait pour le bonheur, où chacun de ses organes signifiait une fonction et une joie. Maintenant, toute partie du corps évoque le mal dont elle est menacée, et les souffrances particulières qu'elle engendre.

A part cela, elle est bonne pour jouer son rôle dans le drame laborieux : le pied pour porter l'homme à l'assaut ; le bras pour manœuvrer le canon ; l'œil pour surveiller l'adversaire ou pointer l'arme.

Naguère, la mort ne faisait pas partie de la vie. On parlait d'elle à mots couverts. Son image était une chose aussi pénible qu'inconvenante, capable de troubler les projets et les plaisirs de l'existence. Elle opérait autant que possible dans l'ombre, le silence et la retraite. On la déguisait par des symboles ; on l'annonçait avec des périphrases laborieuses et empreintes d'une sorte de pudeur.

Aujourd'hui, la mort est intimement mêlée aux choses de la vie. Et cela est vrai, moins encore parce qu'elle fait quotidiennement une besogne immense, parce qu'elle choisit les êtres les plus jeunes et les mieux formés, parce qu'elle est une espèce d'institution sacrée, mais surtout parce qu'elle est devenue une chose trop commune pour suspendre, comme elle le faisait autrefois, les actes de la vie : on mange et on boit à côté des morts, on dort au milieu des mourants, on rit et on chante dans la compagnie des cadavres.

Et que faire, mon Dieu ! Vous savez bien que l'homme ne peut pas subsister sans manger, sans boire, sans dormir, et aussi sans rire et sans chanter.

Demandez à tous ceux qui accomplissent ici leur dur calvaire. Ils sont doux et courageux, ils sont sensibles à la douleur d'autrui ; mais il faut bien manger à l'heure de la soupe, dormir, si l'on peut, pendant la longue nuit, et puis essayer de retrouver le rire lorsque la salle est calme et qu'on vient d'emporter le cadavre du matin.

La mort reste une grande chose, mais avec qui l'on a de trop fréquents et trop intimes rapports. Comme le souverain qui se laisse voir à sa toilette, la mort est toujours puissante, mais familière et un peu avilie.

Lerouet est mort tantôt. On lui a fermé les yeux et noué une mentonnière, puis on a tiré le drap, pour recouvrir le cadavre en attendant les brancardiers.

— Tu ne manges pas ? dit Mulet à Maville.

Maville, qui est tout jeunet et tout timide, hésite :

— Si, mais ça ne passe pas...

Et il ajoute, après un silence :

— J'aime pas voir ça.

Mulet torche son assiette avec calme et dit :

— Dans des fois aussi, ça me rognait l'appétit, même que j'en aurais vomi. Mais j'ai comme une habitude, maintenant.

Pouchet lampe son café avec une sorte de gourmandise fébrile.

— On est core heureux, dit-il, de s'en tirer avec une jambe coupée, quand on voit ça.

— Faut bien vivre! ajoute Mulet.

— Pour l'bonheur qu'on y prend...

C'est Béliard qui a dit cela. Il a reçu une balle au bas-ventre, et nous avons l'espoir qu'il guérira bien. Cependant toute son attitude trahit l'indifférence. Il fume beaucoup, et parle rarement. Il n'a aucun motif de désespérance et il sait qu'il retrouvera la vie normale. Mais la fréquentation de la mort, qui rend si précieuse la vie, finit aussi, quelquefois, par en donner le dégoût et, plus souvent, la lassitude.

X

Un peuple entier, dix peuples entiers apprennent à vivre dans la compagnie de la mort. L'humanité a pénétré dans la cage du fauve, et elle y demeure avec le courage patient du belluaire.

Homme de mon pays, j'apprends chaque jour à vous connaître, et c'est pour avoir contemplé votre visage au fort de la souffrance que j'ai formé un espoir religieux en l'avenir de notre race. C'est surtout pour avoir admiré votre résignation, votre bonté native, votre confiance sereine en des temps meilleurs, que je fais encore crédit à l'avenir moral du monde.

A l'heure même où l'instinct le plus naturel enseigne à l'univers la férocité, vous gardez, sur vos lits de douleur, une beauté, une pureté du regard qui rachètent, à elles seules, l'immense crime. Hommes de France, votre naïve grandeur d'âme disculpe toute l'humanité de son plus grand crime et la relève de sa plus profonde déchéance.

On dit comment vous supportez le tourment des champs

de bataille, comment dans la boue décourageante et le froid vous attendez l'heure du cruel devoir, comment vous vous portez au-devant du coup mortel, à travers l'inouï concert des périls.

Mais vous arrivez ici promis à d'autres souffrances encore ; et, celles-là, je sais de quel cœur vous savez les endurer.

Les portes du château se referment, pour vous, sur une vie nouvelle, faite, elle aussi, d'une menace continuelle et d'un combat de toutes les secondes. Je vous assiste dans ce combat, et je vois bien comment vous savez le mener.

Pas une ride de votre visage ne m'échappe ; pas une de vos angoisses, pas un frémissement de votre chair lacérée. Et j'inscris tout cela, comme j'inscris vos paroles simples, vos cris, vos soupirs d'espoir, comme j'inscris aussi l'expression de votre visage à l'heure solennelle où l'on ne parle plus.

Aucun de vos propos ne m'est indifférent, aucun de vos gestes qui ne mérite d'être rapporté. Il faut que tout cela contribue à l'histoire de la grande épreuve.

Car il ne suffit pas de se donner tout entier au beau devoir d'assistance. Il ne suffit pas de porter le couteau bienfaisant dans la plaie, ou d'en renouveler les linges avec exactitude et adresse.

Il faut encore, sans en rien altérer, pouvoir retracer dans sa vérité et sa simplicité votre histoire de victimes émissaires, l'histoire de ces hommes que vous êtes pendant la douleur.

Si l'on ne faisait pas cela, vous guéririez certes aussi bien, ou n'en péririez pas moins ; mais le plus pur de la majestueuse leçon serait perdu, mais le plus beau de votre courage demeurerait stérile.

Et je convie tout un monde de bonté à s'incliner vers vous avec la même piété attentive, avec *un cœur qui n'oublie rien*.

Union des cœurs purs pour l'épreuve ! Union des cœurs purs pour que notre pays se connaisse et s'admire ! Union des cœurs purs pour la rédemption du monde malheureux.

DENIS THEVENIN.

TOUT PETITS POÈMES DE LA GRANDE GUERRE

—

Là bas, on dit qu'il est de longs combats sanglants...
Oh! n'y pouvoir fleurir un peu cette existence!

PAUL VERLAINE.

LE BON CHEVAL

A Jehan Rictus,
en souvenir d'un soir à Vareddes.

Attelé seul à la charrue
Si pesante pour son col las,
Le vieux cheval maigre se rue
Au labour et ne chôme pas.

Son poil rare se mouille et fume.
Il fait la besogne de trois
Cahin-caha parmi la brume ;
Et ses sillons sont encor droits.

Avec tant d'ardeur il travaille,
Avec un tel sens du devoir,
Les poulains étant aux batailles,
Qu'il semble vraiment le savoir,

Et qu'il ahane en conséquence,
Guidé presque par un enfant,
Pour que le beau blé d'or de France
Ondule toujours sous le vent.

Grâce à ton courage admirable,
Bon vieux cheval au dos pelé,
On est sûr d'avoir à sa table
L'an prochain du pain de ce blé.

Et mon regard ému contemple
Ton dur labeur intelligent
Et plein d'espoir, donnant l'exemple
Chez mes pareils à bien des gens.

Les grains d'avoine que tu manges
Sans remords à ton ratelier,
Tu vois que s'en vide la grange
Et, brave, tu veux travailler.

Inutile qu'on te crie : « Hue! »
A la guerre on a plus de mal!
Et tu tires seul la charrue,
Vaillante bête, ô bon cheval!

CORBEAUX DE GUERRE

Poète, souviens-toi. Dans le champ de carnage,
Ce soir gluant d'hiver, au milieu des tombeaux
Sacrés, nous revenions tristement. Des corbeaux
Se mirent à planer avec des cris sauvages.

Ils arrivaient de l'horizon en noirs nuages,
Innombrables, d'un vol automatique et beau,
Claquant du bec, ouvrant des ailes en lambeaux,
De bleus éclairs sur la houille de leur plumage.

Ils se noyaient au loin dans la brume et la nuit;
Mais d'autres rejoignaient l'essaim à peine enfui.
Immobile, tu regardais, comme en extase,

Poindre à perte de vue, en longs groupes criards,
Sur la plaine de Brie hier sanglante et rase,
Les corbeaux dans le ciel tragique, par milliards!

TOMBES DE SOLDATS

Près des routes, ou dans la plaine, autour des meules,
Gisent sous quelques pieds de glèbe les soldats
Qui moururent pour leur pays dans les combats.
Une grandeur poignante orne ces tombes seules.

Chaque passante — vierge ou mère en pleurs, aïeule —
Les vénère et les choie à mots tendres tout bas ;
Et les vieillards muets et les trop jeunes gars
Y puisent de l'ardeur pour gratter les éteules.

Devant ces tertres que bat l'averse, comment
Ne pas rougir des vains et pompeux monuments
Qu'on érige parmi l'oubli des cimetières ?

Même frustes, leurs croix, et déteints, leurs drapeaux
Semblent le plus sublime ornement du repos
Des héros couchés là sans linceuls et sans bières.

VIOLETTES DE BUISSON

Et nigræ violæ sunt.
VIRGILE, Eglogue X.

O violettes de buisson
Qui fleurez doux le long des haies,
A l'heure où saignent mille plaies
On vous voit avec un frisson.

Quelle fête pourtant naguère
Quand vous commenciez à couvrir
Les fossés nus !... Prêts à mourir
Trop d'hommes partent pour la guerre.

En vain vous processionnez
Sur deux files à nos yeux tristes,
En vos cornettes d'améthyste
D'où l'odeur frêle vient au nez.

On suit vos fragiles cortèges
Aux bordures des verts chemins
Sans tendre vers vous une main
Et morne comme aux jours de neige.

Malgré que brille en ce printemps
L'or des gloires et des victoires,
Violettes, vous semblez noires
Des deuils portés par tant et tant !

STABAT MATER DOLOROSA

Femme, ton brave fils est mort au champ d'honneur.
On parle autour de toi d'héroïsme et de gloire ;
Mais sourde à ces grands mots, pâle en ta robe noire,
Tu t'abandonnes à ta sauvage douleur.

Cet enfant de vingt ans dont s'enivrait ton cœur,
Tu n'as pas clos ses yeux ! et tu ne veux pas croire
Que c'est sous un coup d'aile ardent de la Victoire
Que, blessé, s'endormit le cher soldat vainqueur.

Je ne te blâme pas, ô mère douloureuse !
Ta face désolée où les rides se creusent,
Je l'approuve ; ton désespoir, je le comprends.

La Patrie immortelle est l'œuvre d'éphémères
Qui, dès qu'il faut mourir, doivent serrer leurs rangs ;
Mais maudissons la Guerre ensemble, faible mère !

LES ROSES, CETTE ANNÉE

A Madame Anne Léonetou.

Mai reviendra pourtant agiter ses guirlandes
De roses belles, embaumant le vent câlin.
La terre boit le sang que nos soldats répandent :
Les roses, cette année, auront ce seul parfum.

Il ne se pourrait pas que les roses ne naissent ;
Et même leurs boutons se gonfleront plus drus
De la sève qu'avait en elle la jeunesse
Des pauvres morts qui ne les respireront plus.

Oh ! ne profanons pas les roses, cette année.
Le sol de France est un cimetière pieux ;
Laissons sur les rosiers pendre les fleurs, fanées,
Comme un décor funèbre, immense et glorieux.

Ni roses aux cheveux, ni roses aux corsages !
Honte à qui ravirait leur parure aux tombeaux
De tous ceux dont obscurément la fleur de l'âge
Aura fleuri la chair des pétales nouveaux !

Les roses, cette année, en gerbes qui nous pèsent,
Ne les cueillons du moins que pour couvrir leurs corps.
Elles auront comme une odeur d'âme française,
Etant teintes du sang héroïque des morts.

ALBERT HENNEQUIN.

MIGUEL DE UNAMUNO

ET LE

SENTIMENT TRAGIQUE DE LA VIE

—

On sait que l'ancien recteur de l'Université de Salamanque, Miguel de Unamuno, s'est nettement déclaré en faveur des Alliés, et c'est là un témoignage de sympathie dont il est bon de se louer : il signifie du moins que les aspirations de la conscience française, si elles sont actuellement troublées par la toute-puissance des faits militaires, ne sont pas méconnues par les neutres qui pensent et qui écrivent sans parti-pris. Si la noblesse de l'esprit ne peut rien contre la violence, elle a cependant des privilèges dont les sages n'oublieront pas un jour de faire état, il faut l'espérer, quand la violence cessera tout à coup de s'exercer sur les foules désolées et sur les œuvres d'art : le culte de la civilisation est à ce prix. Miguel de Unamuno n'ignore aucun de ces privilèges intellectuels, il en sait la valeur et le pouvoir, et c'en est un bien appréciable que d'apporter, comme il l'a fait, le réconfort de son suffrage à nos consciences opprimées par la force. L'adhésion d'un tel écrivain souligne le mérite de l'effort accompli par le peuple français. Ne souligne-t-elle pas mieux encore, en contredisant les opinions qui nous sont hostiles, l'impuissance de la brutalité quand il s'agit de régner sur les esprits ? Le calme une fois rétabli, l'opinion des neutres appréciera les privilèges de la pensée française. « Quand les Allemands, m'écrivait Miguel de Unamuno le 8 décembre 1914, quand les Allemands seront vaincus, — ce que j'espère et désire, — nous verrons s'ils savent supporter la défaite comme notre grand chevalier de la Triste-Figure... Savoir être pauvre et savoir être vaincu,

c'est la suprême sagesse. » Au cours de la même lettre, il s'apitoyait sur la frénésie du Germain hanté par l'idée du surhomme, comme par l'esprit de domination, et il m'avouait qu'il était bien plus difficile d'être tout simplement un homme. Et c'est pourquoi le témoignage de Miguel de Unamuno, exprimé avec naturel, nous paraît des plus précieux.

Il n'a pas voulu se permettre l'indifférence à l'égard des Alliés. Et la culture germanique ne l'a pas abusé. C'est que l'enthousiasme et la passion, le sentiment et la foi, plutôt que le raisonnement et les vues sceptiques sur la réalité, inspirent et dominent la pensée de cet écrivain profondément original. Dans un livre, ce qui l'intéresse et le passionne, ce n'est pas l'auteur lui-même en tant qu'auteur, c'est l'homme concret et vivant qu'il y a derrière, l'homme qui pense et agit, qui peine ou s'exalte, aime ou déteste. Comment goûterait-il les fantaisies de théoriciens qui, dans un intérêt purement doctrinal, essayent, par des formules abstraites, de nous tromper sur la véritable nature de l'homme ? Il est bon de laisser ces formules à la philosophie allemande. Le titre d'auteur n'en impose guère à Miguel de Unamuno, et, comme il aime à le répéter, il veut savoir ce que l'homme a mis de soi-même dans ce qu'il écrit : voilà pourquoi les croyants et les passionnés l'émeuvent, piquent sa curiosité et attirent sa sympathie plus que les sceptiques, — ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'estimer les négateurs quand ils luttent et souffrent pour justifier leurs négations. Mais une chose l'irrite particulièrement : c'est le scepticisme élégant et factice, celui de l'homme distingué qui sait son monde, de l'homme insignifiant assez hardi pour affecter le dédain à l'égard de sentiments ou d'aspirations qu'il ne lui sera jamais permis de comprendre.

Il l'a nettement exprimé au cours d'un article, reproduit dans son recueil : *Soliloques et conversations :*

> Comme Diogène, je cherche un homme véritable, qui lutte avec le destin et avec le mystère, un homme à l'âme religieuse enfin, qui confesse Dieu ou qui le nie, mais qui le confesse ou le nie passionnément, avec son cœur, et non pas en vertu d'une formule philosophique qui entre dans les éléments de ce qu'un homme bien élevé doit savoir (1).

(1) Miguel de Unamuno : *Soliloquios y conversaciones*, 1912, Madrid, Renacimiento.

Une vision trop passionnée du réel peut nous conduire à l'erreur ; mais n'est-ce pas ce qui marque le plus fortement notre personnalité ? Les philistins exécrés par Flaubert réprouvent une telle vision, mais c'est la meilleure preuve de leur médiocrité intellectuelle. Miguel de Unamuno n'écrit pas pour eux, il a un sentiment trop profond de tout ce qu'il peut y avoir de grand dans l'erreur d'un noble esprit. Ses moindres pages révèlent avec force son mépris des opinions courantes, des jugements inspirés à la foule par la haine de ce qui est chevaleresque ; et c'est pourquoi il conseillera à chacun de nous la passion, qui exalte et ennoblit la pensée :

Tâche de vivre dans un continuel vertige passionnel, d'être dominé par une passion. Seuls les passionnés mènent à bien des œuvres vraiment durables et fécondes. Quand tu entends dire de quelqu'un qu'il est impeccable, quel que soit le sens qu'on donne à ce mot stupide, fuis-le, surtout s'il est artiste. De même que l'homme le plus sot est celui qui de sa vie n'a fait ou dit une sottise, l'artiste le moins poète, le plus anti-poétique — et parmi les artistes les natures anti-poétiques abondent, — c'est l'artiste impeccable (1).

On voit par ce passage à quel écrivain on a à faire. Il est évident que Miguel de Unamuno respecte trop ses lecteurs pour se soucier de leur plaire en voilant l'expression de ce qu'il pense ou de ce qu'il croit. Et il ne tient pas à passer pour « impeccable ». Il l'a confessé à maintes reprises : abdiquer ce qu'il croit pour exprimer ce que le public aime à entendre ou à lire, voilà une servitude à laquelle sa pensée ne peut se résigner. Sa parole surprendra quelquefois le lecteur par sa rudesse et sa franchise ; mais comment l'adoucir ? En renonçant à être soi ? Il s'en ferait un scrupule. Il ne lui est point loisible de céder devant les partis pris du public. Sans doute celui-ci pourra lui refuser ses sympathies, mais est-ce donc à cela qu'il vise ? Miguel de Unamuno se plaît à le répéter : il aime mieux s'attirer l'antipathie du lecteur que justifier son indifférence. Sa mission, d'ailleurs, ou son but, n'est pas d'être agréable, ni de rester sagement dans le sillage tracé par l'opinion, mais de nous dire, même si cela contrarie nos aspirations, ce qu'il a dans l'esprit et dans le cœur. Les « opinions les plus reçues » sont précisément celles qu'il reçoit le

(1) Miguel de Unamuno : *Vida de Don Quijote y Sancho*, nouvelle édit., Madrid, 1914, p. 24.

moins. Au lecteur déconcerté par sa rudesse, il avoue nettement sa notion de la vie : « Tu es un optimiste, me semble-t-il, ou pour le moins un homme qui croit que le progrès allégera les peines humaines; tu parles avec une certaine onction de la noble croisade de la pensée et de la grande entreprise de la culture, et moi je crois que le meilleur de cette entreprise est de nous faire oublier que nous sommes nés et qu'il nous faudra mourir. Je te le confesse, j'ai de la vie un sentiment tragique. » La philosophie qui mène à la quiétude, celle qui « faict estat de sereiner les tempestes de l'âme », comme dit si bien Montaigne, ne convient guère à Miguel de Unamuno, puisque : « La vérité plutôt que la paix » est sa devise. Mais, à leur tour, les médiocres, les satisfaits, les Sanchos positifs, tous ceux enfin qui n'entendront jamais la « silencieuse musique des sphères spirituelles » réprouvent et raillent, faute d'en connaître la force, ce sentiment tragique de la vie dont Miguel de Unanumo fait profession. Et, d'ailleurs, pourraient-ils agir autrement? N'ayant aucun rêve à préserver du contact des basses réalités, ni aucune croyance à défendre contre les faits positifs, ils se résignent, en considérant leur résignation comme un devoir noblement accompli, à la petitesse de leurs préoccupations quotidiennes. Miguel de Unamuno n'écrit pas pour ces philistins.

Aussi ignore-t-il l'art de ménager les partis pris malfaisants. Et quand on lui parle du calme philosophique, de la paix, il proteste : « La paix, la paix intellectuelle, veux-je dire, n'est que mensonge et somnolence. Je ne veux vivre en paix ni avec les autres ni avec moi-même. » Mais ne lui parlez pas non plus de philanthropie, il vous répondrait aussitôt, selon sa franchise accoutumée :

Non, non, mon ami : je ne suis pas un philanthrope. Je sens trop la faim et la soif de Dieu pour aimer les hommes à la manière philanthropique. Il faut semer chez les hommes des germes de doute, de défiance, d'inquiétude, et même de désespoir — pourquoi non? oui, même de désespoir! — et si de cette manière ils perdent ce qu'on nomme la félicité et qui en réalité ne l'est pas, rien n'est perdu (1).

Il l'a dit encore en d'autres termes :

Dieu, mon ami, ne me mit pas au monde pour être un apôtre de

(1) *Soliloquios y conversaciones*, p. 55.

la paix ni pour récolter des sympathies, mais pour semer les inquiétudes et l'irritation et pour supporter l'antipathie. Celle-ci, l'antipathie, est le prix de ma rédemption (1).

Naturellement ce langage scandalise les philistins : ils le trouvent paradoxal, et l'on sait que les personnes distinguées — rien de tel aujourd'hui comme la banalité pour « distinguer » quelqu'un — ne goûtent pas beaucoup les paradoxes. Sur ce point les mondains oisifs et les ribaudes repenties ne transigeront jamais. Comment Miguel de Unamuno ne leur paraîtrait-il pas paradoxal, lui qui s'inquiète moins de leur suffrage que de l'expression sincère de ce qu'il croit et de ce qu'il sent? Raison de plus pour l'estimer et l'admirer si, par impossible, son œuvre ne suffisait pas à l'estime et à l'admiration de ceux qui, parmi nous, la connaissent.

On ne s'étonnera donc pas que cet Espagnol ait opté, quand ses sympathies ont dû se prononcer, pour le chevalier de la Triste-Figure et qu'il ait méprisé l'opinion des « misérables bacheliers, barbiers, curés, chanoines et ducs », raillant Don-Quichotte sans avoir jamais essayé de pénétrer ses desseins.

§

Plus « quichottiste que cervantiste », selon son expression, Miguel de Unamuno a voulu considérer l'œuvre de Cervantès comme quelque chose d'éternel, en dehors de toute époque et de tout pays, il a voulu donner à ce livre une « interprétation pour ainsi dire mystique ». Ce n'est donc pas un ouvrage d'érudition que la *Vida de Don Quijote y Sancho* (2) publié par Miguel de Unamuno; c'est une œuvre d'enthousiasme et de foi, une exégèse passionnée. L'auteur ne se propose pas d'y apprécier, suivant la rhétorique habituelle, les qualités littéraires de Cervantès, ni les intentions qui ont inspiré celui-ci; il y exprime seulement son adhésion au Quichottisme qu'il considère comme la religion nationale de l'Espagne: « J'ai écrit ce livre pour repenser le *Don Quichotte* contre les cervantistes et les érudits, pour faire une œuvre de vie de ce qui était et continue d'être, pour la plupart des gens, lettre morte. Qu'importe ce que Cervantès voulut ou ne voulut pas y mettre et ce qu'il y mit réellement? » Il y voit l'origine d'une

(1) *Ibid.*, p. 58.

(2) *La Vie de Don Quichotte et de Sancho* a paru pour la première fois en 1905. L'édition de 1914 est revue et corrigée. Elle a été traduite en italien par M. Gilberto Beccari.

philosophie espagnole, d'un sentiment national, aussi chevaleresque dans son objet que dans sa forme, qui caractérise l'âme castillane éprise de tradition et d'héroïsme. Les profanes affectent de se moquer, les sceptiques haussent les épaules quand on leur parle des chimères poursuivies par le chevalier de la Triste-Figure. Miguel de Unamuno feint de les prendre parfois au sérieux, et c'est avec énergie qu'il défend son idéal :

Et qu'est-ce que Don Quichotte a laissé ? me direz-vous. Je vous répondrai que c'est lui, lui-même qu'il nous laissa, et qu'un homme, un homme vivant et éternel, vaut toutes les théories et toutes les philosophies. Les autres peuples nous ont laissé surtout des institutions, des livres ; nous, nous avons laissé des âmes. Sainte Thérèse vaut bien une institution et n'importe quelle *Critique de la raison pure*.

C'est une chose dont ne veulent pas convenir les chanoines et les barbiers, — autrement dit les profanes, — que les prouesses de Don Quichotte scandalisent. Sur ce point Miguel de Unamuno nous dira volontiers :

— Les chanoines et les barbiers ne comprennent pas toutes les missions. Ne leur parlez pas de l'héroïsme de Don Quichotte, puisqu'ils n'en sauraient pénétrer le sens. Ils prennent pour une sottise tout acte héroïque dont ils ne voient pas clairement le but. La lettre les abuse ; comment arriveraient-ils à l'esprit ? Car se moquer de Don Quichotte est une tâche facile ; l'accuser d'erreur et de folie dès qu'il n'agit pas suivant les usages établis, c'est-à-dire conformément à la pensée du vulgaire, cela est encore plus aisé ; mais la signification profonde de sa foi ou de son rêve, c'est-à-dire l'esprit caché sous la lettre, qui s'en inquiète parmi nous ? C'est une tâche ardue. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? Pratiquer l'héroïsme, c'est se condamner à la solitude parmi les hommes. Et il y a un héroïsme surtout devant lequel notre couardise recule, celui qui nous permettrait d'affronter le ridicule. Le ridicule, c'est l'arme dont se servent les chanoines et les bacheliers quand ils veulent profaner les aspirations de Don Quichotte. Ils prétendent ainsi nous donner le change sur l'étendue de leur sagesse. Rappelez-vous l'aventure au cours de laquelle Don Quichotte, exalté par sa foi, conquit l'armet de Mambrin. Pour le vulgaire, cet armet n'était pas autre chose qu'un plat à

barbe. Hé bien ! le malheur c'est que nous aimons mieux, aujourd'hui encore, suivre l'exemple du vulgaire que de soutenir Don Quichotte : notre suffrage va aux chanoines et aux bacheliers qui avilissent la poésie et nous interdisent le rêve.

Miguel de Unamuno ne veut pas d'une telle abdication. Aux timides qui n'osent parler de rêve parce que les sceptiques leur rappellent brutalement, de temps à autre, qu'il y a une seule chose de vraie : la réalité, aux hésitants de toute sorte, notre écrivain propose la plus véridique des maximes : « C'est le courage d'affirmer une chose à haute voix, à la vue de tous, et de défendre au péril de sa vie ce qu'on affirme, c'est cela qui crée toutes les vérités. Les choses sont d'autant plus vraies qu'on y croit davantage, et ce n'est pas l'intelligence, c'est la volonté qui les impose. » Il y a là, exprimé dans ces deux phrases, un sens tout cornélien de l'action. C'est une formule qui convient exactement à l'âme espagnole, toute illusion et fougue, orgueil et fierté, — orgueil et fierté qui n'abdiquent jamais, même au seuil du cloître : l'âme espagnole n'est-elle pas un miroir qui transforme et grandit, en la reflétant, la plus humble réalité ? Et y a-t-il une figure espagnole plus caractéristique, dans ce sens, que Don Quichotte ? Le génie inspiré par la tradition l'a immortalisé : il a de la race. « Mais, dira notre voisin le fabricant de lainages, cela l'empêchera-t-il de faire des folies et d'agir en illuminé ? Moi, je suis pour le bon sens. Je suis un homme positif. » Les hommes positifs, mystifiés par cet esprit diabolique qu'était Baudelaire, ne veulent pas comprendre Don Quichotte, ni reconnaître la beauté du « sentiment tragique de la vie » invoqué par Miguel de Unamuno ; ils n'entendent pas davantage la voix harmonieuse, si prenante, de Verlaine sanglotant au seuil du bouge les immortels sonnets de *Sagesse* : « Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer » ; ils n'entendent rien de ce qui est grand dans la pensée, de ce qui est désintéressé dans l'action. Et, d'ailleurs, quel bienfait en retirerions-nous si, un jour, ces philistins abrutis par le négoce, délaissant leurs occupations « positives », venaient admirer à contre-sens ce que nos poètes et nos héros ont réalisé de définitif ? Miguel de Unamuno le dit fort bien : « L'art est la suprême vérité, celle qu'on crée à force de foi. » Comment voulez-vous que de pauvres boutiquiers parviennent jamais à comprendre cela ?

Leur jugement fait partie de l'opinion publique. Mais la poésie et l'art ne peuvent en rien être diminués par ce jugement : ce sont là choses qui le dépassent. Don Quichotte est un poète, puisqu'il contraint la réalité à devenir le reflet de son rêve : ne le prouve-t-il pas quand, enfermé dans une cage, il dit avec tant de force, malgré les doutes qu'on essaie d'éveiller en lui : « Je tiens pour moi que je suis enchanté et cela suffit à la sécurité de ma conscience. » Et Miguel de Unamuno d'ajouter : « Admirable réponse qui met la sécurité de la conscience au-dessus de l'illusion des sens ! On a rarement donné une formule plus robuste de la foi. » Encore l'énergie est-elle nécessaire pour le soutenir à la face des professeurs de maintien.

Pourquoi voiler mon sentiment? C'est Don Quichotte qui a raison contre la réalité. Bien des fois j'ai pensé de lui : « C'est un rêveur qui ne veut pas sortir de son nuage. » Les mœurs de mon temps avaient altéré pour moi la véritable signification de ses moindres actes, et, au surplus, je n'avais pas encore approfondi le livre que Miguel de Unamuno lui a consacré. Mais, je le vois bien aujourd'hui, c'est lui qui a raison contre la réalité. La réalité nous opprime, parce que nous croyons trop au pouvoir qu'elle exerce sur nos décisions. Nous ne croyons pas assez à la puissance de notre rêve, et c'est pourquoi notre rêve ne la tient pas à sa merci, comme il est si aisé de le faire au chevalier de la Triste-Figure. D'ailleurs, qu'importe la réalité, notre quotidienne misère, à un chevalier errant comme lui? Sa foi en une mission sur la terre, que lui-même s'est imposée, dépasse en signification intérieure les faits les plus grands. En projetant son rêve dans le réel, il transfigure celui-ci. N'est-ce pas l'essentiel pour une âme consumée par la foi comme la sienne? Une belle expression d'idéaliste, due à Emerson, celle-ci : « Le monde, cette ombre de l'âme », — *the world, this shadow of the soul,*— convient à la vision de Don Quichotte mieux qu'à celle de personne. Le réel, pour lui, n'est que l'ombre de ce qu'il croit, et cela expliquera aux railleurs qu'il ait toujours pris la vie au sérieux. On ne plaisante pas à l'égard des faits, qui asservissent notre conscience à leur pouvoir, lorsque, pour parler comme Miguel de Unamuno, on a le sentiment tragique de la vie. Et Don Quichotte ne plaisante jamais quand les « apparences » s'opposent à ce

qu'il croit. Mais c'est qu'au fond la vie n'est pas seulement godaille ou négoce. Elle vaut moins par elle-même, par les plaisirs qu'elle nous dispense, ou les douleurs qu'elle nous impose que par les belles choses que nous lui faisons signifier. Tel scribe, dénigreur et malveillant, nous rappellera que l'homme est un « cloaque d'incertitude et d'erreur ». Incapable de rien comprendre, de rien aimer au delà de son écritoire, il s'en rapporte à Pascal, dont il travestit la pensée, quand il veut nous faire des objections. Il nous prévient avec soin des effets de mirage que nous pourrions prendre pour des réalités. Mais qu'en sait-il, de ces effets de mirage? et de quelle autorité méprise-t-il notre vision de la vie? C'est Don Quichotte qui a raison contre la réalité.

La foi qui agit n'est-elle pas, au point de vue individuel, la plus exaltante des certitudes? « Ce sont les martyrs qui font la foi plutôt que la foi ne fait les martyrs », dit Miguel de Unamuno.

§

Miguel de Unamuno, ainsi qu'il l'a répété souvent, se déclarera toujours en faveur des hommes de passion et de foi, il opte pour Dante contre Pétrarque, pour Luther contre Erasme, pour Jean-Jacques Rousseau contre Voltaire. C'est aux hommes d'enthousiasme, pense-t-il avec raison, que les peuples doivent leurs progrès : l'élément le plus purement et le plus efficacement conservateur, sinon réactionnaire, le plus grand obstacle à tout progrès intellectuel, c'est le sens rationaliste. Aussi n'a-t-il pas hésité à prendre la défense de Jean-Jacques quand Jules Lemaître a voulu tourner en ridicule l'influence de celui-ci.

Peut-être s'en souvient-on encore. A ce moment-là le préjugé du romantisme considéré comme le culte de toutes les bassesses primait sur les aspirations littéraires de jeunes spiritualistes un peu turbulents. On invoquait la tradition, une certaine tradition du moins, quand on voulait déprécier l'art romantique : pas un fils de maritorne qui n'eût la « sienne » et ne s'en réclamât pour débiter des sottises sur l'art parfait de Jean Racine. Que voulez-vous? il était de bon ton de railler tout ce qui ressemblait à l'esprit romantique. Mais pourquoi donc ne répudiait-on pas, dans les milieux distingués, le romantisme de certaines œuvres signées par Maurice Barrès? Les pédants

n'en avaient-ils pas dénoncé les parties morbides? Alors? Il fallait donc nous interdire les langueurs et la mélancolie dont l'œuvre de Barrès emplit parfois notre pensée, ces raffinements de l'esprit et du sentiment qui grisent, ces images somptueuses qui mêlent les tristesses de la mort à une volupté tout « intérieure » — et qui font penser à des fleurs décolorées se reflétant à la surface d'un étang? Il fallait donc oublier cette étrange et douce Bérénice, âme si maladive et décevante, et ne pas lui pardonner ses impuretés, ses nostalgies un peu lascives, sa recherche de caresses inattendues et troublantes, — drame intime que Maurice Barrès rendait encore plus intense par ses descriptions d'Aigues-Mortes? Héroïne si aimable, en dépit de son peu de vertu, la condamnerons-nous pour avoir, comme Rousseau le fit quelquefois, voilé de mélancolie l'impudeur de ses attitudes? Nous savons bien cependant que les perversions de l'instinct n'atteignent pas toujours aux régions profondes de la vie intérieure.

Mais le souvenir de Rousseau excitait étrangement les cuistres et les ribaudes assagies par la maturité au temps où Jules Lemaître, après avoir essayé en vain de diminuer Chateaubriand, mettait en lumière le « cynisme » des *Confessions*. Miguel de Unamuno prit nettement la défense du grand genevois (1). Car enfin les ennemis de Rousseau auront beau se réclamer d'une vérité politique, afin de mieux dénigrer son œuvre, nous n'en admirerons pas moins les *Confessions* et les *Rêveries*, nous n'en goûterons pas davantage les critiques de Jules Lemaître. On connaît le mot de Montesquieu sur Voltaire : « Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre : Voltaire écrit pour son couvent. » Les ennemis de Rousseau font de même : ils écrivent pour la gloire de leur chapelle. S'ils jugent un écrivain, ce n'est point d'après la grandeur ou la perfection esthétique de son œuvre, ils le jugent d'après le *canon* établi par les chefs de leur secte. Mais alors pourquoi nous leurrer? pourquoi nous parler d'art quand il s'agit de « cuisine », au sens politique du mot?

Tous les voltairiens ennemis de Rousseau, dit Miguel de Unamuno, sont au fond conservateurs comme Voltaire lui-même. N'ayant

(1) Dans un recueil d'articles intitulé : *Contra esto y aquello* (Contre ceci et cela), Madrid, 1912.

aucune croyance religieuse, aucune foi en la transcendance de la vie, ils croient cependant que la religion peut être une arme politique et un moyen de contenir les multitudes.

On voit par là combien peu il se soucie de plaire aux farouches vestales qui invoquent la vertu avec de hauts cris dès qu'on fait allusion à Jean-Jacques. Les doctrinaires du classicisme ne lui en imposent guère plus. Et l'inimitié de certains lecteurs l'encourage à continuer son œuvre dans le même sens. Il sait combien sont implacables les pécheurs quand ils se résignent à « mourir au monde », et combien ils sont durs aux impies, eux erreurs de leur siècle, quand ils sont touchés de la grâce. Mais les directions d'intention, où font merveille tels casuistes, ne l'abusent point. Avoir le sentiment tragique de la vie, cela comporte, il faut bien l'avouer avec lui, des haines qu'il est honorable de justifier. C'est pourquoi Miguel de Unamuno ne pouvait faire autrement que de défendre Rousseau.

§

Miguel de Unamuno est un poète remarquable. Il est assez difficile de rendre, par une traduction, la force de sa poésie, l'éclat de ses images. Qu'on me permette de reproduire un fragment du poème *l'Heure de Dieu :*

Je suis coupable, Seigneur, je ne sais pas ma faute ; je suis le misérable esclave de mes œuvres, je ne sais que faire de ma pauvre vie; j'attends ta parole !

Parle, Seigneur, que ta bouche éternelle rompe le sceau du mystère dans lequel tu te tais, fais-moi signe, Seigneur, donne-moi la main, dis-moi le chemin !

Je suis perdu, Seigneur, comment me retrouver ? Par ta main le châtiment m'apprend que j'ai péché, mais dis-moi, Seigneur, en quoi consiste ma faute ?

Je suis coupable, je le sais, mais je ne connais pas la faute qui m'afflige et à laquelle je dois ce châtiment, que je bénis, parce qu'il est ma vie.

Je mérite cette douleur qu'en qualité de Père tu m'envoies, tu me l'envoies comme à un fils dont tu désires faire, par la douleur, tout un homme, tout ton fils.

J'accepte cette douleur comme méritée, je reconnais ma faute, mais dis-moi, dis-le-moi, Seigneur, Seigneur de la vie et de la mort : « Quelle est ma faute ? »

Oui, j'ai péché, Seigneur, je te le confesse, le châtiment m'a

révélé coupable; et ma vie, si elle était sans souffrance, ne serait plus ma vie, mais... pourquoi est-ce que je souffre?

Je subis le châtiment de ma faute et je me tais, mais vois, Seigneur, comme je pleure; donne-moi la consolation de savoir pour quelle faute ce châtiment (1)?

Cette faible traduction ne peut rendre la force et l'harmonie de l'original. Du moins la pensée de l'auteur y est reproduite le plus fidèlement, le plus littéralement possible. Mais j'avoue qu'en comparant les deux textes je me sens plutôt humble : si les mots sont équivalents quant à leur signification, leur couleur et leur sonorité ne le sont pas.

§

On peut dire que, par son dernier livre, intitulé *Du sentiment tragique de la vie chez les hommes et chez les peuples* (2), Miguel de Unamuno innove une philosophie espagnole, mais cette philosophie, que n'infecte pas l'esprit de système, est avant tout l'ardente conception d'un visionnaire; d'un visionnaire inspiré par ce qu'il y a de poésie douloureuse et de mélancolique beauté dans la vie spirituelle de l'homme. Ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dès la première page de son livre, ce qui l'intéresse le plus dans la vie et, par conséquent, dans les philosophies, c'est « l'homme en chair et en os, celui qui naît, souffre et meurt », et non pas l'homme abstrait, création artificielle d'un quelconque théoricien, tel que le bipède sans plumes de la légende, ou l'animal politique d'Aristote, ou le contractant social de Rousseau, une idée enfin, c'est-à-dire un « non-homme ». A travers une doctrine, ce qu'il nous importe le plus de connaître, c'est l'homme qui l'a établie.

Dans la plupart des histoires de la philosophie que je connais, nous dit-il, on nous présente les systèmes comme naissant les uns des autres, et leurs auteurs, les philosophes, ne nous apparaissent que comme de purs prétextes. La biographie intime des philosophes, des hommes qui philosophent, occupe une place secondaire. Et c'est elle cependant, cette biographie intime, qui nous explique le plus de choses.

Après avoir dit que la philosophie se rapproche plus de la poésie que de la science, il ajoute :

(1) *Poesias*, Madrid, 1907, Fernando Fé, éd.
(2) *Del sentimiento tragico de la vida en los hombres y en los pueblos*, Madrid 1913, Renacimiento.

La philosophie répond à notre besoin de nous former une conception unitaire et totale du monde et de la vie, et, comme conséquence de cette conception, un sentiment qui produise une attitude intime et même une action. Mais il arrive que ce sentiment, au lieu d'être la conséquence de cette conception, en est la cause. Notre philosophie, c'est-à-dire notre manière de comprendre ou de ne pas comprendre le monde et la vie, jaillit de notre sentiment même de la vie...

Ce ne sont pas nos idées qui nous rendent optimistes ou pessimistes, mais c'est notre optimisme ou notre pessimisme, d'origine physiologique ou pathologique, autant l'un que l'autre, qui produit nos idées.

Voilà pourquoi l'homme, l'homme concret, en chair et en os, dépasse en intérêt pour nous toutes les doctrines qu'il a pu fonder, et voilà pourquoi, selon Unamuno, il est le sujet et l'objet suprême de toute philosophie. L'homme, « incapable, suivant Pascal, de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti », a cependant au fond de sa conscience, et malgré la raison purement scientifique qui déconcerte ses aspirations, comme un sentiment de l'immortalité : chacun, disait Spinoza, veut persévérer dans son être. Mais l'esprit scientifique propose à notre besoin d'immortalité des doutes torturants :

La tragique histoire de la pensée humaine, dit Unamuno, n'est que celle d'une lutte entre la raison et la vie, celle-là s'obstinant à rationaliser celle-ci en lui imposant la résignation à l'inévitable, à la mort ; et celle-ci, la vie, s'obstinant à vitaliser la raison en l'obligeant à appuyer ses aspirations vitales. C'est toute l'histoire de la philosophie, inséparable de l'histoire de la religion.

D'après Unamuno, qui le dit à l'aide d'images émouvantes et splendides, il faut que nous vivions de cette lutte et c'est l'énergie avec laquelle chacun de nous doit l'accepter, c'est cela qu'il nomme le sentiment tragique de la vie. Les Sanchos d'aujourd'hui, ceux qui en tiennent pour les « solutions concrètes », ne veulent point en convenir. Mais toute conscience troublée par la vision de l'infini, et que la quiétude ambiante ne peut satisfaire, se reconnaîtra dans la philosophie de Unamuno.

Pour lui, la raison ne nous conduit pas, rigoureusement parlant, au scepticisme absolu, car nul d'entre nous ne peut douter de son existence, mais elle nous conduit au scepticisme vital, suivant lequel notre conscience ne saurait nous survivre. Le choc entre la raison et le désir de l'immortalité donne son

origine au scepticisme vital. Mais l'esprit scientifique, qui fixe les lois de la réalité comme de l'apparence, laisse sans explication bien des phénomènes, et il n'y a rien d'absolu dans ce qu'il édicte. Alors, comme le dit si bien Miguel de Unamuno, « naît la sainte, la douce, la salvatrice incertitude, notre suprême consolation ». Qui ne l'a éprouvé? Quelle conscience n'a résonné à « cette rumeur de l'incertitude »? D'aucuns nient l'avoir jamais entendue; mais Unamuno ne consent pas à le croire. Ne fût-ce que le temps d'un éclair, il y a bien un moment où un écho de cette rumeur, même affaibli, est parvenu jusqu'à nous. Et c'est sur cette incertitude que se fonde notre dernière espérance, celle qui pourra fleurir à la fin de notre journée, si le scepticisme, travaillé par notre désir, lâche prise.

Malheureusement je ne puis donner du beau livre de Miguel de Unamuno qu'une idée bien imparfaite. Mais qu'on me permette d'en recommander la lecture à tous ceux qui préfèrent la vie, avec tout ce qu'elle contient de douleur et d'enthousiasme, à l'esprit de système; ils ne le regretteront pas. Et je défie quiconque lira ce livre, s'il le lit sans parti pris, de ne pas suivre avec passion l'auteur, et, surtout, l'ayant suivi, de ne pas l'aimer.

§

Au terme de cet article, mes yeux tombent sur une lettre où Miguel de Unamuno me disait son écœurement à la suite du bombardement de la cathédrale de Reims : « Je n'aurais jamais cru, écrit-il, que la pédanterie germanique pût en arriver à ce point. Parce que ce ne sont pas des brutes, non ! Ce sont des pédants de la brutalité. » Et, un peu plus loin il ajoute : « On a commandé au jeune Werther, autrefois pédant sentimental et aujourd'hui pédant brutal, on lui a commandé de bombarder la cathédrale de Reims, et, lui, qui se fait brutal sans l'être, a dit alors : « Vous verrez qui je suis! » et il l'a fait. Quand on lui commandera d'être doux, il lèchera la main. » Décidément, le témoignage de cet écrivain, le plus original de l'Espagne actuelle, est bien réconfortant pour nous.

MAURICE VALLIS.

L'ARMÉE BELGE
ET LA NEUTRALITÉ DE LA BELGIQUE

—

« La restauration d'une Belgique libre sera toujours inscrite en tête de nos revendications de paix », avait promis la France. C'était un engagement d'honneur sur lequel nous savions pouvoir compter. Récemment, les puissances alliées ont renouvelé auprès du baron Beyens cette solennelle promesse. Aussi les politiciens du Havre étudient-ils déjà ce que sera l'Après-Guerre. Jamais un seul Belge, même aux heures les plus sombres de la retraite, n'avait cru que sa Patrie serait définitivement terrassée; mais aujourd'hui les certitudes de faits permettent d'organiser un avenir qui se compliquera de la reconstitution du passé. Plus que dans les autres pays, le gouvernement trouvera, à l'heure de la démobilisation, une tâche ardue, complexe, presque surhumaine; il rentrera dans un pays qui a perdu son souffle. Ses bibliothèques sont pillées, ses collections scolaires dévastées, ses archives brûlées, ses caisses dévalisées, ses chemins de fer sur routes démontés, ses usines vidées de leur outillage. Il faudra rebâtir, jeter de nouveaux ponts, recreuser les tunnels éboulés, réparer l'œuvre sociale, régler chaque situation, rattraper des années de vie et d'études.

Le travail à accomplir chez les peuples encore jeunes comme les Serbes et les Monténégrins ne peut être comparé.

Mais les ministres d'Albert Ier auront acquis une aide précieuse : la Belgique, qui n'aimait guère l'armée, sera devenue militariste, convaincue de l'effort nécessaire pour que la paix soit féconde et durable. Nous ne pouvons nous y tromper, rien

ne découragera la tenacité allemande ; comme après Iéna, la Prusse trouvera des Sharnhorst, des Gneisenau pour en réparer et en consolider le mécanisme de destruction. La victoire la plus complète serait une défaite si elle devait engendrer le sommeil, et la seule garantie de défense sera d'appliquer, entre les peuples, la belle devise qui brille sur l'écusson belge : L'union fait la force. Dans cette union, la Belgique martyre, grandie par la souffrance, voudra entrer, de toute son énergie, de toute sa volonté de vivre. L'effroyable explosion dont tremble encore le sol de la Wallonie et de la Flandre a réveillé le peuple de sa béatitude confiante. Il veut à présent une armée telle que sa barrière rende toute agression impossible ; il hait, de toutes les forces de sa douleur, le mot haïssable de neutralité.

La Neutralité ! Source de tous ses maux, seule ouvrière de sa ruine actuelle !... Qu'avait fait la Belgique pour mériter que les Etats signataires de son indépendance la condamnassent à ce conseil judiciaire ? La neutralité, n'est-ce pas le cachot ténébreux qui anémie le captif et le laisse sans défense devant n'importe quelle attaque ? Une nation ne vit et ne grandit que si elle en prouve son droit et peut défendre son existence. La seule neutralité possible est celle qu'en s'appuyant sur sa force, décide le libre arbitre d'un Pays.

Il ne faudrait pas croire pourtant que le neutraliste n'existe plus parmi les Belges. Celui-là vous dira que la déloyauté germanique ne sera plus possible dans l'avenir, que l'Allemagne diminuée se trouvera en face d'alliances trop fortes, et que la Belgique pourra rentrer dans sa situation antérieure si favorable à sa prospérité commerciale et industrielle. Il est de bonne foi. Le mal lui a laissé de l'intoxication. On ne se débarrasse pas aussi vite d'un mot qui a obsédé pendant quatre-vingt-cinq ans ! On y retourne d'instinct, malgré toutes les leçons subies.

Des exemples montrent que le cerveau ne s'est pas encore complètement libéré du cercle de fer qui l'étreignait. Il y a huit mois, lorsque je transmis une demande pour aller en Roumanie faire une campagne de conférences sur la Belgique les bureaux émirent un avis défavorable, et répondirent qu'ils ne comprenaient pas, de la part d'un officier, une proposition *qui violait les principes de neutralité*. Etait-ce la nôtre ou

celle de la Roumanie? Je ne le sus pas; mais déjà à cette époque, quelques dizaines d'officiers prussiens travaillaient les monarchies des Balkans...

§

La neutralité fut un soporifique continuel. Elle endormit le peuple, empêcha la préparation et débilita les forces.

Nous savions bien, au fond, n'avoir droit à l'existence qu'à condition de pouvoir sauvegarder ce qu'on nous accordait. Mais rapidement le mot fatal est seul resté. Tout rassurait. L'époque des grandes guerres était close ; les campagnes de Napoléon devenaient des souvenirs d'épopée auxquels se mêlait déjà la légende. Le monde entier avait besoin de paix ; il s'y pelotonnait et s'y réchauffait. La Révolution de 1830 avait brûlé les dernières munitions. La Belgique était *libre;* elle était *neutre*, les grandes puissances l'avaient signé. Jamais personne ne l'attaquerait !... L'armée n'était même plus nécessaire. On la garderait cependant parce que le décorum sied à la monarchie ; on conserverait ainsi les nouveaux régiments issus de la bravoure populaire. Du reste, l'ordre intérieur exigeait une force disciplinée. Plus tard on y ajouterait encore les milices bourgeoises, cette garde civique si utile pour assouvir le goût du panache, et que les mânes de Louis-Philippe durent aimer. Mais dans tout cela, on pensait très peu à l'utilité des parcs d'artillerie ou des colonnes d'ambulance !... *Puisqu'on était neutre, et que c'était signé !...*

Au surplus, le pays avait bien d'autres préoccupations !... Les problèmes économiques surgissaient de toutes parts. Dès l'apparition des chemins de fer, on découvrait que, par ses mines, son outillage et les hasards de sa géographie, la Belgique favorisait leur exploitation de merveilleuse manière. On situait de nouveaux bassins houillers; l'industrie prenait un essor d'ampleur étonnante; le Borinage, le Centre et la région de Liége se surpeuplaient de fabriques et d'usines, et cette activité s'étendait jusqu'à Gand et Saint-Nicolas, en pleines Flandres. Par l'affranchissement de l'Escaut, — splendide victoire pacifique, — le port d'Anvers rivalisait avec les plus importants du monde. Le littoral devenait célèbre. Si Ostende était plus ou moins respecté, Blankenberghe se voyait envahi par les Teutons ; mais que prouvait cela? Que Cologne et Berlin aimaient les plages flamandes ! Il était touchant de voir

combien la petite Belgique était appréciée par delà le Rhin!

Entre temps, les divisions allemandes venaient manœuvrer au camp d'Elsenborn, à portée de canon de notre frontière. Et on répondait : « Puisque nous-mêmes, nous avons le camp d'Arlon, à cinq kilomètres de la Prusse! Est-ce que les Allemands y voient une intention hostile, eux? »

Parfaitement, on en fut là.

La guerre de 1870 diminua encore le prestige de l'armée ; les nations belligérantes respectèrent scrupuleusement leur signature. La mobilisation belge fut traitée de parade, et les régiments échelonnés dans le sud n'eurent qu'une besogne de police. Au fond, le peuple qui, dans toutes les villes, soignait les blessés de France, tint rancune aux soldats de n'avoir pas dû se battre. Dans la petite bourgeoisie (celle-là même sur qui pèse le plus lourdement la guerre actuelle) grandit une sorte de dédain fait surtout de la crainte des impôts. Elle commença de considérer la défense nationale comme un ogre budgétivore et nuisible.

Que diable, on ne les traiterait plus de radoteurs ! La guerre franco-allemande constituait-elle une preuve, oui ou non ? Dès lors, pour ceux-là, les officiers furent des non-valeurs qui allaient le matin à l'exercice, se reposaient l'après-midi, paradaient le soir et, tout le temps, mangeaient l'argent des contribuables... On leur eût tout passé, au besoin, mais le dernier grief était terrible ! *Ils mangeaient l'argent des contribuables!...* Les surmodestes rentiers qui allaient chaque jour en pèlerinage à la Bourse pour vérifier les cours de leurs valeurs, supputaient l'argent ainsi gaspillé. Autant d'officiers, — d'inutilités, — à tant par an... autant de soldats... plus les uniformes, les casernes, les canons, les chevaux, l'avoine, etc... Et leurs totaux doublaient les chiffres budgétaires. Sûrement, on leur mentait ; l'ogre mangeait tellement qu'on osait pas le dire !...

La Belgique, c'était entendu, devait toujours rester le pays de rêve, où rien n'était taxé, où venaient vivre les retraités anglais aux ressources trop maigres, la terre promise dont l'étranger parlait avec envie et où le Bruxellois, devant son verre de faro, pouvait déclarer : « Avec cent francs ici, je fais plus qu'avec trois cents à Paris ou à Londres. »

L'on vit, faute de ressources, le Ministre des Finances refuser au Ministre de la Guerre l'augmentation des soldes ou

la mise en état d'une place forte. Toutes les économies réalisées, hélas, nous les payons en une fois... Les dépenses d'armement n'auraient pas coûté plus que les frais de campagne, et nous eussions épargné au pays la tuerie et la destruction ; car il est permis de supposer que l'Allemagne aurait dû réfléchir si, derrière la Meuse, l'avait attendue une armée de 800.000 hommes, mobilisée dans une contrée que les chemins de fer traversent en six heures.

La neutralité, telle que l'avait fixée notre statut, nous avait désunis. Les dissensions naissent dans la confiance du lendemain et la certitude d'une vie sans trouble. Si tous avaient senti le besoin de se serrer, de se soutenir pour être fort, la lutte flamingante, — dont les Allemands tâchent de tirer profit, — n'aurait jamais atteint son acuité, et le refrain connu aurait été d'application plus générale : Flamands, Wallons, sont des prénoms, Belge est notre nom de famille.

Clouons au pilori les quatre syllabes néfastes, car elles furent plus désastreuses encore. Elles devinrent un excellent tremplin pour bondir dans l'arène politique ; il suffisait de parcourir les Flandres, et d'y clamer en *Mœdertaal* que l'armée était inutile, pour être porté à la députation. Le campagnard flamand était un antimilitariste entêté et sans phrases. Il n'avait pas perdu le sang chaud de Groeninghe ; Liége et l'Yser ont montré que ce sang n'était qu'engourdi. Mais, de ses souffrances, il avait gardé la haine de l'uniforme. C'est qu'il avait vu tant de peuples venir se battre sur sa terre, la flétrir, la saccager! Tour à tour, amis et ennemis l'avaient pillé. De très vieilles femmes racontaient encore aux petits enfants les horreurs sacrilèges de la grande invasion de 1815. Les Ecossais en « jupons », qui avaient pris une église pour écurie ! Et les cosaques sauvages, saturés de blasphèmes et de vermine, qui parlaient une langue de damnés !... Mêlé à l'agitation de la vie industrielle, et d'un caractère très en dehors, le Wallon comprenait mieux la nécessité de se défendre. Et puis, il se sentait davantage entre les pinces de la tenaille. Tandis que le Flamand, dont la vie est plane comme un horizon de *polder*, n'avait qu'à voir prospérer ses cultures de houblon, ses champs de lin, d'orge et de blé, ou ses tapis de bégonias, qui sertissent Gand à la manière dont les tulipes enchâssent Haarlem.

Si on lui avait montré le danger de l'apathie, et les hordes

déjà massées à la frontière campinoise pour une invasion où tout serait massacre, pillage et viol, il aurait donné ses fils et consenti la saignée pécuniaire. Mais au lieu de cela, des arrivistes sans scrupules lui dirent :

« Dans un pays qui ne devra jamais lutter, qui possède un traité signé par toutes les grandes puissances, il ne faut pas qu'un seul homme soit obligé de servir. Les forces indispensables à la paix intérieure, on les trouvera par les bonnes volontés. Mais le gouvernement ne peut forcer personne à être soldat, *Niemand gedwongen soldaat !* » Programme merveilleux qu'inventa le député Colfs, et qui remplacerait la conscription par le volontariat anglais.

Seulement, un tel système est soumis à une base immuable : l'argent. Pour attirer les volontaires, il faut les payer. Il fut alloué à chaque soldat, en plus de la paie, une rémunération d'un franc par jour. Et le gouvernement se trouva devant un nouveau problème : augmenter les dépenses sans augmenter les impôts.

Un biais habile s'offrit. Puisque la rémunération n'était due que pour les journées de présence, on en diminuerait le nombre. On ne compta plus par hommes sous les armes, mais par jours à payer. Le temps de service, déjà réduit à l'extrême, se coupa de congés incroyables, allant jusqu'à deux mois. Il naquit dans les casernes une lutte inconnue jusqu'alors : *la lutte contre la permission*. Quand on le renvoyait pour trente ou soixante jours, le pauvre hère, — car l'armée belge, encore gangrenée par le remplacement, était une armée de pauvres, — ne trouvait pas de travail ; il restait à la charge des siens ou battait la misère.

Et pourtant il n'y avait pas à hésiter. Le Ministère de la Guerre recevait du Département des Finances le total des sommes encore disponibles. On établissait le nombre de journées permises à chaque régiment, et le colonel le divisait entre ses unités. Le commandant de compagnie n'avait plus qu'à imaginer des motifs de congé.

Voici deux cas authentiques, qui se passèrent à la 3/111 du régiment des carabiniers, — les diables noirs, — où j'étais sous-lieutenant.

Après une inspection d'armes, je renseignai (1) un soldat

(1) Le droit de punir n'appartenant qu'au capitaine commandant la compagnie, les sous-ordres doivent « renseigner » au rapport les fautes commises,

dont le fusil était malpropre. Il eut le choix entre six jours d'arrêt ou un mois de congé. Il préféra les arrêts... Un autre venu demander une permission de quatre jours pour aller au mariage de sa sœur, reçut cette réponse :

— Si vous voulez un mois, oui. Mais moins, je ne puis pas vous donner.

Ce fut une période de profond découragement. De quatre bataillons, on parvenait à peine à former deux compagnies d'exercice. Un officier partait pour le tir, sabre au clair, à côté d'un peloton de seize hommes. La cavalerie ne trouvait plus le temps d'étudier ses services spéciaux : ses heures passaient à promener les chevaux des absents. Et certain fort de Namur resta même « fermé à clef ».

Mais l'auteur du *Niemand gedwongen soldaat* jouissait du triomphe ; il avait derrière lui toutes les campagnes flamandes. Cet artisan arrivé dominait. Luttant sans trêve contre l'armée, il en vint un jour à laisser entendre, en pleine tribune, des paroles injurieuses pour le corps des sous-officiers. Le soir même, aux grenadiers, on désignait celui qui le ramènerait à une plus grande circonspection de paroles et, le lendemain, le député Colfs fut botté d'importance.

Le volontariat ne donnait guère, malgré l'obligation d'accepter tout ce qui se présentait. La faillite s'annonçait prochaine. Lorsqu'elle fut avérée, un cri de triomphe jaillit chez tous ceux qui comprenaient le péril.

Tout le monde, en effet, ne s'endormait pas, et ne croyait pas, comme on l'avait dit au Parlement, *qu'il suffisait, pour empêcher une invasion, de planter à la frontière un poteau avec « Défense de passer »*. Une élite consciente menait la bonne campagne. Partout naissaient des sociétés d'anciens militaires et se formaient des groupements patriotiques encouragés par Léopold II.

Plusieurs fois, j'ai entendu dire : « Heureusement que nous avons trouvé Albert Ier sur le trône de Belgique ; avec Léopold, nous n'aurions pas eu l'Aide Définitive. » C'est une erreur capitale, et la Belgique, à qui ce roi fit tant de bien, lui doit en cette circonstance de défendre sa mémoire. On a voulu trouver en lui des tendances germanophiles, parce qu'il avait institué la fondation de *Niederfulbach* et gardait un culte pour le berceau de ses pères. Mais n'oublions pas que la

plus sublime patriote belge, la Reine Elisabeth, est une Allemande.

Si Léopold avait vécu, son geste eût été celui de notre grand Albert; l'un comme l'autre, ils n'ont eu qu'une seule et constante pensée, l'honneur libre de la Patrie.

La politique de Léopold II détruit la croyance qui tend à s'accréditer dans l'opinion. Préoccupé de la grandeur et de la sécurité du pays, il mena de front la triple tâche de faire comprendre au peuple la nécessité d'un agrandissement colonial, d'une marine belge comprenant des unités de défense côtière, et d'une armée solide. Il fut un entêté de génie, et parvint à ouvrir dans le cœur des citoyens la grande idée de l'expansion. Il a fait de la Belgique une puissance africaine, — d'abord contre le gré du pays, à ses propres risques. — L'aventure tourna bien et l'affaire fut prodigieuse, mais elle avait frôlé un jour le bord de l'abîme. Au Congo, tout de suite, il éleva des fortifications permanentes. A Tien-tsin, il obtint une concession qu'il n'eut pas le temps de mettre en valeur. Ses idées nationalistes allèrent encore plus loin; du chemin de fer Pékin-Hankoou, construit par une entreprise belgo-américaine, il voulut faire une voie de pénétration plus effective et presque militarisée. Quelques officiers devaient y être détachés auprès des fonctionnaires; mais les Etats-Unis imposèrent leur veto, comme les puissances avaient opposé le leur, *au nom de la neutralité*, lorsque la légion belge fut prête à quitter le camp de Béverloo pour se joindre à la campagne contre les Boxers.

Dans le domaine maritime, Léopold parvint à créer le navire-école, dirigé par un personnel militaire. Il n'abandonnait pas l'idée d'obtenir des unités pour défendre le littoral, de Knocke à La Panne, avec Ostende ou Zeebrugge comme base, et de reconstituer cet embryon de flottille *qu'au nom de la neutralité*, on avait désaffectée il y a un demi-siècle, et dont les cadres licenciés avaient été engagés le jour même, à titre d'instructeurs, *par la Prusse où naissait l'idée de la puissance navale.*

Sa ténacité d'homme d'affaire et de roi industriel ouvrit les horizons devant son peuple, et ce peuple casanier, hardi chez lui et méfiant au dehors, s'en alla dans les cinq continents monter ces entreprises de chemins de fer et de tramways qui sont devenues une spécialité belge. A l'intérieur, il batailla

vingt ans pour le service personnel. Il ne parlait pas de la nation armée ; une première étape devait nous libérer du rachat. Il donnait lui-même le drapeau à chaque nouvelle société patriotique, il déléguait des colonels et des généraux aux assemblées d'anciens militaires, et envoyait à leurs fêtes les musiques des régiments. Le service personnel fut sa préoccupation dernière, son testament politique ; et je pense que c'est là une pensée d'adieu qui a dû lui faire pardonner bien des choses. Elle garantit en tout cas que, s'il avait encore occupé le trône de Belgique en 1914, son attitude eût été celle de l'honneur national.

A sa mort, l'œuvre était prête ; la nation avait compris qu'elle devait rejeter le *Niemand gedwongen soldaat* et annexer l'Etat Indépendant du Congo.

Il fallut toutefois le concours de trois efforts vaillants et purs pour donner à l'armée la source de vie qui lui a permis Liége, Termonde et l'Yser : le travail d'Albert Ier, qui se contenta d'être le grand ouvrier de la Patrie avant d'en devenir le grand Roi ; — la campagne d'un important journal de Bruxelles, qui mit au jour toutes nos faiblesses d'organisation, d'effectif, de matériel et, sous le titre obsédant : *Sommes-nous prêts?* aurait, dit-on, reçu ses inspirations quotidiennes de notre Etat-Major et même du Souverain ; — et enfin l'œuvre d'un gouvernement patriote qui, sourd aux intérêts, inaccessible aux compromissions, dota le pays d'une loi militaire dont l'honneur restera toujours attaché au cabinet de Broqueville.

Plus de devoir éludé ! Le service personnel, les contingents augmentés, un nouveau programme de préparation ; une armée forte, mais, hélas ! pas avant sept ou huit ans... Chaque famille devait donner un fils ; c'était un premier pas vers le recrutement général. Pour barrer le passage des Ardennes forestières en dessous de la tête de pont meusienne, on préconisait une force autonome, recrutée sur place, se servant de points d'appui multipliés, armés d'artillerie puissante, et précédés de destructions préparées méthodiquement en un petit plan de mobilisation spéciale. Tous les points importants de cette région pauvre en routes se trouveraient battus par des tirs indirects soigneusement calculés et, dans la lutte, où chaque heure était une victoire, on espérait retarder de plusieurs jours la ruée de l'adversaire.

Mais là encore, la neutralité aurait réduit les résultats. Nous eussions été forcés d'établir une double ligne de ces points d'appui, et de les diriger aussi bien vers Bouillon, Virton et Florenville que contre Messancy, Martelange et Bastogne... De quel droit eût-on froissé l'Allemagne? Parce que, dans ses livres, elle proclamait l'intention de marcher à travers la Belgique pour éviter les Vosges gênantes?... Rêveries littéraires, sans doute, puisque la France elle-même ne semblait pas y prendre garde !...

Dans toute l'organisation défensive du territoire, on se serait heurté à cette division de l'effort et à ce gaspillage. Nous étions censés devoir nous prémunir contre deux agresseurs. Cette double menace formait un angle dont Arlon figurait assez exactement le sommet. Pour nous en éloigner, en neutres irréprochables, il fallait marcher sur la bissectrice. Elle nous conduisit à Anvers, le réduit national. Si nous avions pu, par une alliance, souder notre sort à celui d'une nation amie, je suppose que jamais nous n'aurions été chercher, pour en faire notre base, la forteresse de l'Escaut. Napoléon l'avait soignée et nous y trouvions, il est vrai, une organisation à moitié faite, puisque la théorie des forts détachés naquit bien plus tard, avec le développement de la balistique; seulement, Napoléon avait des motifs qui n'étaient pas primordiaux pour les Belges : Anvers lui était une sécurité contre la Hollande.

Notre camp retranché acculait sans retraite possible toutes les ressources du pays, il les bloquait dans une impasse.

Par neutralité, on s'hypnotisait sur lui; pas un thème d'Etat-Major qui ne supposât le repli vers son enceinte, pas un dispositif qui n'y envisageât l'évacuation du matériel... Le tout à l'Escaut !... On réunissait le futur butin de l'ennemi, pour qu'il en fît plus facilement le décompte.

Un jour le général de Selliers de Moranville émit l'idée d'un recul vers la France; mais il n'osa pas étudier une hypothèse aussi renversante. Et cependant, si les Allemands n'avaient pas commis une bévue énorme, inouïe au point de faire croire à une cécité subite, s'ils avaient opéré en Flandre de façon à masquer le Pays de Waes, l'armée entière disparaissait des opérations.

On s'est demandé pourquoi Ostende, par exemple, n'avait

pas été choisie comme centre de résistance. Tout d'abord, avec notre gangue de neutralité, l'idée d'une retraite hors du territoire ne pouvait nous effleurer. Et puis les temps n'étaient pas encore révolus, où l'Angleterre s'unirait à la France. Anvers resta donc l'élue.

§

Je ne pense pas révéler un secret ni inquiéter la censure, en affirmant que le peuple belge, — le peuple conscient, — ne veut plus d'un état de tutelle qui lui a coûté tant de tortures. Aucune puissance au monde, pas même l'Allemagne, n'oserait nous imposer de redevenir neutres. Flandre et Wallonie ont montré qu'elles pouvaient discerner le droit chemin; elles voudront sauvegarder leur indépendance et appuyer leurs forces nouvelles sur une force amie.

Si la Belgique devait s'allier, ce ne pourrait être qu'à ses voisins du sud ou à ceux de l'est.

Je ne crois pas non plus que la censure puisse prendre ombrage de ce que je dévoile notre préférence pour la Grande Sœur Française. Il n'est ignoré de personne que, depuis deux ans, l'Allemagne n'a vraiment rien fait pour s'attirer nos sympathies.

Certains prédisent le désarmement mondial, et une Germanie à jamais abattue. Hélas! Non ! Même si les Empires Centraux imploraient grâce et se soumettaient à toutes les rigueurs, le danger serait là, toujours... Des mitrailleuses et des munitions ? Ils en fabriqueraient plutôt dans les caves, comme on distille en fraude. Des hommes ? Ils les exerceraient plutôt à l'atelier, et des excursions serviraient de marches d'entraînement... Le Germanisme est patriote, à sa manière; il ne faut pas nous y tromper. Ces gens-là donnent leur temps, leur argent et leur vie pour un idéal de conquête et de domination; et dans vingt-cinq ans, lorsque se seraient bien endormies les nations confiantes, l'Allemagne muselée déchirerait ses lanières et se précipiterait au carnage.

Notre devoir de Belges sera de montrer que nous sommes dignes de notre libre arbitre et que, dans l'avenir, des velléités d'attaque nous trouveraient tellement invincibles qu'elles abdiqueraient. La vraie force empêche seule la guerre. Si la Belgique avait été hérissée de baïonnettes, si la France avait accumulé l'artillerie lourde et les mitrailleuses, si la Russie

avait triplé son réseau stratégique, si l'Angleterre avait possédé une armée en rapport avec sa population, la Prusse aurait-elle osé cette guerre ? Non. Elle a attaqué parce qu'elle se croyait sûre de vaincre.

Au retour dans les foyers, les politiciens belges devront affronter la grande tâche de faire du pays une nation militaire, et l'accomplissement n'en sera pas si facile. Promulguer une loi de service général pour les classes à venir, n'est qu'une solution boiteuse qui en retarde les effets de quinze ans. Avec sa population de 8.000.000 d'âmes, la Belgique doit pouvoir lever 800.000 hommes. Dans ce chiffre, il y en a 400.000 que le tirage au sort avait à jamais exemptés de servir. Cent mille autres avaient acheté un remplaçant. Comment incorporer des hommes de quarante ans qui n'ont pas reçu la moindre instruction militaire?

Il y a aussi cette garde-civique, mobilisée, traînée dans les Flandres, désarmée en partie par le moyen primitif de jeter les fusils à la mer, et abandonnée en France, sans utilisation et sans ressources. Celle-là fournirait d'emblée une réserve passable que des périodes annuelles amélioreraient vite, et un cadre nombreux d'officiers de complément... Au moins, cette institution inutile, baroque et risible rendrait-elle ainsi un service réel, son service funèbre.

Il faudra, pour être fort, une seule armée, un seul chef, un seul plan. C'est pourquoi une alliance paraît inévitable. Notre conception bouleverserait alors toute l'organisation défensive existante. Anvers resterait sans doute une forteresse d'arrêt contre une invasion par les Pays-Bas. Mais Anvers ne sera plus le réduit national. Nous nous appuierons sur nos amitiés. Pour nos arsenaux, notre pyrotechnie, nos fabriques militaires, nous avons la région industrielle qui confine à la France. N'embouteillons pas nos ressources!... Par le fait même, il faudra refondre tout le système de mobilisation et de concentration, changer les dépôts, effectuer un travail multiple, énorme, coûteux aussi. Nous savons maintenant par trop de preuves que les places fortes ne se défendent plus derrière les parapets ni dans les intervalles, mais en se couvrant d'une armée de campagne solide. Les Allemands avaient raison de sourire, quand ils voyaient Liége dresser dans l'isolement sa ceinture de forts et qu'ils la savaient protégée par une circon-

férence plus mince qu'une cordelette de soie. La garnison mobile (que de kilomètres représenta pour la 3e division d'armée ce qualificatif malheureux!) dut courir se battre d'un secteur à l'autre. Une patrouille ennemie, traversant tontes les lignes, put arriver jusqu'au bureau du général Leman, au cœur de la ville... La pénurie d'hommes rend l'héroïsme vain. Les Allemands perdirent 50.000 hommes, mais le reste passa. Si nous avions eu 400.000 hommes à jeter au delà de la Meuse, l'approche de la forteresse était interdite et tous les espoirs immédiats devenaient possibles. Par malheur, l'armée belge, grande seulement par son patriotisme et son courage, ne pouvait pas aventurer sa faiblesse au delà de Tirlemont et gardait Liége à plus de cinquante kilomètres en arrière. Dans la belle cité wallonne, l'ennemi trouvait la Fonderie de Canons, la Fabrique d'armes de guerre de Herstal, les énormes chantiers Cockerill, les nombreuses fabriques d'armes, toutes les ressources industrielles du bassin. Voir de tels outils passer aux mains de l'adversaire, c'est les perdre deux fois.

Dans l'avenir, nous assurerons à notre Meuse une défense si forte, que jamais la belle cité des Princes-Evêques ne puisse être reprise.

Si les alliés d'aujourd'hui se solidarisent plus étroitement encore dans la paix, quelles devront être les bases d'une union efficace?... Ceci n'est que de l'hypothèse, mais de l'hypothèse que nous souhaitons... Une alliance impliquera la coopération étroite qui, à certains jours, ne connaît pas de frontières. Un organisme central devra préparer et prévoir dans ses derniers détails l'action commune. Nous, Belges, qui savons d'où vient le péril et où demeurent la loyauté et le respect de la parole, quand nous quitterons la France, nous y laisserons des officiers pour collaborer au plan de défense future. Quelle réception enthousiaste réserveraient les Wallons aux troupes françaises qui viendraient dans nos Ardennes, pour les grandes manœuvres de 1918 ou 1920! A certains jours, l'unité sainte et forte apparaîtrait dans toute sa puissance et sa réalité. A nos 800.000 hommes, dès l'affichage de la mobilisation, viendraient se joindre des régiments et des régiments, des batteries et des batteries. Pas d'arrêt à Valenciennes ou Longwy. Tout droit à Visé, Verviers, Bastogne!

Je le répète, tout ceci n'est qu'hypothèse, mais la logique

nous y amènera, puisque le triomphe va être prochain et qu'il faudra garder avec vigilance ce qu'on aura repris aux armées de pillards, d'incendiaires et d'assassins.

Nos soldats ne s'étonneraient pas de se voir éclairer par des hussards, ou de recevoir, dans une opération tactique, un renfort d'infanterie coloniale. Ils ont un précédent de fraternité que leur cœur n'oubliera jamais : la lutte épique de l'Yser, le coude à coude d'héroïsme avec les fusiliers marins à Dixmude, dans les mêmes souffrances, dans le même flot de sang, dans la même Victoire.

EDOUARD DE KEYSER.

LA VIE SCANDALEUSE
DE
JEAN-BAPTISTE LULLY

—

Lully inspira à ses contemporains autant de haine que d'admiration. Ces deux sentiments contraires ne s'excluaient point. On célébrait les louanges de l'artiste, on vilipendait l'homme. « Lully estoit un franc scélérat qui, au génie de la musique près, qu'il avoit au-dessus de tout ce qui a jamais esté, n'estoit bon qu'en desbauches; ainsy il n'avoit point d'amis et n'en méritoit pas. » — Cette oraison funèbre résume assez bien l'opinion générale à son égard (1).

La faveur dont jouissait auprès du Roi et des plus grands Princes ce fils de meunier florentin (2), échappé à l'antichambre de Mademoiselle d'Orléans, révoltait les courtisans. Sa fortune immense, accrue sans cesse par d'heureuses spéculations, excitait l'envie des bourgeois. Les musiciens, les comédiens, les auteurs ne lui pardonnaient point ses succès et s'indignaient de la rigueur avec laquelle il exploitait son privilège de l'Opéra, broyant sans merci quiconque lui résistait (3).

Lully eût été le plus vertueux des hommes que la calomnie se fût déchaînée contre lui; or, celui que Boileau appelait *un coquin ténébreux*, cultivait avec application tous les vices et mettait son honneur à révolter la conscience plus ou moins

(1) Biblioth. nat., ms. fr. 12619, p. 385.
(2) Cf. H. Prunières : *Lully, fils de meunier*, *S. I. M.*, Juin 1912.
(3) Pour la biographie de Lully, voir *L'Opéra italien en France*, Paris, Champion, 1913. *Lully*, Laurens édit., 1910, et divers articles dans la Revue *S. I. M.* de 1909-1912, ainsi que La Laurencie ; *Lully*, collect. Alcan, 1911. Radet : *Lully homme d'affaires* (in-4°), s. d.

hypocrite de ses contemporains par le cynisme avec lequel il les étalait.

L'impudence apparaît comme le trait dominant du caractère de Lully. Le buste si réaliste, si vivant de Coysevox suffirait à en témoigner. Tout dans cette face intelligente et vulgaire, aux yeux clignotants, aux lèvres épaisses, bouffonnante, sensuelle, pleine de feu, tout respire l'impudence. Peu d'hommes poussèrent plus loin que lui le mépris des autres. — Au Roi las d'attendre que la toile se lève, au Roi qui s'impatiente et se fâche, il fait répondre : « Le Roi est le maître, il peut attendre tant qu'il lui plaira! » — A Louvois, son ennemi, qui lui reproche d'avoir obtenu la charge de Conseiller du Roi par ses grimaces qui ont fait rire aux larmes le Souverain, il riposte : « Mordieu, vous en feriez bien autant, si vous pouviez. » Il n'est pas jusqu'au Ciel dont il ne se soit moqué à l'occasion (1), témoin l'anecdote fameuse du manuscrit brûlé pour obtenir l'absolution, mais dont il gardait une copie.

Enfin, n'est-ce pas de sa part un comble d'impudence que d'oser en 1662 soumettre à la signature du Roi, de la Reine, de la Reine Mère et de Princes illustres son contrat de mariage sur lequel il se donne pour « Fils de gentilhomme florentin », alors que son père exerce encore, à Florence, le métier de meunier?

Visiblement, Lully se plut toute sa vie à braver l'opinion publique. Confiant dans son génie, se sachant sans rival et indispensable au roi, il prit plaisir à mettre en fureur la meute de ses ennemis. Deux ou trois fois pourtant, il passa la mesure et sentit cruellement la rudesse de leurs crocs.

Ce petit homme trapu, ventru, « d'assez mauvaise mine et d'un extérieur fort négligé (2) », était, pour employer l'euphé-

(1) M. Lachèvre, dans son livre sur les *Disciples et Successeurs de Théophile de Viau*, signale en passant que Lully était en relations suivies avec le groupe des libertins. Il cite ces vers que Lully lui-même aurait rimés pour le fameux épicurien et athée Saint-Pavin :

Cher Saint-Pavin, j'admire ta vieillesse
quand je la vois libre de tous remords,
que pas à pas elle suit ta jeunesse
dans les plaisirs de l'amour et du corps
et que la Mort et la Vie éternelle
ne la touche, ni trouble ta cervelle.

(*Op. cit.*, I, 427)

(2) Bauderon de Sénecé : *Lettre de Clément Marot touchant ce qui s'est passé à l'arrivée de Lully aux Champs-Elysées...* Cologne, 1688 (in-16).

nisme de son biographe, Le Cerf de la Vieville, « fort adonné à ses plaisirs. » Il buvait beaucoup et s'enivrait volontiers en noble compagnie avec les Vendôme, le chevalier de Lorraine, le comte de Fiesque, toute cette troupe de seigneurs libertins qui formaient bande à part, se groupaient autour de Monsieur, frère du Roi, et passaient pour pratiquer ce qu'on dénommait alors « les mœurs italiennes ».

Lully jouissait d'une immunité relative grâce à ses puissants protecteurs et grâce au roi, qui fermait les yeux sur sa conduite ; mais cela précisément faisait scandale. Il ne faut pas oublier qu'au XVII^e^ il n'était point rare qu'on envoyât au bûcher celui qui était convaincu de sodomie. Les gazettes sont pleines du récit d'horribles exécutions de ce genre et il suffit de lire les *Aventures de Dassoucy* pour voir à quels périls s'exposaient ceux qui se croyaient encore au temps de Henri III et que leur naissance ne mettait pas au-dessus des rigueurs de la justice.

Il semble que Lully ait été de tout temps adonné à ce vice qui fleurissait dans son pays natal. — On ne peut s'imaginer à quel degré de corruption était arrivée l'Italie vers le milieu du XVII^e^ siècle. — L'habitude des castrats sur les théâtres pour représenter les rôles de femmes favorisait de singulières erreurs. « Habillés en filles avec des hanches, de la croupe, de la gorge, le cou rond et potelé, on les prendrait pour de véritables filles », écrit de Rome le président de Brosses, et d'ajouter malicieusement : « On prétend même que les gens du pays s'y trompent quelquefois jusqu'au bout (1). »

Mazarin, en important l'opéra à Paris, en faisant venir à la Cour de France des troupes de chanteurs ultramontains, se trouvait avoir du même coup favorisé ces mœurs étrangères.

Vers 1661, Lully fut compromis dans une grave affaire de ce genre. Pour éviter d'être chassé de la Cour, il prit un parti héroïque : il se maria. C'est à cette aventure demeurée secrète que fait allusion Benserade dans une pièce de vers destinée à Lully déguisé en chirurgien dans un ballet.

J'étois perdu moi-même et tous ceux que je voi
Qui sont aux Incurables
Perclus et misérables
Ne s'aidoient pas si mal de leurs membres que moi !

(1) *Lettres familières*, édit. Babou, II, 37.

Dans mon infirmité ne sachant plus que faire,
Le Dieu du mariage à qui je fus contraire
(L'aurait-on cru si bon pour un estropié ?)
M'a guéri tout-à-fait et mis sur le bon pié (1)...

De fait, durant une dizaine d'années, on put croire Lully revenu de ses erreurs amoureuses. Il se comportait en mari modèle, faisant chaque année un enfant à sa femme, économisant, plaçant de l'argent sur des terrains, faisant construire des maisons de rapport, bref, vivant en honnête bourgeois de Paris.

En 1672, Lully devint directeur de l'Opéra. Dès lors, il se livra à une vie extraordinaire de travail et de débauche, usant et abusant de ses forces.

Il délaisse désormais sa femme ou plutôt ne voit plus en elle qu'une bonne ménagère pour laquelle il conserve de l'estime. Il la charge de gérer sa fortune. « Elle recevoit, payoit, amassoit à sa fantaisie », écrit La Vieville. « Il estoit donc bon mary, Monsieur ?... Bon mary, Madame ? pas mauvais. N'est-pas assez ? » (2)

Saint-Evremond, en revanche, insinue que la mort de sa femme l'eût laissé de glace :

« On t'auroit vu bien plus de fermeté
Que n'eut Orphée en son sort déplorable.
Perdre sa femme est une adversité,
Mais ton grand cœur auroit été capable
De supporter cette calamité.

Et Saint-Evremond termine sur cette allusion aux mœurs du Florentin :

D'Orphée et de Lully le mérite est semblable ;
Je trouve cependant de la diversité
Sur un certain sujet assez considérable :
Si Lully quelque jour descendoit aux Enfers
Avec un plein pouvoir de grâces et de peines,
Un jeune criminel sortiroit de ses fers,
Une pauvre Eurydice y garderoit ses chaînes (3).

Désormais sur ce point la réputation de Lully est bien établie et ses ennemis ne perdent aucune occasion de lui rappe-

(1) *Balet Royal des Arts. Œuvres de M. de Benserade*, seconde partie, p. 262. Paris, 1698.
(2) *Comparaison de la musique italienne et de la musique françoise*... Bruxelles, 1703, I, 198.
(3) *Œuvres*. Londres, 1711, tome IV, p. 334.

ler le châtiment auquel il s'expose. Ainsi, en juin 1674, pour fêter la conquête de la Franche-Comté, Lully eut l'idée de faire tirer un feu d'artifice devant sa maison. Par un accident fréquent en semblable rencontre, plusieurs pièces d'artifice ne s'allumèrent pas. L'une d'elles devait représenter un coq mettant le feu à la queue d'un lion; mais la machine étant mal réglée, le coq pivota sur lui-même et tout rata. Le lendemain on chantonnait par les rues le couplet suivant :

Quitte, Baptiste, le caprice
D'entreprendre mal à propos
De faire des feux d'artifice ;
Tu n'es bon qu'au feu de fagots:
Ton coq a tourné le derrière
Sitôt qu'il a veu le lion.
Quel autre chose eût-il pu faire,
Etant un coq de ta façon (1) ?

Simple médisance ? Non pas, une autre épigramme composée sur le même thème précise que Lully venait d'être compromis au cours d'un procès engagé contre divers sodomistes.

Excusez, Messieurs, si Batiste
Vous a fait un feu si lugubre et si triste
Et vous a mal servis pour vos demi-louis.
Le procès des chaussons (2) se poursuit; s'il s'achève,
Il nous en fera voir bientôt un autre en Grève
Dont vous serez plus réjouis (3).

C'est à ce procès que fait allusion un factum célèbre publié au début de 1676. Ce factum (4) rédigé pour la justification d'Henri Guichard, accusé par Lully d'avoir voulu l'empoisonner, fait allusion en termes fort clairs aux mœurs dépravées du Surintendant :

Le suppliant ne prétend point entrer ici dans le détail des débauches infâmes et des libertinages de Baptiste; il ne veut point souiller les oreilles des juges par le récit d'une longue suite d'ordures et d'infamies semblables à celles qui ont autrefois attiré le feu du ciel sur des villes entières et qui auroient fait indubitablement chasser ce libertin de la Cour peu de temps après qu'il eust commencé d'y

(1) Bibl. de l'Arsenal. Ms. 3724. (*Pièces concernant l'histoire de France*, II, 14).
(2) Un bourgeois de Paris nommé Chausson avait été brûlé quelque temps auparavant pour crime de sodomie.
(3) Bibl. Nat., ms. fr., 12619, f° 101.
(4) Bibl. Nat. Thoisy, 382. — *Requête d'inscription de faux de Guichard contre Lully*, p. 17 du factum.

paroître, si l'on n'avoit cru trouver un jour dans son repentir de quoy justifier la grâce qu'on luy fit en faveur de la Musique.

Il est vrai de dire que cet Arion de nos jours doit son salut à son violon (1), comme celuy de Lesbos fut redevable du sien à sa harpe qui le tira du naufrage : le vent qui a receu les cendres de l'infâme Chausson, dont le procès note Baptiste, a porté cette vérité si loin que mesme les Gazettes Etrangères au sujet d'un méchant feu d'artifice qu'il s'avisa de faire vis-à-vis sa maison, en 1674 publièrent partout que s'il n'avoit pas réussi dans ce feu-là, on réussiroit mieux à celuy qu'il avoit mérité en Grève.

Peut-être impressionné par ces menaces, Lully mena durant quelques années une vie moins scandaleuse. Il prit pour maîtresse Mlle Certain, l'aimable claveciniste chantée par La Fontaine. Tout Paris se pressait aux concerts que l'habile artiste donnait en sa maison et où Lully faisait souvent chanter des morceaux inédits de ses opéras. L'idylle fut malheureusement de courte durée et finit fort vilainement.

Lully, en qualité de Surintendant de la Musique du Roi, avait le droit « d'avoir un page mué près de sa personne » (2). Ce page, en 1684, avait nom Brunet; c'était un habile musicien qui avait bien profité des leçons de son maître. Lully ne tarda pas à s'éprendre de sa personne plus encore que de ses talents et poussa l'impudence jusqu'à étaler cette liaison scandaleuse aux yeux de sa femme et de ses enfants. Il avait alors cinquante-trois ans. Jalouse, Mlle Certain n'hésita pas à faire prévenir le Roi de la conduite de son favori. Justement Bourdaloue venait de prêcher à Versailles, et, dans son compliment d'adieu au Roi, lui avait fortement conseillé d'exterminer de sa Cour le vice auquel sacrifiait Lully ; à la suite de ce sermon, Louis XIV, « avait parlé à Monsieur sur les mœurs de beaucoup de ses domestiques (3) ».

On devine l'effet que fit sur le monarque la dénonciation de Mlle Certain, lui montrant que ses propres favoris ne se conduisaient pas mieux que ceux de son frère. Il se décida à sévir contre l'homme auquel il avait si souvent pardonné. Le page fut arrêté, enfermé à Saint-Lazare et là fouetté d'importance. Le bruit courut que, sommé de dénoncer ses complices, il

(1) Il est à noter que jusqu'aux environs de 1660, Lully fut surtout renommé à la Cour pour ses talents de violoniste et de danseur.
(2) *Etat de la France*. Paris, Guignard, 1686, p. 161.
(3) Dangeau, *Journal*, tome I, p. 83.

avait nommé plusieurs grands seigneurs de la Cour. Lully reçut un blâme solennel du marquis de Seignelay et fut averti que s'il revenait jamais à pareilles pratiques, le Roi ferait de lui un exemple éclatant (1).

L'affaire fit grand bruit. Ravis de cet affront fait à un homme qu'ils détestaient, les courtisans s'en donnèrent à cœur joie. Cent vaudevilles prirent leur vol.

Monsieur Lully est affligé
De voir son Brunet fustigé ;
Il est jaloux qu'un Père
Eh bien !
Visite son derrière...
Vous m'entendez bien.

Brunet se plaint de son destin
Et ne s'en prend qu'à la Certain
Il dit dedans son âme
Eh bien !
Monsieur vaut bien Madame...
Vous m'entendez bien.

Console-toi, mon cher Brunet,
Du tour que la Certain t'a fait,
Et dans ton infortune
Eh bien !
Songe que ce n'est qu'une...
Vous m'entendez bien.

Baptiste a dit qu'il ne fera
De sa vie aucun opéra
A moins qu'on ne lui rende
Eh bien !
Son Brunet qu'il demande...
Vous m'entendez bien... etc., etc.

Certains parlaient à Lully de la colère du Roi :

(1) Tout ceci ressort de la lettre suivante, en date, du 24 janvier 1685 que nous avons découverte à Florence, dans les Archives :

« *Il famoso Batista ha per qualche giorno fatto cessare questi ragionamenti, anch' egli è stato il primo a sperimentare gli effetti delle prediche fatte dal Padre Bordalu a Versaglia. Quest'huomo aveva un paggio della Musica dalla camera del Rè chiamato Brunetto, che lo facera fare tutto ciò che gli veniva in mente, ed essendo stato scoperto al Rè che dormisse seco ogni notte con scandalo della moglie e figlioli, il Rè hà fatto rapare e rinchivdere il Paggio a S. Lazaro et a Batista ha fatto fare una solenne riparata dal Sr. Marchese de Segnelay. La conclusione essendo stata che se ritornera più a simili pratiche, il Rè ne fara un esempio. Il Paggio ha avuto molte staffilate perchè confessi gli complici, et si dice che habbia nominato molti signori della Cortè.* » Mediceo Francia, 4801.

Dangeau note dans son *Journal* à la date du 16 janvier : « On envoya à Saint-Lazare le petit Brunet et le Roi ordonna à M. de Seignelay de dire à Lully qu'il lui pardonnoit le passé, mais qu'à l'avenir, il prît garde à sa conduite. » I, 83.

C'est le Roy qui te menace,
Ah ! Lully, songe à changer,
Tu reviens quand il te chasse,
Tu ne peux plus l'engager.
C'est le Roy qui te menace,
Ah ! Lully, songe à changer (1).

D'autres lui prodiguaient des consolations burlesques :

Baptiste, prends soin de ta vie,
Dans peu ton Brunet reviendra,
Car le Doge vient qui fera
La paix de l'Italie (2).

D'autres prêtaient à Lully des discours impudents.

La vieille Certain se fâche
Que Brunet soit mon mignon :
Elle est une vieille vache,
Il est un joly bardache... (3).

Le reste de la comparaison ne peut être cité.

Il semble, à dire vrai, que Lully fut plus ému de la disparition de son page que du scandale qu'il avait soulevé. Le roi, sous le charme de l'opéra de *Roland*, n'avait pas tenu rigueur au compositeur de ses incartades. Au mois de juin 1685, le Florentin faisait chanter dans l'Orangerie de Sceaux, au cours d'une fête donnée à Louis XIV par Seignelay, une cantate de circonstance sur des vers de Racine. Ainsi s'affirmait la rentrée en grâce du musicien et ses rapports amicaux avec le Secrétaire d'Etat.

Peut-être pour donner le change, Lully ébaucha vers cette époque une idylle avec une femme qui, à défaut de jeunesse, avait des quartiers de noblesse : Madelaine d'Angennes de la Loupe, veuve d'Henry de Senneterre, duc de la Ferté, Pair et Maréchal de France. La duchesse de la Ferté, alors sur le retour, se donnait pour grande mélomane ; elle avait pris des leçons de chant avec le fameux maître Bacilly (4) et était assidue à l'Opéra. Si une chanson qu'on trouve dans divers recueils et à laquelle Le Cerf fait allusion est bien « un impromptu » composé par Lully lui-même, celui-ci n'aurait pas craint, en

(1) B. N. Ms. fr. 12620, f° 425.
(2) *Ibid.*, f° 429.
(3) *Ibid.*, f° 428.
(4) *Ibid.*, f° 124.
(5) *Comparaison de la musique italienne et de la musique française.*

se déclarant, de faire remarquer à la duchesse qu'en sa faveur il renonçait à ses goût contre nature :

Aimable La Ferté (*bis*)
Qui vous voit un moment est à jamais charmé,
Moy qui suis Florentin j'ay changé de côté (1).

La Cour s'amusa quelque temps de cette liaison un peu ridicule :

La Maréchale et coetera
Ne va plus guère à l'Opéra.
L'Italien la cajole
Eh bien !
Et fait la cabriole...
Vous m'entendez bien (2).

L'amour de la Maréchale Duchesse de la Ferté n'occupait pas Lully tout entier. Il menait de front diverses aventures et ne dédaignait pas de se livrer à des débauches crapuleuses. Des couplets graveleux nous ouvrent un jour singulier sur la vie privée de Lully vers la fin de son existence.

Baptiste est le dieu du b...
La garce lui dresse un autel
Il tond tout, jusqu'à la servante,
Que chacun chante :
Baptiste, etc.....

Baptiste est soigné par Jeannot,
Il va lui payer son écot (3)
Au milieu de la rue Tarante (4),
Que chacun chante
Baptiste, etc...

Une note du chansonnier Maurepas, d'où ces couplets sont tirés, indique que Jeannot était un fameux spécialiste des maladies secrètes. Si l'on songe à la mort étrange de Lully, à cette blessure insignifiante au pied qui s'envenima, se gangrena et emporta le malade, malgré tous les efforts de la médecine, on peut se demander si Lully n'avait pas contracté le mal redoutable auquel son ami et protecteur le Duc de Vendôme dut un peu plus tard la perte de son nez...

Ses contemporains le croyaient et en rendaient responsable

(1) Ms. fr. 12619, p. 231. V. le commentaire dont ce couplet est suivi. — Le Cerf fait allusion à cette chanson : *Comparaison*, p. 182.
(2) Ms. fr. 12610, p. 407.
(3) En note : « *c'est-à-dire, il va suer la v...e.* »
(4) Rue Taranne.

une danseuse de l'Opéra, Mademoiselle Pezant, ainsi qu'en témoigne une note qui accompagne le couplet suivant :

Pezant, moins de vanité
Avec votre air sec et fade
Et, si vous êtes malade,
Allez vous faire panser.
Il vous faudrait un chimiste
Pour vous eslever le sein (1),
Je jure, foy de Baptiste (2),
Que votre *front* n'est pas sain.

En 1686, alors qu'il achevait *Armide*, Lully fut dangereusement malade. Etait-ce une crise de cette terrible maladie qui le tourmentait, ou plutôt n'éprouvait-il pas les suites de son intempérance et de son ivrognerie sous forme d'un accès de diabète ? On se rappelle les reproches de la bonne madame Lully au chevalier de Lorraine : « C'est vous qui l'avez enivré le dernier et qui êtes cause de sa mort »... Il est bien certain que ce furent les excès de toutes sortes auxquels se livrait Lully qui hâtèrent sa fin. Il eut pourtant quelques mois heureux et brillants avant de succomber ; *Armide* venait de réussir triomphalement à Paris; Lully fit représenter chez les Vendôme au château d'Anet, en présence du Dauphin, la Pastorale d'*Acis et Galathée*. Le soir, on intriguait pour prendre place à la table du spirituel Surintendant de la Musique, dont les saillies et les bons mots faisaient les délices de l'assistance (3).

Lully était un merveilleux convive; il tenait en joie ceux qui l'entouraient et excellait à chanter des airs à boire de sa façon. La Vieville parle avec attendrissement de la chanson : « *Buvons, mes chers amis, buvons* », qu'il entonnait de manière inimitable.

Au château d'Anet, Lully rima des vers fort tendres pour la principale interprète de son opéra, la fameuse Marthe Le Rochois. Chaulieu nous les a conservés avec la réponse qu'il

(1) En note : « Elle avoit la gorge fort plate. »
(2) En note : « L'autenr entend J.-B. Lully, conseiller du Roy... à qui on disoit que la Pezant avoit donné du mal, ce qui surprenoit à cause de ses inclinations qui n'étoient point pour les femmes. » Ms. fr. 12621, p. 26 (à la date de 1686).
(3) « La troisième table estoit celle de monsieur de Lully... On y voyoit toujours bonne compagnie tant à manger qu'à faire conversation avec M. de Lully, pendant les repas, parce que son entretien n'est pas moins agréable que ses ouvrages. » *Mercure galant, septembre 1686*, p. 284 et suiv.

y fit (1). Ils se chantaient sur l'air de sarabande du ballet de la *Naissance de Vénus*.

Quel étrange changement !
Que mon âme est transportée !
Trop aimable Galathée,
Je vous aime assurément :
Je renonce à ma patrie,
Je me jette à vos genoux ;
Secourez-moi, je vous prie,
Mon salut dépend de vous.

Ce ne fut sans doute qu'une passade. D'ailleurs Lully, plus galant que jamais, malgré son âge, adressait un madrigal admiratif à la belle Fanchon Moreau, qui chantait le rôle de Scylla dans ce même opéra.

Adorable Scylla (*bis*),
Quand Pâris à Vénus la pomme présenta,
Elle eût été pour vous, mais vous n'étiez pas là... (2).

Lully quitta Anet comblé de présents par les Vendôme. Le duc lui avait donné une bague de grand prix qui lui venait de son aïeul; occasion pour les ennemis de Lully de s'égayer :

Je porte au doigt
L'anneau que le vieux Vendôme
Rapporta jadis de Sodome.
. . . . . .
. . . . . .
C'est pour Lully,
Eh ! pouvoit-on en France
Mieux choisir que luy ? (3)

Trois mois après son retour d'Anet, Lully fut victime d'un accident bizarre : en dirigeant, avec trop de véhémence, son *Te Deum* en l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré, il se frappa violemment l'extrémité du pied. La gangrène se mit à cette petite blessure, et, après une longue agonie, il expira le 22 mars 1687.

Pris de repentir et d'angoisse à la veille de mourir, il avait fait pénitence avec une ardeur extraordinaire, se faisant mettre sur la cendre, la corde au cou et marquant la douleur de ses fautes de la manière la plus édifiante. Par son testament, dicté au milieu des affres de l'agonie, il avait ordonné un grand

(1) *Œuvres diverses de M. de Chaulieu*, Amsterdam, 1733, II, 175.
(2) Ms. fr, 12621, p. 97.
(3) Ms. fr. 12621.

nombre de messes pour le repos de son âme et légué des sommes considérables à des fondations pieuses.

Sa mort fut saluée par les cris de joie de ses ennemis. Ils s'acharnèrent sur sa mémoire avec une cruauté qui nous semble abominable.

Les épigrammes se multiplièrent. On connaît les stances de Pavillon à propos du Mausolée de Lully sur lequel était représentée « la Mort tenant d'une main un flambeau renversé et de l'autre soutenant un rideau au-dessus du buste ».

O mort qui cachez tout dans vos demeures sombres,
Vous par qui les plus grands héros,
Sous prétexte d'un plein repos,
Se trouvent obscurcis dans d'éternelles ombres,
Pourquoi par un faste nouveau
Nous rappeler la scandaleuse histoire
D'un libertin indigne de mémoire,
Peut-être même indigne du tombeau?

S'est-il rien vu de si mauvais exemple ?
L'opprobre des Mortels triomfe dans un temple,
Où l'on rend à genoux ses vœux au Roi des Cieux!
Ah! cachez pour jamais ce spectacle odieux,
Laissez retomber sans attendre
Sur ce buste honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devroit avoir mis l'Original en cendre (1).

L'année même de la mort de Lully, Bauderon de Senécé publia son pamphlet : *Lettre de Clément Marot sur ce qui s'est passé à l'arrivée de J.-B. Lully aux Champs-Elysées*, où il dénonçait les mœurs infâmes de l'ex-surintendant.

A cette campagne contre la mémoire du mort, les admirateurs de Lully répondirent en exaltant le génie du Florentin, que nul ne songeait encore à contester. Mais, en haut lieu, on se montrait assez hostile aux apologistes de Lully. C'est ainsi qu'un certain Nodot, qui, pour plaire à la Duchesse de La Ferté, avait composé un *Triomphe de Lully aux Champs-Elysées*, ne put obtenir l'autorisation de le faire imprimer(2).

(1) *Œuvres de Pavillon*. Amsterdam 1750, 2e partie, p. 177.
Sur cette épigramme attribuée longtemps par erreur à l'abbé de Lavau, v. Lachèvre, *op. cit.*, I, 316 et 322.

(2) On lit en effet en tête d'une nouvelle manuscrite du recueil Du Tralage à la Bibl. de l'Arsenal (Ms. 6572) la note suivante : « Cette pièce est tirée d'un petit ouvrage de M. Nodot intitulé *Le triomphe de Lully aux Champs-Elysées* pour lequel on a refusé un privilège au mois de janvier 1700. » Cette indication a échappé au chercheur qui croyait devoir attribuer récemment à Racine la composition de cette œuvre de dixième ordre.

Dans cet opuscule, l'auteur s'élevait avec force contre ce qu'il appelait « des calomnies qui n'avoient pour fondement que la jalousie ». Après quoi, il alléguait que si les juges impartiaux « vouloient prendre la peine d'entrer dans le détail de sa vie, ils trouveroient qu'il l'a passée avec des plaisirs que ses adversaires nomment criminels et que cependant leur Tribunal n'a jamais condamnés dans les plus grands héros (1). Lully était donc admis au rang des demi-dieux et, par une délicate attention, prenait part au festin céleste à côté de Ganymède.

Ce panégyrique nous montre que les mœurs de Lully, si sévèrement critiquées par ses ennemis, étaient jugées avec indulgence par ses admirateurs. « Mon pauvre ami, déclare Le Cerf de la Vieville, Lully est Lully, comme a dit Monsieur de La Bruyère; mais Lully étoit homme et homme adonné à ses plaisirs (2). » Il faut ajouter que « ces plaisirs » étaient ceux d'un grand prince comme Philippe d'Orléans, de grands seigneurs comme les Vendôme, le Chevalier de Lorraine et cent autres, car ce n'est pas sans raison que Bussy Rabutin se plaignait, dans sa *France Galante*, de voir la Cour adonnée à ces pratiques honteuses.

Une curieuse lettre de l'abbé Atto Melani (3) nous montre que Lully avait des disciples en débauche aussi bien qu'en musique. Peu de jours après la mort du Surintendant, le Roi se résolut à sévir contre les hérétiques en amour; il les bannit de sa présence. Atto Melani, en rapportant ce fait, ne peut s'empêcher de rappeler le souvenir de Lully : « Les exilés sont tous disciples du fameux Baptiste et il semble bien qu'après sa mort sa secte ne puisse se maintenir dans le crédit et la puissance où elle se trouvait jusque-là, grâce aux appuis et à la faveur dont il jouissait à la Cour. Vous trouverez ci-joints quelques vers composés pour immortaliser la mémoire de cet homme :

C'est grand dommage de Lully,
Cet homme en musique accompli

(1) Bibl. de l'Arsenal, ms. 6542, p. 260 et suiv.
(2) *Comparaison...* II, 41.
(3) Sur le castrat Atto Melani, qui mourut ambassadeur de Toscane après avoir fait sa fortune comme chanteur d'opéra, cf. H. Prunières, *l'Opéra italien en France avant Lully*, Champion, 1913 (in-8°).

Et qui faisoit des airs si tendres,
Il est mort et fort regretté ;
Encor s'il estoit mort comme il a mérité.
On auroit pu garder ses cendres (1).

Qui donc rimait ces vers féroces ? D'austères moralistes, d'honnêtes gens révoltés par les mœurs infâmes du Surintendant ? Non pas, d'aimables compagnons de débauche comme Chaulieu, La Fare, Pavillon, Bauderon de Senecé ; des gens de lettres blessés dans leur vanité ou leurs intérêts, furieux de n'avoir pu fournir de livrets au musicien, jaloux du succès, du crédit, de la fortune de Lully.

On aurait grand tort, en étudiant Lully, de négliger sa vie privée. Elle nous permet de replacer l'homme dans son milieu, parmi ces seigneurs libertins adonnés aux mœurs italiennes qui forment la Cour des Vendôme. Elle nous révèle chez l'homme une sensualité ardente, capable de l'entraîner aux plus périlleuses aventures, une soif de plaisir, de jouissance, un besoin de brûler la vie par tous les bouts, qui peuvent être fort antipathiques, mais qu'il n'est pas indifférent de connaître pour bien comprendre sa musique. A côté du Lully officiel, du Lully Conseiller du Roi, en habit de cérémonie, nous devinons un Lully nouveau, débraillé, vulgaire, allant s'enivrer dans les mauvais lieux de la Capitale.

Il faut tenir compte de ces indications en étudiant l'œuvre du Florentin. Elle nous apparaît aujourd'hui, comme la tragédie classique, figée dans une noblesse majestueuse. Aux contemporains elle semblait singulièrement vivante et expressive. Ce n'est pas en vain que l'austère Boileau stigmatisait

Tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lully réchauffa du son de sa musique.

Cette musique a fait verser bien des pleurs, battre bien des cœurs, succomber bien des vertus...

HENRY PRUNIÈRES.

(1) R. Archivio di Firenze. *Mediceo*, Francia 4Sot. Lettre du 7 avril 1687. « Gli esiliati sono tutti discepoli del famoso Batista a pare apunto che, doppo la di lui morte, la sua setta non abbia potuto mantenervi nel credito e vigore di prima per l'aiuto et il favore ch'egli aveva alla Corte. Trovera V.S. Ilma qui appresso alcuni versi fatti per immortalare la memoria di tal nomo :... »

L'AIDE AMÉRICAINE

—

Si jamais les Alliés avaient douté de leur cause, la sympathie que leur ont prouvée certains peuples eût été pour eux d'un précieux réconfort : elle témoignait hautement de leur bon droit ; elle les poussait à ne pas ménager les peines et les souffrances, elle les engageait à poursuivre jusqu'au bout la forte tâche qu'ils s'étaient assignée.

L'aide prêtée par les Etat-Unis d'Amérique fut chère entre toutes à la France. La grande république américaine ne pouvait pas méconnaître les raisons de la lutte. Tout de suite, elle a compris où tendait l'effort français. La vanité allemande menaçait l'indépendance des peuples et celle de la pensée ; Guillaume II voulait régner sur un monde organisé à la manière de l'armée prussienne. Les citoyens des Etats-Unis devaient à leurs illustres traditions d'assister ceux qui s'opposaient avec une énergie sans pareille à la triste entreprise du hobereau impérial, ceux qui voulaient sauver d'une chute irrémédiable la liberté des nations européennes.

Ne nous étonnons pas de la générosité américaine, si grande qu'elle ait été : elle est allée jusqu'au dévouement. Mais proclamons-la, et, en toute occasion, ayons, pour les plus fidèles des amis, les paroles d'une reconnaissance émue.

§

Les Américains ont l'amitié ingénieuse ; ils trouvent mille manières d'obliger. Il n'est point d'appel où ils soient restés sourds. On pourrait, je crois, citer des œuvres qui n'ont guère vécu que de leurs souscriptions. Les auteurs de certaines entreprises qui périclitaient ont envoyé des missions à New-York ou à Boston, et ils ont été sauvés. On n'a même pas toujours

fait de très sérieuses enquêtes sur la valeur de ceux qu'on sauvait : mieux vaut, pensait-on sans doute, mieux vaut courir le risque d'être dupé par des escrocs que celui de repousser d'honnêtes gens dans la détresse.

Certaines campagnes ont eu les plus touchants résultats. On n'oubliera pas de longtemps la belle aventure d'une audacieuse conférencière qui alla, dans les villes d'Amérique, conter la souffrance de la Belgique. Elle ne rapporta pas seulement des sommes considérables ; on lui donna du blé qui nourrit les populations pendant des mois. Le blé avait été mis dans de triples sacs, de matières assez fines et assez fortes pour être employées ensuite à des objets de lingerie. Le bateau même où l'on chargea les sacs fut donné en toute propriété à la quêteuse. En Europe, il fut vendu, et le prix en contribua à secourir encore les Belges malheureux.

Il serait difficile de dire tout ce qu'ont fait les Américains pour venir en aide aux Français. Les œuvres sont innombrables qui se sont créées en Amérique même : il faudrait de longues pages pour les énumérer seulement. En France, la bienfaisance américaine a manifesté la plus active constance ; des comités se sont fondés qui ont rendu d'éminents services ; et voici, à titre d'exemples, comment s'y sont pris deux de ces comités pour obliger les gens qui avaient leur sympathie.

§

Tous ceux qui l'ont vu louent l'excellente organisation de l'hôpital américain qui occupe, à Neuilly, les locaux construits pour le lycée Pasteur. Les malades y sont soignés à merveille, et y jouissent d'un confort qu'on ne trouve guère dans les hôpitaux français.

Il y a quelques années, la colonie américaine de Paris avait fondé un hôpital à Neuilly. Dès que l'Allemagne eut déclaré la guerre à la France, les administrateurs de cet hôpital se réunirent, et ils décidèrent d'en créer un nouveau, destiné aux militaires. Ils agissaient, peut-on dire, d'après une tradition : en effet, les Américains avaient ouvert à Paris, en 1870, un petit hôpital, où avaient été soignés trois cents blessés environ.

On chercha où établir le nouvel hôpital. On trouva les bâtiments du lycée Pasteur. Ils étaient bien situés, dans un quartier où l'air est sain, où la lumière est vive, et, comme ils n'étaient pas entièrement achevés — on pensait ouvrir le lycée

au mois d'octobre 1914,— il était possible de les mieux ménager que des édifices anciens, peu propres souvent aux usages médicaux.

La municipalité de Neuilly n'aida pas dans leur tâche les organisateurs de l'hôpital. Elle leur suscita de nombreuses difficultés, et, en fin de compte, il fallut que l'autorité militaire réquisitionnât les bâtiments du lycée et les mît à la disposition des bienfaiteurs américains.

Le 12 août 1914, le lycée Pasteur était réquisitionné; le 14 août, le comité de l'hôpital américain était définitivement constitué, et, quelques jours plus tard, on était prêt à recevoir des blessés.

L'édifice avait quelques défauts. Le lycée Pasteur ne devait pas recevoir d'internes: aussi n'y trouvait-on pas de grandes salles, les cuisines étaient petites, et rien n'était prévu pour qu'on pût prendre des bains. En outre, il fallait parcourir, entre les divers services, d'assez longues distances, et il n'y avait pas d'ascenseurs. On remédia aux plus graves de ces défauts. On installa des salles de bains, et l'on se mit à construire des ascenseurs.

Les organisateurs se partagèrent le soin de donner à l'hôpital l'ameublement indispensable et le linge nécessaire. Depuis, le comité a veillé à n'être jamais pris au dépourvu; il a reçu, d'ailleurs, des dons importants.

Les médecins furent ceux de l'hôpital américain permanent, auxquels se joignirent quelques médecins français. Les infirmières étaient presque toutes américaines ou anglaises; quelques-unes seulement étaient françaises. Quand, avec le temps, on eut besoin d'un personnel plus nombreux, on fit venir de Suisse des infirmières professionnelles. Beaucoup de femmes du monde et de jeunes filles offrirent leurs services: on avait mille raisons de ne pas les rebuter; on les admit donc dans le personnel de l'hôpital, mais on ne leur donna jamais que des fonctions auxiliaires; elles sont toujours restées sous les ordres des infirmières professionnelles. Depuis plusieurs mois, des délégations envoyées par les universités d'Amérique — délégations composées de médecins et d'infirmières — ont successivement prêté leur concours au personnel régulier de l'hôpital.

C'est le 6 septembre 1914 que l'hôpital américain reçut

pour la première fois des blessés. Il contenait alors deux cents lits. Il a été sans cesse agrandi, et, au moment de l'offensive en Champagne, on y a pu traiter six cent quinze blessés.

Le comité de l'hôpital eût pu se contenter d'un pareil résultat. Il n'en a rien fait. Il a voulu contribuer à la recherche des blessés là où s'étaient livrées les batailles, et à leur transport rapide vers les lieux où on les soignerait. Il a créé pour cela un service d'automobiles, qui est des plus actifs.

Le directeur de l'agence qu'avait à Paris le constructeur Ford offrit d'abord au Comité dix chassis. Pour la carrosserie, on usa des caisses où avaient été emballés les chassis : on eut ainsi des voitures qui ne revinrent, chacune, qu'à deux cent cinquante francs, et qui furent prêtes en dix jours. On les employa pendant la bataille de la Marne. Dès le 8 septembre, on allait chercher des blessés aux environs de Meaux.

Peu à peu, ce service s'est fort accru. Aujourd'hui, le comité a aux armées quatre-vingt-huit voitures, et elles ont transporté cent quinze mille blessés environ. Aux automobiles a été, il y a quelques temps, ajouté un train sanitaire ; le matériel en est loué à la compagnie des wagons-lits.

En novembre 1914, une Américaine de New-York mettait encore à la disposition du comité des sommes considérables pour organiser un hôpital qui ne fût pas trop éloigné des régions où l'on se battait. L'ancien collège de Juilly fut choisi ; il fut réquisitionné. Il fallut en transformer complètement l'intérieur. On y fit des conduites d'eau, on y établit la lumière électrique. Au mois de février 1915, la transformation était achevée, et l'hôpital de Juilly était prêt à recevoir deux cent vingt-cinq malades.

Enfin, le même comité a mis à la disposition du service de santé un hôpital de campagne, sous tentes, qui peut très rapidement être transporté d'un point à un autre. La nature des opérations militaires a fait qu'on n'en a pas usé jusqu'ici ; mais, peut-être, un jour, sera-t-il de quelque utilité.

§

Veut-on connaître une autre manière de la bonté américaine ?

Rue de Richelieu, au fond d'une cour, s'ouvrent de vastes magasins. Là sont réunis des objets divers : dans un casier sont rangés des draps, dans un autre des serviettes, dans un autre des gilets de flanelle ou de tricot. Ailleurs, ce sont des

cuillers, des fourchettes, des seaux, des marmites; ailleurs, des chaussettes; ailleurs encore, des souliers. Dans un coin, on voit des jeux, dames, échecs, cartes. Çà et là sont entassés des paquets de coton ou de gaze propre aux pansements. Une armoire est pleine de médicaments et d'instruments chirurgicaux.

Ces magasins sont ceux du service de distribution américaine.

L'œuvre au début fut modeste. Une Américaine qui habite Paris recevait des Etats-Unis des secours, soit en argent soit en nature, à distribuer ici aux blessés et aux malheureux. Elle en faisait elle-même la répartition. Mais les dons affluèrent, et au mois de décembre 1914 un comité de cinq membres se constitua qui les reçut et les attribua aux établissements où ils pouvaient être utiles. Depuis lors, deux membres nouveaux ont été adjoints au Comité.

Les membres du Comité ont beaucoup voyagé. Quand on entre dans la salle où ils se réunissent, on voit au mur une grande carte de France où sont marquées de rouge toutes les villes dont ils ont visité les hôpitaux. Il n'est pas de contrée où l'on ne soit allé, une fois au moins. De Dunkerque à Banyuls, de Thann à Brest, le service a pourvu les hôpitaux de ce qui leur manquait. Une société s'est affiliée au Comité de distribution, qui fabrique pour lui les objets nécessaires au pansement des blessés.

Le Comité n'attend pas toujours qu'on s'adresse à lui. Il aime à prévenir les demandes. Dans leurs tournées, ceux qui en font partie apprécient les besoins des hôpitaux : quelques-uns étaient dans le dernier dénuement ; il a fallu leur fournir le matériel indispensable.

Jusqu'en juillet 1915, l'œuvre a été toute privée. A cette époque, le ministère de la guerre fit une circulaire aux hôpitaux pour annoncer qu'elle existait. De nombreuses demandes sont arrivées au Comité, dont les membres ont été heureux d'avoir un surcroît de travail, car, dès qu'on vient en solliciteur, on est accueilli au service de distribution américaine avec l'amabilité la plus touchante. Ceux qui donnent ne souffrent pas qu'on les remercie ; c'est le solliciteur, au contraire, qui est remercié.

Il arrive qu'un objet demandé manque dans les magasins du service : peu importe. L'objet est acheté aussitôt, et envoyé à l'hôpital où il fait défaut.

Actuellement, le Comité a visité en France quatorze cents hôpitaux ; mais aucun n'échappera à sa vigilance. Il n'est pas de jour où l'on n'ajoute à la carte quelques points rouges. Près de huit cent mille dons, de toute nature, ont été faits jusqu'à présent ; on n'a qu'un souhait, c'est d'en faire de nouveaux. Et, par une délicatesse charmante, on veut être utile aussi au commerce français : on achète ici les deux tiers environ des objets qu'on distribue.

§

Voilà comment les Américains savent obliger ceux qu'ils aiment. On pourrait multiplier les exemples de leur bienfaisance. L'hôpital de Neuilly et l'hôpital de Juilly ne sont pas les seuls qu'ils aient établis en France. Il y a un hôpital américain près de Sens, il y en a un près de Compiègne. D'autres comités que celui de la rue de Richelieu distribuent le nécessaire aux blessés et aux malades.

Les enfants ont souvent attiré la sollicitude des Américains. En septembre 1914, un citoyen américain parcourait tous les quartiers de Paris, y cherchant, pour les envoyer dans des asiles sûrs, les enfants dont les familles avaient fui les régions envahies, et il n'oubliait pas de visiter les péniches amarrées aux quais de la Seine. Des œuvres aussi se sont fondées qui ont recueilli des enfants chassés de leurs pays ; une d'elles en a pu abriter quinze cents.

§

Il ne faut pas qu'on oublie ici les services rendus par l'Amérique ; il faut qu'on les publie. Il y a entre la France et les Etats-Unis une vieille amitié. Les deux nations ont des souvenirs communs ; elles ne permettent pas au temps de les affaiblir.

Quand il voulut s'affranchir, le peuple américain trouva le peuple français prêt à le soutenir ; le peuple américain donna au peuple français l'occasion de défendre, pour la première fois, la cause qu'il défend encore aujourd'hui. Comme au siècle de La Fayette et de Washington, la France lutte pour l'indépendance des peuples. L'Amérique sait que la victoire de la France est nécessaire ; elle lui donne une aide précieuse ; elle lui prodigue, avec gravité, avec grâce, ses bienfaits.

A.-FERDINAND HEROLD.

LE PETIT MANDARIN

Suite [1].

—

IV

La corvée du gouverneur travaillait le long du chemin côtoyant la rivière : Niok surveillait en fumant une bonne pipe. Les prisonniers piochaient et transportaient la terre dans des paniers. Leurs chaînes rivées aux pieds et relevées à la ceinture pour ne pas gêner leur marche cliquetaient légèrement. Il faisait chaud, la matinée paresseuse et douce s'allongeait mollement sous les arbres.

Le gardien, fatigué de surveillance, gagna à pas lents le bord de l'eau. A peine eut-il disparu que les prisonniers abandonnèrent leurs outils et se mirent en devoir d'abattre à coups de cailloux les baies des letchis bordant le sentier.

Dans la dispute des fruits tombés à terre, des rixes éclataient qui se terminaient dans une bousculade, sous une nouvelle pluie de baies charnues. Pol à l'écart, armé d'un couteau à lame courte, fouillait un panneau de bois ponceau aux veines sombres. Son établi touchait le tronc d'un vieil oranger tout garni d'oranges luisantes, mi-parties émaillées d'or et de vert.

Niok, les jambes pendantes, assis sur la berge, paraissait hypnotisé par le miroitement de l'eau. Il tirait tranquillement sur sa pipe représentant une tête de dragon à la langue rouge. Un pêcheur relevait son filet : des poissons bleu et argent luisaient dans les mailles.

— La pêche est bonne ? s'enquit le gardien.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 428.

— Ça va ! dit l'autre.

Mais soudain l'attention de Niok fut attirée par des éclats de voix, des rires, un bruit de querelle. Le yiem-couk se leva sans se presser.

— Encore Sock et Som qui se chamaillent, bougonna-t-il.

Au milieu d'un cercle d'assistants deux Cambodgiens couleur d'ébène claire, robustes et musclés, luttaient les mains ouvertes. Ainsi campés, face à face, splendides et nus, les jambes et le torse d'un modelé sans tare, les athlètes rappelaient quelque groupe de la statuaire antique, mais d'une construction plus fine, plus harmonieuse et plus pleine.

Les profils bistrés, d'une patine douce, se détachaient nets et purs. Le marbre rend mollement les expressions de mouvement, de force et d'audace : les lutteurs cambodgiens ressemblaient à deux bronzes, œuvres d'un maître sublime qui aurait pétri ses figures avec de la chair agile, nerveuse et souple. Les muscles roulaient sous la peau, les poitrines haletantes se bombaient sous l'effort, la sueur ruisselait des nuques ombrées et, dans les retraits et les détentes, les corps apparaissaient ramassés, prêts à bondir ou bandés dans la fougue de l'attaque, emportés dans la courbe de l'élan. Et tout à coup Som, se dérobant d'une rapide esquive, s'aplatit sur le sol. Il saisit Sock à pleins bras par les jambes, et le lutteur déséquilibré, empêtré dans ses chaînes, tomba à terre lourdement. Les prisonniers applaudirent et raillèrent le vaincu.

— Te voilà couché pour la nuit, Sock !

— Il ne te manque plus qu'une femme !

— Veux-tu ma sœur ? souffla un malin en clignant les yeux.

— Non, ta grand'mère lui suffira, j'en réponds, assura Mox.

Et tout le monde de rire, Sock le premier. Cependant Niok s'approcha et, bourru, les dents serrées, appliqua sur le dos des batailleurs des coups de rotin consciencieux. Il était un peu nerveux le bon yiem-couk et tapait ferme ; les coupables à genoux tendaient l'échine, en gémissant :

— Assez, yiem-couk, assez !

Cette bastonnade calma le gardien.

— Donne-moi du feu, Prak, commanda-t-il à un prisonnier. Ces brutes-là ont éteint ma pipe.

Et il renifla par habitude. Prak s'assit et prit un morceau de bambou qu'il troua avec un couteau. Puis, saisissant une branche sèche, il la plaça dans l'entaille et la tourna vivement dans ses mains. De la fumée monta bientôt d'un tas de brindilles et de feuilles que Prak avait amassées à ses pieds. Et le prisonnier tendit au gardien un charbon rouge.

Un des hommes s'approcha :

— Ma femme est malade, yiem-couk. Permettez-moi d'aller la voir.

— Va, répondit Niok, et reviens à l'heure.

Brusquement Prak plissa le front, tordit la bouche, plia les jambes, allongea le cou, disloqua ses épaules et se mit à marcher en rond, en prenant les poses comiques d'un pantin désarticulé.

— C'est curieux, la bouche me démange. Oh ! mais vous savez, il me semble qu'on m'a pilé du piment sur les lèvres ! Une cigarette seule est capable de me calmer.

Le gardien se mit à rire :

— Canaille, renifla-t-il. Et il lui jeta une cigarette.

— Ah ! merci, ça va mieux, soupira Prak, en terminant ses grimaces par une gambade.

— Tiens, les Annamites ne sont pas là, observa quelqu'un. Pourquoi ne travaillent-ils pas, *les voleurs de poulets* (1)?

— Ils sont au Tribunal. C'est ce matin que le Gouverneur rend la justice, expliqua Niok.

— Alors j'y vais, s'écria Chaou-Pol, en abandonnant son outil. J'ai fait mon temps de prison : je veux m'en aller.

— Tu ferais mieux de rester tranquille, conseilla Niok. L'Oknha Plong a besoin de toi pour terminer les volets de sa pirogue et te lâchera ensuite. Il ne veut pas te mettre en liberté, c'est son droit.

— Ai-je fini mon temps, oui ou non? riposta Pol, rouge d'indignation.

— Oui ou non, le Gouverneur est-il le maître? rétorqua le geôlier. Ou bien est-ce toi qui gouverne ici?

Cet argument définitif resta sans réplique. Niok conciliant ajouta :

(1) Voleurs de poulets : épithète que les Cambodgiens adressent volontiers aux Annamites.

— Crois-moi, travaille bien à tes panneaux et dans quelques jours tu seras libre.

— C'est fort tout de même, grogna Pol en se remettant à à l'ouvrage.

Il avait dessiné sur le bois une orange et son rameau. Sous le ciseau habile, prudemment conduit, le fruit rond s'épanouissait au milieu des feuilles. Le grain du bois rouge brique se veinait de larges raies bleues, presque noires, noueuses et tordues : artères profondes venues du cœur de la Terre. Elles cessaient parfois brusquement et le panneau se fonçait, devenait violet, comme si les vaisseaux rompus eussent vidé leur sang dans la chair de l'arbre.

Les prisonniers, voyant Niok de bonne humeur, s'étaient assis autour de l'oranger. Les lutteurs endommagés par le rotin avaient gagné la rivière et se plongeaient dans l'eau jusqu'au cou.

— Ton orange est trop petite, Pol, observa Niok.

Mais Pol n'aimait pas la critique.

— Tu la voudrais peut-être comme les seins de Néang-Ouk? riposta-t-il, goguenard.

— Le fait est, confirma Niok, que la mignonne Ouk a une poitrine comme des noix de coco !

Les rires résonnèrent au fond des gorges avec un bruit de gong.

— C'est mon idée, reprit Mok. Ton orange est trop petite. Ma parole on la prendrait pour une mandarine !

Pol ne répondit pas, mais piqué au vif, il lâcha son panneau et, leste comme un chat, malgré ses chaînes, il grimpa sur l'oranger. Prestement il recourba une longue branche et jeta à terre trois magnifiques oranges qui luisaient dans l'herbe avec des éclats métalliques. Puis, d'un bond, il sauta sur le sol.

— Voilà, dit-il. Nous allons comparer ! C'est plus simple. C'est encore la meilleure façon de convaincre les gens.

Et, tout en lançant un regard noir à son adversaire, Pol appliqua les feuilles de l'oranger sur son dessin pour montrer l'exacte ressemblance. Puis, saisissant les fruits, il les plaça bien en évidence à côté de l'orange sortie de son ciseau.

— Est-ce bien cela? demandait-il en les tournant dans ses doigts afin que tout le monde se rendît compte de l'imposture de Mok.

Mais pour que la démonstration fût plus évidente encore, il perça la plus grosse de part en part avec un poinçon, mesura soigneusement l'épaisseur et prouva que le diamètre était identique au globe sculpté en haut relief, dans le cœur du bois.

— Et maintenant, monsieur est-il convaincu ? demanda-t-il, ironique.

Mok, s'étant emparé d'un des fruits, l'écorçait soigneusement :

— Tu as beau dire, je préfère celle-ci, railla-t-il, en portant une tranche d'orange à ses lèvres.

Pol haussa les épaules à cette idée saugrenue.

A ce moment les Cambodgiens avisèrent un sampan à six avirons qui remontait la rivière. Les rameurs nageaient debout en se balançant pour accentuer la cadence. Le rouf de lattes nattées, enduit de résine noire, étalait le dos rond de sa carapace. A l'avant, deux yeux blancs énormes, en saillie sur la proue, lançaient des regards effarés. Et le sampan luisant, ruisselant de soleil, ressemblait à quelque scarabée gigantesque, cuirassé de bronze, éperdu et battant l'eau de ses pattes rigides.

— Ce sont des Annamites, constata Niok après avoir mis la main en abat-jour sur les yeux.

— Ils doivent venir acheter notre soie, dit un prisonnier. Ma fille en a tissé une belle pièce la semaine passée.

— Veux-tu faire une bonne action, vieux Pal ? s'écria Prak.

— Oui, si j'y trouve mon profit, acquiesça Pal, candide.

— Regarde mon sampot (1) tout déchiré, continua l'autre d'une voix geignarde. Ma parole, on voit la peau au travers : on dirait un crible. Aie pitié de ma misère et donne-moi la pièce de soie de ta fille ! Que j'en tire un beau sampot pour aller à Pnom-Penh à la Fête des Eaux.

Les Cambodgiens se trémoussaient d'aise en remarquant la tête ahurie de Pal qui passait pour un naïf.

— Et que lui donneras-tu en échange? demanda-t-il sérieusement.

— Je suis capable de tous les sacrifices. Tiens, par exemple, d'offrir à cette belle enfant un joli poupon dans neuf mois d'ici.

(1). Sampot : vêtement que les Cambodgiens enroulent autour des hanches et qui joue l'office de culotte.

Les prisonniers se tenaient les côtes. Niok lui-même se roulait.

Cependant Sock et Som arrivèrent, éperdus, en annonçant qu'un Français se trouvait à bord du sampan avec Trân-Ba-Linh, le père de ces affreux *pouilleux*.

En effet, l'embarcation accosta la berge et un Annamite, le père de Tuông, sortit du rouf accompagné d'un avocat, Maître Didier-Boulet, que ses clients avaient surnommé *le Regard Clair* à cause de ses yeux d'un bleu pâle. Un boy suivait portant une valise.

C'était un événement prodigieux que l'arrivée d'un Français à Pnom-Kandal. La plupart des habitants n'en avaient jamais vu. Ils se les représentaient comme des sortes de héros supérieurs aux mandarins les plus considérables, des princes magnifiques, bons et vertueux. L'homme blanc incarnait à leurs yeux la force, la beauté, la puissance, la justice. Ils l'admiraient et le craignaient à la fois, ne concevant pas par quel prodige on peut être blanc !

Ils savaient bien que toutes les races humaines ont la peau colorée ! Les Annamites, leurs ennemis, avaient la teinte d'un bijou à l'or assoupi par l'usage ; le visage des Hindous rappelait la couleur du tabac ; les Chinois étaient jaunes, d'un jaune tanné par le soleil, tels les vieux gongs de cuivre; les Moïs (1) de l'Annam semblaient pétris avec la terre rouge de leurs montagnes; les joues des Siamois étaient passées à la gomme-gutte et les Japonais, qu'on apercevait parfois dans la province, offraient à tous les yeux leurs têtes rondes qui affectaient la forme et la couleur des citrons mûrs.

Pourquoi d'autres hommes sur la Terre avaient-ils le visage, les bras et le corps éclatants de lumière ? Dans quel séjour leurs yeux s'étaient-ils teintés du vert de l'eau profonde, de la dorure des couchants, du gris des tourterelles ou du bleu du ciel quand l'orage vient de finir ? Dans quelle contrée de pareils êtres étaient-ils venus à la vie ? Mouraient-ils comme les autres hommes ou faisaient-ils semblant de mourir pour reparaître ensuite plus intelligents et plus beaux ? Mais aussi devenus cruels et se nourrissant des yeux des enfants et des femmes : car sait-on quelles transformations s'opèrent derrière la Mort ? Pouvait-on toucher sans péril leur chair qui paraissait pétrie

(1) Moïs : peuplades qui vivent dans les montagnes de l'Annam.

de diamants et de clarté rose ? Etaient-ils nés d'un homme et d'une femme ou, comme ce yéak (1) de la légende, des amours de la Lune et de l'Océan ?

Les prisonniers et Niok se prosternèrent dans la poussière : ils adoraient le dieu blanc. Mais comme le dieu parlait leur langue avec exactitude, sous son enveloppe surnaturelle, ils le jugèrent simple et bon. Les Cambodgiens se relevèrent. L'avocat parlementa avec le geôlier.

— Conduis-moi au Tribunal, finit-il par dire.

Ils se mirent en marche, les prisonniers suivant derrière, heureux d'une distraction qui rompait la monotonie de la journée. Ce Barang devait être un génie particulièrement bienveillant. C'était même un génie familier. En passant, il avait jeté une plaisanterie à une jeune fille qui vannait du riz. Les balles légères volaient autour d'elle. Les reins cambrés, légèrement dressée sur la pointe des pieds, les bras relevés, la Cambodgienne livrait à la brise les enveloppes fines, la poussière blanche du grain. Sa poitrine ronde et pleine sortait à demi d'une écharpe blanche qui épousait fidèlement le buste. Toute à ses occupations, elle n'aperçut pas l'avocat qui arrivait derrière elle.

— Oh ! les jolies pamplemousses, s'écria-t-il, et le charmant pamplemoussier !

La belle fille éperdue posa sa corbeille et se sauva au fond du jardin, cependant que la vieille âme enfantine et joviale des Cambodgiens tressaillait d'aise.

— Sais-tu, yiem-couk, dit l'avocat, que tes prisonniers ne doivent pas s'ennuyer ! Leur donnes-tu d'aussi belles garoudas (2) la nuit pour leur tenir compagnie ?

— Oh ! non, monsieur le mandarin-avocat ! s'écriait le geôlier en riant.

— Tu préfères leur allonger de bons coups de rotin pour leur calmer les idées ?

— *Bat ! louk thom smarkdey !* oui, monsieur le mandarin-avocat ! avouait le bon gardien engloussant un rire respectueux.

Et les prisonniers eux-mêmes riaient comme des petites folles.

— Tu ne sais donc pas que l'Administration française a

(1) Yéak : génie de l'air et de la terre.
(2) Garouda : oiseau fabuleux à la gorge de femme.

défendu l'usage du rotin ? C'est inhumain et c'est contraire à la loi de taper sur des gens sans défense. Serais-tu content si l'on te battait ?

Non, le yiem-couk ne serait pas heureux, pas du tout ! Mais depuis des temps et des temps on corrigeait les prisonniers et l'usage continuait, quoique l'Administration française fût un grand mandarin ! oh ! oui, un bien grand mandarin !

— Crapule ! conclut l'avocat. Mais, dis-moi, est-ce encore loin ce Tribunal ?

Non, on allait arriver : il n'y avait plus qu'à passer le petit pont là-bas en face, et derrière un champ de bananiers on apercevrait la *sala*.

Au Tribunal cambodgien, la *sala*, l'audience, battait son plein. L'Oknha Gouverneur Plong, assis, les jambes croisées, sur un large tabouret, présidait, revêtu d'un sampot de soie verte.

Ses assesseurs, le *balat* (1) et le *sophéa* (2), étaient installés à même le sol avec le greffier. La salle, large et haute, ornée de belles colonnes de bois jaune, donnait sur une véranda. Tout autour, dans l'embrasure des portes et des fenêtres, se pressait la foule des plaideurs, des parents, des témoins, des amis. Un agent d'affaires indigène avait pris ses clients dans un coin et poursuivait avec eux un mystérieux colloque. Une Cambodgienne brûlait des bâtonnets d'encens, afin de rendre Bouddha favorable à sa cause. Des bonzes enveloppés dans leurs robes safran passaient les yeux baissés. Les prisonniers annamites attendaient dans un angle de la salle, consternés à l'idée que l'avocat n'arrivait pas. Le greffier écrivait à demi-couché. Le balat compulsait des pièces.

Le gouverneur Plong paraissait mécontent. Sa bonne face ronde était congestionnée de colère. Il se tournait vers les juges pour les prendre à témoin. Une chique de bétel gonflait sa joue. De temps à autre, il lançait un jet de salive rouge dans un haut crachoir de cuivre. Ses lèvres lippues rutilaient du jus de la chique. A ses pieds une femme pleurait.

— J'ai trois enfants, Oknha ! trois petits dont le plus jeune tette encore. Mon mari a cultivé la rizière pendant trente ans.

(1) Balat : Sous-Gouverneur.
(2) Sophéa : Juge d'instruction.

Depuis sa mort, j'ai régulièrement payé l'impôt. Laissez-moi ma rizière, Oknha Plong !

Le Gouverneur s'emporta :

— Tu es une entêtée, Néak-Poun. Je te répète que tu as été dépossédée par une ordonnance royale en date du neuvième mois, 12e jour de la lune décroissante de l'année du Lièvre. Notre roi, l'Oknha Préa Sambac Préa Sorivong, est maître de toutes les choses, non seulement des maisons, des champs, des forêts, des fleuves et de la mer, mais aussi du vent, des nuages et de tout le firmament étoilé. Il lui a plu de donner ta rizière à Chaou-Sôr pour le récompenser d'avoir fait entrer sa fille dans la maison des femmes de Sa Majesté. C'est le droit du roi Sorivong. Et ce qu'il fait est bien fait !

Et le Gouverneur, fatigué par un si long discours, s'essuya le front de sa manche.

— Oknha Plong, supplia la malheureuse, permettez que je prenne ma récolte : je l'ai semée.

— Oh ! ces femmes, quel entêtement ! balbutia-t-il excédé, en prenant une chique de bétel que lui passait le sophéa. Ah ! si on les écoutait, il faudrait une *sala* rien que pour elles !

— Le paddy est à moi ! L'époque de la moisson est proche ! répétait Néak-Poun.

— C'est bon ! concéda le juge pour en finir, je t'autorise à en prélever la moitié. As-tu entendu, Chaou-Sôr ? Vous moissonnerez de compte à demi, Poun et toi, dès que les riz seront mûrs.

L'interpellé, gros Cambodgien au front bas et à la mâchoire épaisse, trouva cela équitable. Sur les conseils de l'Oknha Plong, il promit d'assurer l'avenir des enfants en les engageant comme esclaves (1). Et Néak-Poun, tout émue, accepta une solution qui, somme toute, lui agréait !

Les Annamites furent alors appelés par le greffier. En l'honneur de l'audience, on avait aggravé leurs entraves. Trân-Ba-Tuông portait au cou une énorme fourche de bois.

(1) L'esclavage est une des plus vieilles institutions humaines. Il revêt au Cambodge des formes particulièrement douces et bienveillantes. Le mot esclavage, qui évoque des idées de basse servitude et de cruelle autorité, est sans doute impropre à rendre l'humanité profonde d'une coutume qui fait entrer dans la maison d'un homme riche une famille sans fortune. Elle y est traitée à peu près comme celle du maître. C'est une sorte d'adoption.

Le terme esclavage traduit mal cette pensée. Mais les mots sont en petit nombre et les idées innombrables. On ne s'exprime que par à peu près.

Nam et Saou suivaient, attachés l'un à l'autre par une barre rigide soudée à des carcans de fer encerclant leurs cous. Ils marchaient en se concertant dans leurs mouvements, sous peine de sentir les hauts colliers leur mordre la nuque.

A ce moment, le petit Mandarin entra. Ses yeux vifs luisaient. Il murmura quelques mots à l'oreille de son père, feignit de ne pas regarder les Annamites et s'assit auprès du Gouverneur.

Le sophéa lut une pièce où l'on accusait Trân-Ba-Tuông, Nam et Saou, ses domestiques, d'avoir tué Chaou-Nô un jour qu'il revenait de Pnom-Penh vendre du benjoin récolté dans la forêt.

— C'est faux, protesta Tuông en redressant son front sous la fourche. Nous étions ce jour-là, mes coolies et moi, occupés à la pêche dans les Grands-Lacs, à deux jours de pirogue de l'endroit où Chaou-Nô a été tué. J'ai des témoins !

Le balat intervint :

— Tran-Ba-Tuong a reconnu son crime : le greffier a reçu des aveux.

— Et le hora, que dit-il? demanda le Gouverneur.

— Le devin les accuse aussi, appuya le balat. C'est signalé dans le rapport du sophéa.

Le juge d'instruction opina gravement du chef.

Trân-Ba-Tuông s'insurgea :

— Je suis Annamite. Je dois être jugé par le Tribunal de France.

Le Gouverneur ne parut pas l'entendre.

— As-tu compris ? Le hora te dit coupable, toi et les tiens.

Nam et Saou baissèrent la tête, heurtèrent le parquet du front et humblement gémirent :

— Nous n'avons pas tué Chaou-Nô.

— Le hora vous a formellement désignés, insista le Gouverneur.

Trân-Ba-Tuông, debout, répétait :

— Je demande les juges de France.

Mais ses domestiques s'allongeaient à plat ventre, écrasés sous leur joug de fer.

— Avouez donc ! insinuait le juge d'instruction. N'imitez pas votre maître.

— Nous serons indulgents pour vous, ajoutait le balat. Beaucoup plus que les juges français.

Et à toutes les objurgations les misérables répétaient :

— Non, Oknha Plong. Non, tout puissant mandarin, nous ne sommes pas coupables.

Mais ils se gardaient bien de dire que le devin s'était trompé. Le hora aurait pu se fâcher et la haine d'un hora glace d'horreur les plus braves. Quand elle s'attache à nous, l'esprit sinistre du sorcier ne nous quitte plus. Il est partout et nulle part : dans l'eau que l'on boit, les mets que l'on mange, l'air que l'on respire. Il se cache sous le lit et se glisse dans les plis des vêtements. Il flotte autour de nous comme une aile humide et flasque. La nuit, lorsqu'on est seul, un souffle passe tout à coup. Le vent tombe, les feuilles arrêtent leur bruissement, les crapauds-buffles leur chant monotone : la Nature cesse sa plainte éternelle. Et dans ce Silence éclairé par les froides étoiles, une chose informe, insaisissable, invisible et pourtant si terriblement présente court derrière nous, tourne, tourne dans un tourbillon effrayant, lentement enveloppe et pénètre l'âme, puis l'arrache comme une loque et s'enfuit avec un petit rire sournois et triste.

Et les domestiques de Tuông répétaient doucement :

— Non, grands mandarins, nous n'avons pas tué Chaou-Nô.

Cependant le Gouverneur était fort en colère, il s'indignait et crachait dans le bassin de cuivre, ne comprenant pas une obstination qu'il jugeait irrespectueuse.

— C'est fort tout de même ! s'irritait-il. Alors le hora a menti ? C'est lui qui a tort, vous verrez !

Et le bon mandarin, qui suait sang et eau, s'épongeait le front. Hélas ! un juge croit généralement un peu plus à la culpabilité qu'à l'innocence, et *l'Oknha pous nou louk* était convaincu que les Annamites mentaient.

Depuis un instant on entendait du bruit au dehors de la salle d'audience et la voix du yiem-couk qui criait :

— Place ! Place !

Les gens s'écartaient sous le rotin de Niok. Et tous, après s'être retournés, s'écrasaient le long des murs, pliés en deux, figés dans une attitude de respect et de soumission. Un enfant se cacha en pleurant dans les genoux de sa mère. Un autre partit à travers les champs, parmi les bananiers,

les tabacs et les cannes à sucre, courant à perdre haleine, emporté par la Fuite, cette terrible fille de la Peur. Et l'avocat, *le Regard clair*, cause de tant d'émotions, parut sur le seuil.

Le Gouverneur ahuri laissa tomber sa phrase. Les assesseurs et le greffier regardaient la bouche ouverte, pendant que le Petit Mandarin, qui connaissait un peu Maître Didier-Boulet pour l'avoir vu quelquefois à Pnom-Penh, glissait à l'oreille de son père, d'une voix blanche et mal assurée :

— C'est un avocat ! Un avocat du Tribunal français !

L'Oknha Gouverneur s'approcha et souhaita la bienvenue à l'homme blanc. Il s'inclina devant lui aussi profondément qu'il l'eût fait devant son prince, le Roi tout puissant qui commandait aux étoiles. Il obéissait à l'impulsion instinctive, à l'injonction supérieure, au réflexe impérieux qui courbe devant l'homme blanc les autres races de la Terre. Et le Petit Mandarin, balbutiant des paroles aimables, se baissa très bas lui aussi, car son respect et son hérédité étaient plus forts que sa haine.

Cependant la face de l'Oknha Plong s'éclaira d'un large sourire. Les Cambodgiens sont hospitaliers, polis, affables : ils adorent les voyageurs, les récits et les contes. Le Mandarin fit fête à Maître Didier-Boulet. Et après de nombreuses politesses :

— Je n'ai jamais eu d'avocat devant mon tribunal. Je suis fier que vous soyez ici. Tenez, voilà vos clients, continua-t-il en désignant les prisonniers. Nous allons les juger de suite.

Les Annamites levèrent vers leur défenseur des yeux suppliants.

— Voyez notre état, maître, supplia Trân-Ba-Tuông.

L'avocat échangea avec Tuông de brèves paroles. Le petit Mandarin, inquiet de cet entretien, intervint et sur un ton d'excuse :

— On leur a mis les entraves : la surveillance est si difficile !

— Oui, mais les coups de rotin, répliqua l'avocat un peu nerveux.

— C'est l'usage, un vieil usage !...

— N'est-ce pas à vous, monsieur, interrompit maître Didier-Boulet, à faire disparaître ces odieuses coutumes? Je sais que

vous êtes un sujet très brillant de notre éducation. Ne pensez-vous pas qu'un beau rôle vous incombe ici?

Le petit Mandarin rougit et bredouilla des explications confuses : il faisait son possible, mais il n'avait aucune autorité, officiellement il n'était rien. Oh! quand il serait à la tête d'une province!

Une discussion s'engagea ensuite avec le Gouverneur. Maître Didier-Boulet demandait que les Annamites fussent défendés au Tribunal de France et l'Oknha Plong voulait juger. Il paraissait surtout animé par le désir de voir un avocat français se présenter devant son tribunal et y défendre une cause.

— Plaidez, monsieur l'avocat-mandarin, plaidez, insistait-il avec une voix d'enfant sollicitant une grâce. Je serai si heureux!

— Mais je ne puis pas, exposait l'avocat. L'intérêt de mes clients...

— Je ferai tout pour vous être agréable, interrompait le Gouverneur. Je les condamnerai si peu!

— Oui, vieux crocodile, pensait l'avocat. Je connais ta clémence, elle est célèbre!

— Est-ce vrai, continuait le juge les yeux brillants de curiosité, que pour plaider vous revêtez un habit pareil à celui de nos bonzes, mais tout noir et non jaune?

— C'est exact, sourit l'avocat.

— Alors mettez-le, insistait le bon gouverneur.

Maître Didier-Boulet réfléchit un instant :

— Soit! concéda-t-il, amusé.

Et, sortant sous la véranda, il commanda à son boy d'ouvrir sa valise, cependant que l'Oknha Plong, dans la jubilation, expliquait à ses juges :

— Le Barang va venir avec une grande robe noire!

Maître Didier-Boulet, ayant revêtu la robe qu'il emportait toujours avec lui dans ses déplacements, parut bientôt après dans le costume de l'Ordre.

Le Gouverneur impressionné descendit de son siège, s'approcha de l'avocat et en fit le tour, en riant silencieusement de toutes ses dents luisantes et noires. Et tout à coup il poussa des exclamations : Tchia! Tchia! et écarquilla des yeux émerveillés, en découvrant le retroussis de la traîne. Puis il tâta soigneusement l'étoffe, trouva l'hermine de l'épitoge agréable

et douce et se frotta les joues avec la fourrure blanche. Mais le duvet le fit éternuer. Il s'extasia sur les vastes manches et pouffa de rire en constatant que son corps y passerait tout entier.

— Comme c'est curieux ! admirait-il.

La toque surtout l'émerveilla ! Maître Didier-Boulet la lui tendit et l'Oknha Plong la saisit avec émotion. Il la tournait dans ses mains maladroites et poussait de petits cris en brossant les soies du velours à rebrousse-poil. Tout à coup, il n'y tint plus et s'en coiffa.

— Comment me va-t-elle? interrogea-t-il anxieux.

— Très bien ! approuvait l'avocat qui, tout en riant, ajouta :

— Voulez-vous aussi essayer la robe?

Le Gouverneur en grillait d'envie.

— Croyez-vous qu'elle m'irait bien?

— J'en suis persuadé !

Et le défenseur enleva sa robe pour en revêtir le bon mandarin qui voyait avec un étonnement mêlé d'effroi ses bras se perdre dans les profondeurs des manches.

— Je ne retrouverai jamais mes mains, s'inquiétait-il. Il me semble que je n'en ai plus. C'est comme si j'étais manchot !

Mais quand la robe fut bien en place, boutonnée tout du long, le rabat solidement attaché, l'Oknha Plong, heureux, fier, splendide, exultant de joie et d'orgueil, se mit à marcher de long en large. Et brusquement il s'arrêta, se planta debout, les jambes réunies, les bras croisés et s'adressant au balat :

— Suis-je vraiment beau ainsi?

— Oui, Oknha Gouverneur, admira le juge. Vous ressemblez au bouddha chinois.

Les assesseurs, le smien, les prisonniers et le peuple encombrant la véranda s'étaient prosternés. Car tous s'imaginaient que l'Européen était venu apporter à leur maître les insignes de quelque ordre célèbre au pays des Barangs, un grade supérieur du mandarinat blanc, un honneur éclatant et suprême !

Le Gouverneur, prenant conscience de sa dignité nouvelle, ne riait plus. Il sentait sourdre en lui le sentiment d'une élévation et d'une autorité inconnues dues à la toque et à la robe de l'avocat français. Et obscurément il songeait, en sa cervelle figée dans une ignorance miliénaire :

— Pourquoi n'aurais-je pas le savoir de l'autre, puisque j'en ai pris le costume?

Le Petit Mandarin devinait la pensée de son père et une envie féroce pénétrait son cœur. Sous leurs paupières lourdes, ses yeux aigus brillaient de convoitise.

Cependant Maître Didier-Boulet, qui n'oubliait pas ses pauvres Annamites, résolut de leur concilier définivement les dispositions favorables du mandarin-juge. Il s'approcha de l'Oknha Plong et avec un sourire :

— Puisque ma robe vous plaît, voulez-vous me permettre de vous l'offrir?

Le Gouverneur tourna vers l'avocat un regard mouillé d'émotion et de reconnaissance. La voix étranglée il s'écria :

— Quoi, vous me la donnez?

— Oui, je vous prie de l'accepter.

— Et la coiffure aussi? balbutia le Gouverneur défaillant?

— Certes, assura le malin avocat, l'une ne va pas sans l'autre.

L'Oknha Plong se confondit en remerciements et bégaya les termes d'une gratitude infinie. Sa face terre de sienne changea de couleur et, sous la poussée du sang, devint d'un belle ocre rouge aux tons profonds et chauds. Ses yeux sortaient des orbites. Il s'inclinait, se courbait en deux et, suffoquant :

— Monsieur le mandarin-avocat! Monsieur l'avocat, grand mandarin du sang sacré des dynasties royales!

Mais en faisant ses révérences il s'empêtra dans la robe et dut s'accrocher à son siège pour ne pas tomber. Alors il s'assit, les jambes pliées sous ses cuisses, tel les bouddhas cambodgiens, et disposa autour de lui les plis de la toge. Et vraiment le mandarin semblait être devenu un autre homme. Un grand air de bienveillance ornait son visage. Pendant l'espace de quelques minutes, ce Cambodgien borné et cruel se sentit bon jusqu'au tréfonds de lui-même. Son âme s'épanouissait dans une ferveur de justice et d'amour. Il éprouvait pour la première fois de sa vie un immense désir de clémence et de miséricorde. La joie le rendait humain! Ce n'était pas en vain que, même par jeu, l'*Oknha pous nou louk*, le mandarin au sang empoisonné, avait revêtu cette toge qui, depuis des siècles, symbolisait la défense des idées les plus généreuses et les plus fécondes qui aient levé au cœur de l'humanité. Le Gouverneur

aperçut à ses pieds les Annamites qui suppliaient toujours en gémissant :

— Non ! tout puissant mandarin, nous n'avons pas assassiné Chaou-Nô !

Et l'Oknha Plong, étendant la main, prononça noblement :

— Je leur fais grâce ! Niok enlève les chaînes de ces prisonniers : mets-les en liberté sur le champ !

Et pendant que Maître Didier-Boulet, radieux, s'approchait pour remercier le Gouverneur, il entendit le Petit Mandarin qui, d'une voix câline, glissait à l'Oknha Plong :

— Père, moi aussi je voudrais mettre la robe et la toque de l'avocat barang !

V

En l'honneur de la dignité nouvelle qui lui était échue, l'Oknha gouverneur donna ce soir-là une fête. Il avait plu, la nuit était humide et molle. Une odeur puissante de végétal à la curée du sol flottait sous la voûte des feuilles. De leurs bras tortueux, de leurs bouches avides, les racines brassaient et buvaient la chair de la Terre.

La demeure du Gouverneur tachait de clarté l'ombre épaisse. Des lampes d'argile donnaient une flamme rouge. La lumière fumeuse des torches de résine illuminait les vastes portes. Une musique plaintive, languide, mélancolique s'échappait des ouvertures et tombait dans le jardin. Et la Nuit, sans étoiles, refermait sa mer de silence sur la lente mélopée.

Dans la pièce principale, au milieu d'un champ de têtes humaines, des danseuses cambodgiennes, peintes et fardées, mimaient quelque antique légende. Des bracelets de fleurs enserraient leurs chevilles. Des couronnes d'or vierge, serties de rubis et d'émeraudes, ornaient leurs fronts étroits. Leurs vêtements éblouissaient de dorures ; les agrafes et les boucles diamantées accrochaient les rayons des lampes. Les spectateurs, assis sur des nattes de jonc, contemplaient avec une sorte d'admiration religieuse et craintive. Et depuis bientôt quatre heures, ils ne se lassaient pas d'écouter la cantilène monotone et de suivre les évolutions des artistes sacrées dont les jambes, fléchissant en mesure, réglaient leurs pas d'harmonie sur le rythme des bras.

Au premier rang, sur un lit de camp très bas, recouvert

d'une étoffe brochée d'or, l'Oknha Plong, à demi couché, s'appuyait sur le coude. Ses jambes nues sortaient d'un sampot au jaune éclatant. A ses pieds un enfant couronné de fleurs remuait péniblement, avec un large éventail de plumes, l'atmosphère épaisse. Le gouverneur avait invité toute la ville de Pnom-Kandal. Des riches Chinois, chefs de congrégations, gros commerçants vêtus de soie mauve, fumaient gravement. Un Annamite au turban bleu allongeait sur son genou une main jaune et sèche, aux ongles de la longueur des doigts. Les mandarins cambodgiens étalaient des vêtements aux soies lumineuses, barrées de cassures rigides.

Et derrière ces invités de marque venait toute la foule cambodgienne : hommes, femmes et enfants, dont les faces inertes et passives suaient la servitude et la peur. Parfois l'un d'eux ouvrait doucement une boîte de cuivre ou de bois incrusté d'écaille. Il en tirait une noix d'arec et une feuille verte enduite de chaux rose et, lentement, mâchait en silence sa chique de bétel.

Auprès du Gouverneur, l'avocat, assis sur un fauteuil d'ébène, s'intéressait fort au jeu des danseuses cambodgiennes; mais il éprouvait quelque gêne en entendant le Petit Mandarin lui couler à l'oreille, l'air ennuyé et fat :

— Je préfère le ballet de Faust ! Quelle merveille que cette Zambelli !

Les femmes de l'Oknha Plong, tout au fond de l'estrade, curieuses et sauvages, dévisageaient le mandarin blanc. Elles étaient là une dizaine, les épaules et la gorge nues, émergeant d'une écharpe de couleur. Les unes vieilles, ridées, fanées, broyaient dans un petit mortier d'argent des feuilles de bétel qu'elles réduisaient en pâte, car leurs bouches ne pouvaient plus mâcher et leurs lèvres flétries s'ouvraient sur des dents branlantes et noires.

Les autres gracieuses, fraîches et vives, les mollets ronds et fermes, les joues pleines, se poussaient du coude, se bousculaient en chuchotant et leur jeunesse riait sous les yeux scandalisés des vieilles épouses qui grommelaient.

Cependant la musique devint plus vive : les gongs de cuivre et les cliquettes de bois précipitèrent leur cadence, entraînant le *ronéat*, sorte de piano en bambou sonore, et le kong circulaire aux cymbales d'airain.

Après avoir dansé le pas des fleurs d'or, les danseuses mimaient l'histoire merveilleuse de Vongsovan, prince du royaume de Chantaly, qui partit un beau soir à la recherche de son épouse, la belle Sacsanthan, qu'un méchant Génie lui enleva pendant qu'il dormait.

Hélas! le prince souffre fort de sa mésaventure : son cœur est plein d'ennui. Il s'en va tristement à travers la Forêt.

Mais en route il rencontre les jardins d'Arunaphéac, le Roi des Oiseaux géants. Sacsanthan n'y est-elle pas cachée? Un secret pressentiment le persuade qu'il y retrouvera le bonheur. Il se déguise en merle parleur du nom de Sarika et, à l'abri de son travesti, pénètre aisément dans les jardins royaux. Or, sous un bosquet, la princesse Saokhon, faisane aux plumes dorées, est endormie. Elle est si belle que Vongsovan oublie sa femme et devient amoureux de la fille du Roi. Il lui apprend qu'il est le prince de Chantaly et n'a d'oiseau que le plumage. Emerveillée, la belle faisane se laisse convaincre et, à la fille du Roi des Oiseaux le prince conte le charme de l'amour humain!

Les amants coulent de magnifiques heures. Mais la perruche Lika, bavarde et jalouse, dénonce leur bonheur. Le Roi Arunaphéac, très affecté, enferme sa fille sous la garde de la hargneuse Réachana et donne à une terrible géante, Kakhanayak, la mission de tuer l'amant de sa fille.

La géante procède par ruse et prend les traits de la princesse-faisane. C'est le soir ; Sarika, le merle amoureux, attend sa bien-aimée. Il l'aperçoit de loin, venant vers lui en balançant tout son corps, cambrant la taille, le buste épanoui dans une attitude de lotus émergeant des eaux. Sarika se précipite vers elle.

Mais Kakhanayak jette son masque, redevient géante et attaque Vongsovan. Le prince est perdu, déjà il a mis un genou à terre. Ses bras s'ouvrent suppliants : il va mourir! Lorsqu'il songe à son arc magique qui dans le péril ne l'abandonna jamais : et de son arme il frappe le sol.

Aussitôt un dragon horrible, au bec de perroquet, aux mâchoires de tigre, apparaît. Et Kakhanayak éperdue essaie en vain de séduire le monstre.

Elle est ligotée et n'obtient sa délivrance qu'à la condition de se rendre auprès d'Arunaphéac et de l'inviter à une rencontre armée. Le Roi des Oiseaux relève le défi et sort avec son armée. La Reine et sa fille veulent s'opposer au combat. Elles supplient, les jambes fléchissent, les bras se déroulent et les mains implorent. Le Roi les repousse et court à la guerre.

Le choc des armées est terrible et le sort des armes fatal au Roi des Oiseaux. Ses troupes sont massacrées et jonchent le sol. Resté seul sur le champ de bataille, Arunaphéac est tué.

Tout serait fini si, en mourant, il ne donnait naissance à une multitude de yeaks *grimaçants et cruels qui continuent la bataille. Vongsovan est exténué de fatigue et sa vaillance va céder au nombre, mais une fois encore il a recours à son arc fidèle et, sur le champ, apparaissent des vols d'aigles, splendidides et féroces, qui courent sus aux Géants.*

A l'abri de sa nouvelle armée, le prince Vongsovan peut prendre un peu de repos. Il descend vers un bassin de lotus pour y baigner ses membres épuisés.

Et voici qu'au bord du lac il rencontre un jeune homme, beau comme un dieu, Thnu-Sel (arc enchanté), qui promène par le monde un incurable chagrin.

Le prince a vite reconnu, sous ce déguisement, son épouse tant aimée, Sacsanthan, enlevée par le méchant génie de l'Air et de la Terre. La jeune femme s'est vengée de son ravisseur : elle l'a tué. Depuis longtemps elle est à la recherche de Vongsovan et se lamente. Cependant voici le prince en face d'elle. Pourquoi cette réserve qui touche à la froideur ? Pourquoi ne se précipite-t-elle pas dans les bras de son mari ? Mais avant d'être épouse, Sacsanthan est femme ! Et par coquetterie, elle détourne la tête, joue l'indifférence et feint de ne pas reconnaître son époux.

Vongsovan se prête à ce jeu :

— Voulez-vous être mon frère d'armes ? lui demande-t-il. Thnu-Sel consent, et tous deux partent à la poursuite du Roi des Oiseaux qu'un miracle a rendu à la vie.

Arunaphéac, atteint par une bague magique que Thnu-Sel lui lance au visage, succombe définitivement. L'armée de Vongsovan, prince de Chantaly, est de nouveau victorieuse.

A ce moment, la belle Saokhon arrive, échappée à la surveillance de la farouche Réachana. Sacsanthan, jalouse, abandonne son déguisement et revendique son époux. Les jeunes femmes épuisent les ressources d'un art infini pour séduire le cœur de leur prince, les bras ondulent, les jambes fléchissent, les doigts se déplient et se recourbent, le pouce s'incurve. Et les mains jointes en forme de coupe offrent à Brahma le lotus sacré.

Vongsovan ne peut se résoudre à choisir parmi tant de grâces. La polygamie est du reste une des lois heureuses qui assurent l'ordre et la décence dans le royaume de Chantaly, et le prince part avec ses deux épouses.

Dans la joie du triomphe et de l'Amour, les bras planent, les

genoux fléchissent et les mains incurvées renouvellent au Dieu l'offrande des fleurs de lotus.

La légende merveilleuse de Vongsovan se développait parmi la musique et les chants. Au moment des combats, un souffle tragique animait l'orchestre cambodgien. Le fifre donnait des notes aiguës auxquelles répondaient les sons graves du tambour de guerre. Les baguettes volaient sur les cymbales ; par bonds légers le ronéat montait au sommet de ses gammes. Les armées suivaient leurs chefs avec des attitudes grotesques ou terribles. Les géants aux masques verts, le mufle retroussé, se précipitaient sur les aigles de Vongsovan aux ailes entr'ouvertes prêtes à frapper, ce pendant que, dans un coin de la scène, Saokhon, le visage blanc de poudre, les tempes ornées de pendeloques fleuries, implorait les Dieux de toutes les grâces de son corps. Et ses bras frais et souples glissaient et se déroulaient dans l'atmosphère épaissie de fumée et d'odeurs, avec des ondulations de liane dont le rythme et la ligne avaient traversé les siècles, immuables comme un bas-relief d'Angkor-Thom.

Puis la musique et le chœur des danses se turent et une voix douce, voix de femme au timbre d'argent, menue, fluette, chevrotante, comme si elle fut venue d'au delà des amas et des amas d'années, égrena des notes fanées, qu'on eût dites assoupies par le Temps.

Le Grand roi Chakapine
Se promène dans la Forêt
Avec ses éléphants
Et suivi de ses vingt mille femmes.
Le Grand roi Chakapine
Se promène dans la Forêt.

Et ses femmes, plus belles que l'Aurore,
Sont les filles des cent-un rois, ses vassaux !
Mais le monarque tristement
Courbe son front nimbé de soleil.
Et ses femmes, plus belles que l'Aurore,
Sont les filles des cent-un rois, ses vassaux !

Il songe à son fils Pinésavane,
Qui vit seul dans la tour du Baïon
Et que rien ne peut distraire,
Ni les danses, ni les esclaves, ni la lutte, ni la chasse.
Il songe à son fils Pinésavane,
Qui vit seul dans la tour du Baïon.

Le chapey (cithare)accompagnait la chanteuse en sourdine, d'un murmure si ténu qu'il paraissait vague, très lointain, et sorti lui aussi d'un autre âge pour bercer le crépuscule d'un peuple et pleurer la mort de ses Dieux.

Alors la foule s'écoula sans bruit, les genoux pliés, la tête baissée. Et quand ils passaient devant la porte par où l'on apercevait l'Oknha-Gouverneur et les mandarins, les Cambodgiens inclinaient leur front davantage, joignaient leurs mains et partaient le dos courbé, l'âme écrasée sous le poids d'une obscure et antique terreur.

VI

Le lendemain, près du sentier longeant la berge, vis-à-vis la Pagode, sous le banian, un mannequin suspendu à une grosse branche allongeait sa forme mouvante et noire.

L'air était radieux de lumière. Des paillettes d'or frissonnaient dans l'ombre. Une joie tiède et pénétrante ensoleillait les âmes. On avait envie de courir sous les arbres, de cueillir des fleurs et des feuilles, de crier et chanter la beauté de la vie.

L'homme noir tournait lentement au bout de sa ficelle. Il était coiffé d'une toque de velours rejetée en arrière. Le visage peinturluré, orné de grosses moustaches, luisait sous le vermillon. Le corps se vêtait d'une longue robe dont la traîne dénouée balayait le sol. Parfois un coup de vent s'engouffrait sous l'armature, tendait les plis du ventre et du dos, agitait les manches, et l'épouvantail, gonflé comme une outre, se livrait à une danse grotesque et désordonnée.

— Une femme qui, de loin, aperçut la forme effrayante, rebroussa chemin et se sauva en courant. Des laboureurs passèrent conduisant leurs buffles, couleur d'ardoise. Les hommes regardèrent l'étrange appareil et se mirent à rire. Ce spectacle imprévu et nouveau les amusait.

Tout à coup une voix cria :

— Arrêtez-vous !

Les paysans aperçurent alors au pied de l'arbre sacré Niok, le bourreau. A côté, sur le fauteuil occupé la veille par l'avocat, le Petit Mandarin se tenait sombre, impassible et dur.

— Agenouillez-vous, commanda le yiem-couk. Faites la

révérence. En même temps il désignait de son rotin le mannequin noir.

Les Cambodgiens obéirent sans hésiter : le Néaï Mâm n'était-il pas le maître? Les mandarins sont les mandarins, le peuple est le peuple !

Puis ce furent des pêcheurs, leurs filets sur l'épaule : ils se prosternèrent humblement.

Deux éléphants venaient derrière, montés par leurs cornacs à califourchon sur le cou, les jambes cachées par les larges oreilles.

— Tiens, dit le Néaï, l'Or Rouge et la Sauterelle que mon père envoie à la montagne.

L'Or Rouge était une énorme bête, vieille de cent vingt ans, dont les lourdes défenses traînaient à terre. Son ventre aux plis épais, son cuir raboteux, sa tête large comme une croupe de buffle, sa trompe qui raclait le sol et ses ivoires formidables effrayaient les tout petits enfants; et leurs mères les menaçaient de l'Or Rouge pour les rendre sages. Mais les gamins de Pnom-Kandal couraient derrière lui en criant : l'Or Rouge ! l'Or Rouge, tes pieds vont te gêner pour marcher !

Et la grosse bête familière regardait la bande en dessous de ses yeux malins, et les petits garnements s'égaillaient comme des moineaux, cependant que l'Or Rouge soufflait de contentement dans sa trompe.

L'Or Rouge avait appartenu au roi Ang-Duông et à son père, le roi Ang-Eng. Il avait fait la guerre aux Siamois et combattu les Annamites. Au cours des mêlées, il fonçait sur les ennemis, en prenait deux ou trois dans sa trompe, les soulevait au-dessus de sa tête et les clouait sur ses terribles pointes. Les Annamites le craignaient comme le makoui (1) et l'avaient surnommé l'Or Rouge, à cause des bracelets d'or qu'on lui mettait aux défenses les jours de bataille et qui, le soir, étaient teints de sang.

Le roi Ang-Duong l'avait donné au père de l'Oknha Plong en récompense de ses services. Maintenant l'Or Rouge se faisait vieux. Il n'avait plus guère qu'une trentaine d'années à vivre. Parfois cette pensée l'attristait et le rendait méchant :

(1) Makoui : génie malfaisant, sorte de démon qui sort à la tombée du jour, et qui inspire aux Annamites la plus vive terreur.

et ces jours-là il fallait trois gardiens pour avoir raison de ses caprices.

— Fais saluer les éléphants, ordonna le Petit Mandarin au geôlier.

Niok fit signe aux cornacs. Les Cambodgiens piquèrent légèrement le crâne de leurs montures avec un bâton armé d'un crochet. Les éléphants se tournèrent face au mannequin et, docilement, s'agenouillèrent en baissant le front. L'Or Rouge en se relevant saisit une poignée de terre dans sa trompe et d'un souffle puissant la pulvérisa sous son ventre, pour chasser les mouches qui le dévoraient. Puis les éléphants partirent en se dandinant, tandis que les cornacs sonnaient un air de chasse dans leurs cornets de fer.

A ce moment arrivèrent des bonzes quêtant leur nourriture quotidienne. Ils marchaient à la file derrière un vieillard tout rasé, aux rides nettes et profondes. Ils portaient sur le côté les marmites de cuivre où ils recevaient l'aumône du riz cuit. Niok leur expliqua le cérémonial. Le premier des bonzes, le chef, qui tenait à la main le bâton rituel orné aux bouts d'une pointe d'ivoire, s'approcha du Néaï-Mâm.

— Nous ne devons nous incliner que devant Bouddha, déclara-t-il.

Le Petit Mandarin posa froidement sans que bougeât aucun de ses traits.

— Ne voyez-vous pas que cette image est moi-même et que je suis *le Sage* envoyé par les Barangs pour civiliser les peuples d'Asie? C'est moi le nouveau Dieu, prêtres de Bouddha. Je dois régénérer votre monde vieilli, vos religions puériles et les élever vers les sommets où règnent la lumière, la justice et l'amour!

— Qui donc t'a appris ces choses? demanda le bonze stupéfait.

Les yeux du fou s'illuminèrent :

— Les premiers d'entre les Barangs : leurs savants, leurs professeurs, hommes d'Etat. Ils sont les guides de l'humanité et les phares du Monde. Ici que suis-je? Rien! Que dois-je être? Tout! Je serai le grand Apôtre. Je relèverai le pays cambodgien et le mettrai au rang des grandes puissances européennes. Le règne de la Justice est enfin venu. A genoux!

bonzes, à genoux ! La Vérité unique chassera les ténèbres d'erreur. A genoux devant le Dieu noir !

Le bonze répondit en hochant la tête :

— Petit Mandarin, tu as appris trop de choses à la fois. Mais on a oublié de te dire que la Vérité n'est pas la même pour tous les hommes. Elle varie à chaque pays que l'on traverse, comme varient le climat, la terre et le ciel. Crois-moi, il ne faut jamais sortir de sa race. Adieu !

Et il partit suivi de la longue théorie des prêtres jaunes.

— Arrête-les, Niok ! clama le Néaï. Et fustige-les devant moi.

Le geôlier renifla à plusieurs reprises : l'ordre qu'on lui donnait était grave.

— Laissez-les partir, conseilla-t-il. Ne savez-vous pas que la loi cambodgienne punit de mort quiconque frappe un bonze de sa main ?

A ce moment Trân-Ba-Tuông apparut au détour du sentier avec Nam et Saou qui portaient des rames sur l'épaule. A la vue de son ennemi, la pensée du Néaï se détourna des bonzes. Son visage s'éclaira d'une joie démente. Le groupe des trois hommes s'approcha et parvint à la hauteur du vieil arbre bouddhique où pépiaient des centaines d'oiseaux.

— Arrivez ici, fils de singes, commanda le Néaï. Et faites les laïs (1) devant le Dieu d'abord, devant moi ensuite !

— Je ne m'humilierai ni devant toi, ni devant ce masque, déclara Tuông. Mes domestiques non plus.

— Tu retourneras en prison ! menaça le fou.

— Je ne te crains plus, Petit Mandarin !

— Misérable chien ! murmura le Cambodgien secoué de rage. Je vous maudis, tes Ancêtres et toi, jusqu'à votre génération la plus ancienne !

L'insulte était la plus grave que pût entendre un Annamite, et le frère de Thi-Thêu devint blême.

Cependant Néaï Mâm ajoutait :

— Tu auras de mes nouvelles.

A bientôt, Trân-Ba-Tuông ! A bientôt !

Et l'Annamite, après avoir enfoncé son regard dans le sien, prononça froidement :

— A bientôt, Néaï Mâm !

(1) Laï : prosternement annamite.

Et les pêcheurs partirent pendant que la défroque, le Dieu noir, se balançait ridicule et pitoyable, levant les bras sous l'action de la brise, s'efforçant à de nobles gestes qui avortaient en de grotesques attitudes, fantôme participant à la fois des deux civilisations, la jaune et la blanche : symbole de l'idée latine accoutrée aux mœurs de l'Asie.

RICHARD BOURDET.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Félicien Challaye : *Le Japon illustré*, lib. Larousse, 20 fr. — Max Sainsaulieu : *Reims avant la guerre*, collect. des « Images historiques », Laurens, 1 fr. 50. — Memento.

La librairie Larousse, qui continue la série des ouvrages géographiques et pittoresques où elle a donné *l'Italie* de P. Jousset, *la Belgique* de Dumont-Wilden, *la Suisse* d'Albert Dauzat, etc... publie **le Japon illustré** de Félicien Challaye, un des ouvrages les mieux renseignés et les plus attrayants que nous ayons encore sur le pays. C'est un travail en somme complet, encyclopédique — si l'auteur a été obligé de se restreindre sur certaines questions — et qui comporte une illustration abondante et soignée, d'après des photographies et de très nombreuses estampes originales. Aussi bien, peut-on dire qu'il vient à son heure, car le Japon se modernise, et même s'européanise, on peut dire outrageusement. Il risque de perdre, sans doute, sa couleur propre, et l'imitation des choses d'Occident est en train de le modifier, tout au moins dans son aspect. Mais on ne pourra guère soutenir que ce soit à son avantage. Déjà, on trouve un « nouveau palais » à Akasaka, qui a été copié de loin sur celui de Versailles ; à Tokyo, c'est un bureau central des Postes ; la chambre de Commerce ; un palais de Justice et une préfecture de Police ; un théâtre impérial qui ressemble à un opéra de sous-préfecture, sans parler des bars automatiques analogues à ceux de nos quartiers populaires. Du même goût sont le Musée Impérial de Nara ; la Gare Centrale et la Bibliothèque d'Osraka. L'armée et la marine ont adopté l'armement, les costumes d'Europe, comme chacun peut savoir depuis la guerre russo-japonaise, et il y a là-bas des infirmières de la Croix-Rouge qu'on nous montre défilant en colonnes et coiffées de bonnets de linge ressemblant à des citrouilles.

Cependant, et malgré l'invasion des idées européennes, de la civilisation occidentale, les survivances du vieux Japon sont encore nombreuses, et se retrouvent dans la vie matérielle comme dans la vie morale, les mœurs et coutumes, l'agriculture, la petite industrie et le petit commerce ; les distractions, le culte, les arts ; la littérature et le théâtre surtout. Beaucoup de Japonais ont gardé le costume natio-

nal et y ajoutent tout au plus notre coiffure, — le melon! — ce qui produit du reste un effet désastreux. Les fonctionnaires ont le costume européen pour le bureau, mais reprennent chez eux la robe nationale. A la Cour, c'est encore la tenue européenne, ce qui en fait du reste une sorte de carnaval. Dans les hôtels où l'on reçoit l'étranger, une chambre est meublée à la mode d'Europe, le reste demeure heureusement japonais. A l'occasion de la visite de la flotte américaine en octobre 1908, il fut enfin publié une ordonnance, où l'on recommandait au peuple de ne pas jeter de pierres aux chiens qui pourraient accompagner les étrangers ; de mettre des souliers propres en se rendant dans les maisons où ils devaient se trouver ; de ne pas cracher, d'éviter de jeter des pelures de fruits ou des bouts de cigare dans les bateaux où il verrait un Américain. — C'étaient de simples précautions. Le Japonais ne veut pas être pris pour un sauvage. Il possède en somme une très ancienne civilisation, très différente de la nôtre sans doute, mais qui la vaut amplement. — L'auteur, qui nous parle de la vie morale dans le pays, décrit la vie de famille et le culte des ancêtres; le courage japonais, qui peut aller d'ailleurs jusqu'aux limites de l'absurde; la politesse qui est aussi compliquée qu'en Chine; le caractère du peuple, plutôt enjoué ; son amour de la nature très spécial et qui dénote une intelligence avertie. Le Japonais le plus pauvre voyage, en effet, non pour affaires, par nécessité, mais pour voir, s'enquérir, contempler, ce que ne fait pas toujours le bourgeois enrichi d'Europe, pour lequel un déplacement est presque une catastrophe. Il aime les bêtes et s'y intéresse, même dans les classes inférieures, et l'on s'en aperçoit à la place que tiennent les animaux dans l'imagerie populaire. Les grandes fêtes du pays sont celles des fleurs : fête des cerisiers ; fête des chrysanthèmes ; des azalées ; des glaïeuls et des artémises. Presque tous les Japonais font des vers ; le paysan lui-même dessine aisément.

Mais l'origine de ce peuple si curieux demeure énigmatique. Ses îles, terres privilégiées, pittoresques et curieuses, sont volcaniques, offrant encore une vingtaine de cratères en activité, un grand nombre de volcans éteints. Les plus anciens habitants paraissent en avoir été les Aïnos, des tribus de sauvages dont les descendants peuplent aujourd'hui l'île d'Ezo. Le Japonais lui-même serait d'origine malaise selon les uns, mongole selon les autres, — opinions qu'on a essayé de concilier en le donnant comme issu du mélange des deux races. Il s'est multiplié, toujours est-il, car Hondo, la grande terre de l'archipel, possède 36 millions d'habitants, soit 160 au kil. carré, — alors que la France n'en compte que 74. — M. F. Challaye parle ensuite abondamment de la vie de la femme japonaise, dont il dit plutôt du bien. Son existence est du reste assez peu connue et l'on a raconté sur elle bien des sottises. Dans l'ancien Japon, elle occupait

une place du reste beaucoup plus importante qu'aujourd'hui ; les choses paraissent s'être modifiées au XVIIe siècle, sous l'influence des idées chinoises. La liberté d'agir et d'aimer à sa guise n'est guère laissée qu'à la classe des courtisanes, mais qui compte encore des divisions : les *Geishya*, artistes et surtout musiciennes et les *Djyoro*, des filles libres qu'on trouve surtout cantonnées dans le Yoshiwara de Tokyo. On peut ajouter à ces dernières, les *Mekake*, qui sont généralement les femmes de passage des Européens. — Le volume consacre quelques pages à nous donner, après cela, l'histoire du pays ; nous raconte ses religions : culte shintoïste qui est celui des esprits des morts et en quelque sorte la religion officielle de l'Empire ; confucianisme ; culte bouddhiste, introduit au VIe siècle et qui compte de nombreux adeptes. Le christianisme n'a fait que peu de progrès au Japon, et il n'en est parlé qu'à côté des superstitions populaires. D'autres chapitres traitent du langage et de l'écriture ; de la littérature japonaise, très fournie et intéressante ; des arts : musique, architecture, art des jardins, sculpture, peinture et gravure, céramique et art industriel. Enfin, il est parlé de la vie économique ; de la grande industrie qui envahit les îles et amène sur le Japon les misères et les revendications du prolétariat d'Europe ; de l'organisation judiciaire et financière ; de l'armée et de la marine ; de l'enseignement, — et l'ouvrage décrit enfin le pays et ses colonies : la Corée et Formose.

Comme curiosités, on peut citer des détails sur la pêche aux cormorans, qu'on entoure de soins et qu'un voyageur rapporte avoir vus protégés même contre les piqûres d'insectes en été par des moustiquaires. Le pêcheur après le travail soupèse chaque oiseau pour s'assurer qu'il a suffisamment mangé au cours de l'opération ; sinon il lui donne quelques-uns des poissons qu'il a pris. Chacun de ses pensionnaires porte un numéro correspondant à son rang et à son âge ; le n° 1, le doyen, est jeté le dernier à l'eau et le premier retiré, les autres le suivant par rang d'âge. Mais si l'ordre de préséance est méconnu, si l'on jette à l'eau le n° 6 avant le n° 5, il y a de la part de tous les cormorans des protestations véhémentes, des réclamations et un véritable tumulte.

Dernière remarque, le Japonais grandit de notre temps ; sa taille dorénavant s'élève ; le petit Jap de l'histoire et de la légende ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

§

L'architecte Max Sainsaulieu, dont nous avons eu le plaisir de parler autrefois — à propos de ses « relevé et restitution de l'abbaye de Saint-Wandrille (1) » — publie dans les *Images historiques* de la librairie Laurens (*le Mémorial des cités ravagées*) une notice sur

(1) Cf. *Mercure de France*, août 1899.

Reims avant la guerre. — C'est un tableau rapide de la ville historique des sacres, devenue surtout un centre industriel et la capitale du vin de champagne, mais où l'époque moderne avait laissé pousser des verrues comme l'église Sainte-Clotilde. — M. Sainsaulieu a dû se borner à décrire en quelques phrases rapides les curiosités et les monuments de la ville, dont il est originaire, semble-t-il bien, et fournit sur les édifices, les maisons anciennes des détails d'une certaine précision. C'est ainsi qu'il indique à Saint-Remi la différence d'âge des deux tours de la façade ; celle de droite, la plus fine, se trouve seule ancienne. Le tombeau de l'évêque, dans le chœur est un édicule moderne, mais possède quelques parties — dont plusieurs statues — remontant à la Renaissance. L'abside de l'église avait été récemment dégagée et mise en valeur. Le cloître et un bel escalier des bâtiments conventuels datent de Louis XVI. — A l'église Saint-Jacques, on trouvait, flanquant le chœur, deux jolies chapelles du XVIe siècle. Parmi les constructions civiles on pouvait citer les hôtels *Montlaurent*, le *Vengeur*, qui possédaient sur la cour une décoration intéressante ; le *pavillon de Muire*, les hôtels *Courtagnon*, *Rogier*, *Ponsardin*, — et parmi les restes des anciens établissements religieux de la ville, une porte monumentale de l'abbaye de Saint-Denis.

Toutefois, je ferai une querelle aux auteurs en général qui s'occupent des vieilles villes. Toutes les publications sur le sujet, en somme, se ressemblent ; on se borne à reproduire les édifices qui sont restés debout. Je voudrais voir y ajouter — et pour une ville comme Reims le cas serait surtout intéressant — tout ce que la sottise, la méchanceté, la malfaisance des temps modernes y a saccagé ou détruit. Les ravages de la guerre actuelle, pour déplorables qu'ils soient, ne doivent pas nous faire oublier ceux plus sournois, mais d'ailleurs autrement soutenus et encore plus efficaces, car ils s'exercèrent sur l'ensemble du territoire, que nous ont valu « les siècles de progrès ».

Memento. — Les derniers nos de l'*Intermédiaire des Chercheurs* discutent, à côté des choses de la guerre, un certain nombre de points curieux d'érudition ou d'histoire : *Comment est mort Baudoin Ier de Constantinople? La tête de la princesse de Lamballe; les cheveux blancs de Marie-Antoinette; la mort de Gérard de Nerval;* un point des *Mémoires de Luther;* l'existence d'une *chapelle de Saint-Fronton*, probablement à l'église Saint-Merry, etc... — *La Correspondance historique et archéologique* a publié un n° unique pour 1915. Il termine la liste des Monuments historiques classés et parle de « la protection allemande des monuments pendant la guerre»; au même numéro, la suite d'un travail de M. Dufay sur la *Chanson populaire dans le Blésois, la Sologne, le Vendômois.*

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Les événements qui se sont poursuivis dans la région de Verdun, entre le 21 février et le 10 avril, constituent une série d'opérations parfaitement liées, qu'on peut examiner aujourd'hui, à distance, avec fruit. Nous procéderons à cet examen d'une manière aussi objective que possible.

Le 21 février, après un violent bombardement, mais seulement de quelques heures (1), de nos positions de première ligne entre Consenvoye et Ornes, une première attaque brusquée se produit sur un front relativement étroit, environ 6 km., du bois d'Haumont à l'Herbebois. L'attaque, conduite sans doute par un corps d'armée, en profondeur, atteint ainsi son maximum de puissance. Dans la journée du 22, l'adversaire prend pied sur cette première ligne. Le 23, l'attaque s'étend à droite et à gauche des localités précédentes : de Brabant à Ornes, toute notre ligne de positions est en prise. Le 24, la droite de l'attaque fait un bond et atteint Samogneux. Le 25, pendant que cette droite reste stationnaire et sert de pivot, accrochée à Samogneux, le centre et la gauche convergent vers la ligne Louvemont-Douaumont. Le 26, la vague d'assaut atteint Champneuville, à l'extrême-droite, et enlève le village et le fort de Douaumont, à la gauche. Elle vient se briser au pied des côtes du Talou et du Poivre. Ainsi du 21 ou 26 inclus, attaque brusquée, poursuivie sans répit, qui permet de réaliser un gain d'environ 8 km.

Jusqu'au 27, nos troupes ont cédé pied à pied devant la pression de l'adversaire. A proprement parler, elles ont exécuté dans l'ensemble un mouvement de repli, devant des forces considérablement supérieures (3 ou 4 corps d'armée).

A partir du 27, des réactions commencent à se faire sentir de notre côté. Le village de Douaumont est repris (3 mars), et si nous ne réunissons pas à nous emparer du fort, qui occupe une position dominante, nos troupes l'entourent de près en isolant sa garnison du gros.

L'ennemi, un instant contenu et même refoulé sur un point de sa ligne d'assaut, reprend ses attaques dans les journées des 1er et 2 mars. Il réussit le 4 à nous enlever de nouveau le village de Douaumont et à dégager les approches du fort.

A partir de cette date, la situation reste à peu près stationnaire sur cette partie du front d'attaque.

Pendant que ces événements se déroulaient sur le front nord de Verdun, que se passait-il dans la plaine de la Woëvre, au pied des

(1) Le bombardement préparatoire à l'attaque n'a duré qu'une dizaine d'heures. Rappelons que notre offensive en Champagne fut précédée par un bombardement de 72 h., ce qui donna tout le temps à l'adversaire d'amener ses réserves sur la ligne de soutien.

Hauts-de-Meuse ? Le 22, après le bombardement de la journée précédente, une attaque venant de la direction d'Étain est conduite sur Fromezey, c'est-à-dire sur le saillant Nord-Est de la ligne de défense. Cette pointe a pour effet de faire ordonner par notre commandement un repli général sur la ligne Dieppe, Abaucourt, Fresnes. On cède ainsi, une bande de terrain de 4 à 5 kilomètres de profondeur. Le 27, nouveau mouvement de repli portant notre ligne de défense au pied même des Côtes de Meuse par Blanzie, Eix et Vaux. Nous abandonnions ainsi au total, un espace de terrain de 9 kilomètres de profondeur. Après ce mouvement de repli, la situation reste également stationnaire sur toute l'étendue du secteur.

Ainsi l'attaque brusquée sur le front nord de Verdun, entre la Meuse et Ornes, conduite avec énergie, avait eu des conséquences sensibles sur notre secteur Est, qui n'avait pas eu cependant à supporter une forte pression de l'adversaire.

A l'ouest de la Meuse, notre ligne d'avant-postes, au moment de l'attaque initiale, s'étendait de Malancourt à Consenvoye. Aucune pression de l'ennemi ne se fait sentir le long de cette ligne pendant les premiers jours. Cependant l'avance de l'adversaire à Samogneux, sur la rive droite, dans la journée du 24, nous obligeait à ramener notre première ligne sur la direction Malancourt-Brabant, en passant au nord de Forges. Pendant que se livre la lutte formidable pour la possession du village et du fort de Douaumont, les Allemands évitent de s'engager sur un autre point. Ils gardent sans doute toutes leurs réserves à pied d'œuvre pour parer à un échec. Ce n'est qu'après s'être assurés de ce côté, en consolidant leur position de Douaumont, qu'ils vont porter leur activité dans le secteur à l'ouest de la Meuse. Il semble que sur le front nord ils renoncent pour le moment à pousser plus avant.

Nous sommes au 6 mars. A partir de cette date, l'attaque se déclanche sur le front ouest. Le 7, ils enlèvent Forges, puis Régneville. Ils atteignent ainsi la boucle que forme la Meuse, à hauteur de Champneuville, qu'ils ont occupé sur la rive droite dans les journées des 26, 27 et 28 février.

La ligne du front d'attaque, après leurs succès de Forges et Régneville, s'étend de Malancourt à Fresnes-en-Woëvre, en passant par Champneuville, Douaumont, Vaux, Eix, Blanzie. A la vérité, cette ligne est encore loin d'être droite ; elle se brise en deux segments au nord de Vaux, qui forme toujours saillant à l'extrémité Nord-Est de notre dispositif. Cette situation particulière de la hauteur de Vaux explique les tentatives violentes qui sont dirigées les jours suivants contre le village et les forts (16-18 mars), qui la couronnent. Ainsi, d'une attaque d'un secteur à l'autre, s'écoule toujours un intervalle de plusieurs journées, pendant lesquelles se produit une accalmie.

On peut dire que, dans cette énorme poussée contre Verdun, dans cette marche d'approche du corps de place, aurait-on dit autrefois, tout semble obéir avec méthode à une pensée unique, constante. Les efforts sont successifs; ils tendent à permettre de n'engager que le minimum de forces nécessaire. De notre côté, nous ne procédons que par réactions, laissant, en toutes circonstances, à l'adversaire l'initiative de ses entreprises. Un critique militaire, des plus respectables, écrivait, il y a quelques jours, sur ce sujet: « En somme, dans tout ce que nous avons vu jusqu'ici, on trouve une offensive violente, à coups de marteau, mais sans liens tactiques. Ce n'est pas de la manœuvre. » Je suis d'un avis opposé. C'est une faiblesse que de ne pas reconnaître les mérites de son adversaire. J'ajoute qu'il est nécessaire que notre haine devienne clairvoyante.

Après un arrêt sur le front Nord et le secteur Est de notre dispositif, l'attaque se localise sur le terrain à l'ouest de la Meuse. Au moment des attaques contre Vaux, le critique militaire, dont il vient d'être question, écrivait dans un grand journal parisien, à la date du 16 mars : « On ne s'explique pas bien la conception d'une entreprise menée sur un terrain aussi difficile que les Hauts-de-Meuse. *La seule attaque qui pourrait avoir un résultat est celle qui se développerait sur la rive gauche de la Meuse* (1). » A la vérité, l'ennemi n'avait pas attendu ce précieux avis d'un adversaire pour commencer ses opérations sur la rive gauche du fleuve. Nous avons vu qu'à la date du 7 mars, il occupait déjà Forges et Régneville. Mais après son échec du 18 mars contre la montagne de Vaux, il revenait sur le front du secteur Ouest, et depuis son action va s'intensifiant et s'étendant vers le sud, jusqu'à Avocourt, à 4 kilomètres au sud-ouest de Malancourt. La manœuvre — car elle apparaît clairement — s'accentue en prenant le caractère d'un mouvement enveloppant. Le 5 avril, Malancourt est occupé ; l'occupation d'Haucourt suit immédiatement. L'adversaire manœuvre pour attaquer suivant deux directions opposées les hauteurs du Morthomme, d'Esnes et de Montzéville. Au Nord-Est de cette ligne de hauteurs, il est arrivé jusqu'aux abords de la route qui va de Béthincourt à Cumières ; au Sud-Ouest, il essaie de déboucher de ses positions d'Haucourt et d'Avocourt pour les attaquer par le versant opposé. La manœuvre d'enveloppement des abords de la place se dessine.

Tels sont, en résumé, les résultats acquis par l'adversaire après 48 jours de lutte. Quelque faibles qu'ils puissent paraître, si l'on essaie d'établir un rapport entre ses résultats et les puissants moyens

(1) Il est curieux de voir nos critiques militaires donner bénévolement des conseils à l'ennemi, quand ils gardent bouche cousue à l'égard de la direction de nos armées. Ce n'est pas le seul exemple que l'on peut citer de pareils conseils, sans faire état des avertissements répétés sur « leurs obus qui n'éclatent pas », ce qui a permis de perfectionner leur amorçage.

mis en action pour les réaliser, il est important de retenir qu'ils ont été obtenus pour une grande part d'une manière rapide. Ils sont la conséquence d'une attaque brusquée, dont les effets sont surtout sensibles pendant sa première période, alors que les mesures destinées à l'enrayer n'ont pu encore être prises.

Quelle est, maintenant, la portée qu'il convient d'attribuer aux événements dont la région de Verdun continue à être le théâtre ? Il apparaît clairement que nos ennemis ne poursuivent plus la simple conquête d'entonnoirs ou d'éléments de tranchées, que l'on se chipote à coups d'existences humaines, d'une manière assez stérile. Ils ont un autre dessein. Les critiques militaires étrangers, bien placés pour être exactement informés, affirment que l'adversaire dispose actuellement de 120 divisions sur le front occidental. C'est ce même nombre de divisions, qui furent employées sur le front oriental l'année dernière. Il est permis de penser que les Allemands estiment, à l'heure présente, que les résultats acquis sur ce front ne sont plus susceptibles d'être encore étendus, en donnant de grands bénéfices. Ils se retournent donc vers le front occidental pour l'effort décisif. Le premier acte de la lutte se déroule devant Verdun, c'est-à-dire sur le seul saillant du front, capable de les gêner pour leurs opérations ultérieures. Nous n'assistons, en ce moment, qu'à une opération préliminaire ; elle risque de traîner en longueur avant de réussir ; elle est également exposée à aboutir à une mise en échec définitive. Quoi qu'il en soit, cette gigantesque opération préliminaire poursuit le triple but de la chute de Verdun, de la conquête des Hauts-de-Meuse et de la maîtrise de la vallée de la Meuse. Il ne faut pas craindre de reconnaître que si le formidable réduit défensif, constitué par les Hauts-de-Meuse et les centres de résistance que nous y avons créés, venait à nous échapper, l'état de notre front ramené sur les faibles ondulations de l'Argonne ne se trouverait pas amélioré. Sans doute, au point de vue stratégique, les situations respectives des deux adversaires ne seraient pas profondément changées. Il faut accepter, l'esprit tranquille et les nerfs en repos, les perspectives qui s'annoncent. Nous devons tous désirer de marcher vers la solution, en nous rappelant que nous possédons de plus en plus tous les moyens de briser la force, exagérement vantée, de l'adversaire.

J. NOREL.

MEMENTO. — Lieut. Gatin : *Manuel de campagne de l'officier d'infanterie.* — A. Gaucher ; *Les principes du combat à la baïonnette.* — Lieut. Oberlé : *Organisation générale de l'armée française* (Berger-Levrault). — G. Blanchon : *Le général Pau* (Bloud).

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Mme Edith Warton : une Américaine sur le front français. — *Revue hebdomadaire :* « A la Belgique, contre l'Allemagne exterminatrice de races ! » poème d'Emile Verhaeren. — *La Revue de Paris :* M. Bernard Pares. un Anglais sur le front russe. — *Le double bouquet* : notes de guerre de M. Léo Larguier, poète et caporal. — Memento.

Mme Edith Wharton publie, dans la **Revue des Deux Mondes** (15 mars), ses impressions de « Visites au Front ». Elle est allée en Argonne, en Lorraine et dans les Vosges.

... Les Français disent, en parlant d'eux-mêmes : « La France est une nation guerrière. » La guerre est le plus grand des paradoxes : elle est la plus brutale régression de l'humanité, et pourtant, elle éveille dans chaque race des qualités morales qu'elle seule, semble-t-il, a le don de ressusciter. Tout dépend du genre d'émotion que la guerre réveille chez un peuple. Il suffit de jeter un regard sur les figures entrevues à Châlons pour comprendre dans quel sens la France est une nation guerrière.

Ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'ici la guerre a revêtu de beauté ces figures françaises, souvent spirituelles, fines, malicieuses, mais plus rarement douées de traits réguliers. Presque tous ces visages de soldats qui se pressent autour des tables, jeunes ou vieux, distingués ou vulgaires ont le même caractère d'énergie et de confiance : il semble que toutes les nervosités, les agitations, les petits égoïsmes et les mesquineries personnelles aient disparu au contact d'une grande flamme de patriotisme. Merveilleux exemple de la rapidité avec laquelle l'extérieur même des hommes peut être transformé par la noblesse de leur idéal.

Sans doute, la déclaration de guerre avait trouvé la plupart de ces hommes attelés à des besognes modestes, vaines ou futiles. Aujourd'hui, chacun d'eux prend sa part d'une œuvre immense. Il en a conscience, et par là même se sent grandi.

Mme E. Wharton a visité Gerbéviller, en mai 1915. Elle y a vu M. L..., ancien maire de la localité.

M. L... vit maintenant dans la cave d'un voisin, la sienne étant entièrement comblée par les débris de sa demeure. Il nous narra l'histoire des trois jours d'occupation allemande : comment lui, sa femme, sa nièce et ses petits-neveux se réfugièrent dans leur cave pendant que les Allemands mettaient le feu à la maison ; et, comment, par l'imposte de la porte donnant sur la basse-cour, il s'aperçurent que leur retraite avait été découverte par les incendiaires qui s'efforçaient de les y atteindre. Par bonheur, les soldats avaient entassé des monceaux de bois et de paille autour des murs et la chaleur suffocante de ce brasier les empêchait d'approcher de la porte. M. L... et sa famile, pendant trois jours et trois nuits, brisèrent tous les barils qui étaient dans la cave, et, par l'imposte, en jetèrent les morceaux sur le feu qui était leur sauvegarde. Le troisième jour, enfin, commençant à craindre que les murs ne s'écroulassent sur leurs têtes, ils décidèrent de faire une tentative suprême pour s'échapper. La maison était à l'extrémité de la ville ; les femmes et les enfants parvinrent à s'enfuir dans la campagne ; mais M. L... fut aperçu par un soldat allemand. Il courut jusqu'au

mur qui séparait son jardin du cimetière, et, parvenant à l'escalader, se laissa glisser de l'autre côté, entre le mur et une grande croix de granit couverte de couronnes de verroteries.

A l'abri de ces couronnes, M. L... resta immobile jusqu'à la nuit, écoutant les voix des soldats qui le cherchaient parmi les tombes. Heureusement, ce jour-là devait être le dernier de leur occupation, et la retraite allemande lui sauva la vie.

Toute la ville avait été mise à feu et à sang...

Dans les Vosges, Mme E. Wharton a visité les tranchées. Elle est allée si avant que le groupe dont elle était fut salué des balles d'un guetteur allemand perché dans un arbre.

Voici un souvenir qui n'est pas une histoire et dont la simplicité est infiniment émouvante :

Dans le souterrain du colonel, une table décorée de tulipes et de lilas était préparée pour le thé. Dans d'autres de ces catacombes hospitalières, nous vîmes des tréteaux pour la popote, où des cuisines, des casseroles appétissantes grésillaient sur un bon feu. Partout, des inventions ingénieuses de mobilier rustique et de décoration intérieure. Plus loin, un passage conduisait à travers un fourré de sapins à un hôpital caché, merveille d'aménagement souterrain.

Pendant que nous causions avec le chirurgien, un soldat rentra, venant des tranchées. C'était un homme d'âge mûr, barbu, dont la figure n'avait rien de martial. Il avait au crâne une blessure qu'on venait de panser, et il était très pâle. Le colonel s'arrêta pour lui poser quelques questions, puis lui dit :

« Eh bien ! ça commence à aller mieux ? » — « Oui, mon colonel. » — « Bon. Dans un ou deux jours, on va penser à retourner aux tranchées, hein? » — « J'y vais de ce pas, mon colonel. » De part et d'autre, cela fut dit avec une parfaite simplicité. Le colonel ajouta seulement : « Allons, très bien, mon ami », et il posa sa main affectueusement sur l'épaule de l'homme.

§

La Revue hebdomadaire (18 mars) publie les poèmes et discours prononcés à une « Manifestation de l'alliance franco-belge, en faveur de la Belgique », par des personnalités des deux pays.

Notre cher, noble et grand Emile Verhaeren a dit un de ses poèmes. Ici, le verbe devient un acte. Le poète atteint à la hauteur d'un Hugo et d'un Arteveld, par des vers qui sont sublimes plastiquement, et parce que, semblable à celui-ci, animateur de sa race, Verhaeren soulèverait la Belgique par la vigueur de son âme, si la Belgique n'était héroïquement debout, quand même !

Voici le poème d'Emile Verhaeren :

A LA BELGIQUE

Contre l'Allemagne exterminatrice de races !

Sois célébré ! ciel vaste et clair,
Par les beaux soirs où l'on croit voir

Se lever au zénith un geste d'Uranie;
Et toi aussi,
Sois célébrée et sois bénie!
Tranquillité profonde et infinie
Des champs et de la mer.

Il passe au ras du sol un souffle printanier
Amollissant le dur hiver et sa colère,
Et la joie entre en moi, et mon pouls s'accélère,
Et mon cœur retentit dans mon corps tout entier.

Pourtant,
Il n'est point encore né, l'instant
De te fêter avec mon âme pavoisée,
Belle vie immense et apaisée
Des campagnes, des monts, des grèves et des îles;
Le haut bonheur humain est en pressant danger.
Trouvant le large espace à son vol indocile,
L'aigle teuton tient en ses serres
La terre
Et l'épuise pour s'en venger :
« Que la victoire ait l'épouvante pour compagne;
Que tout soldat soit brute et lâche avec fureur ;
Et qu'aujourd'hui encore, il songe et fasse honneur
A ses aïeux : les Goths, les Huns et les Hérules. »
Allemagne! Allemagne!
O faiseuse de crépuscule!
C'est donc bien là le cri qui sort de tes montagnes,
Le même, hélas! depuis mille et mille ans!
Il faut vaincre, en immolant,
Après chaque combat ténébreux et rapace,
Femmes, filles, enfants,
Afin qu'en eux soit immolée, atrocement,
La race.
Et les hameaux, par les hordes bouleversés,
Ne sont plus qu'incendie, effroi et fureur rouges;
Brandis de seuil en seuil, des fermes jusqu'aux bouges,
Des cadavres d'enfants s'y tiennent embrassés;
Leur mère fut violée et gît, là-bas, dans l'ombre,
La chair pillée et nue, au rebord d'un fossé;
Pleines de sang frais et fumant, des mains sans nombre
Ont essuyé leur crime immonde au long des murs;
Des doigts de vieillards morts sont crispés vers l'azur :
Et près du puits miraculeux de la chapelle,
Où vers le soir on fusilla
Des garçons de dix ans avec leurs sœurs, par tas,
Restent collés à la margelle
Des fragments répandus de crâne et de cervelle.

Ainsi, pendant les jours aux aurores tragiques,
Partout, en Arménie, en Serbie, en Belgique,
Le même orage,
Dont s'ordonnait, avec férocité, la rage,
A dardé ses lueurs
Et, de village en bourg, réglementé l'horreur.
Dites, le fier bouquet de races que la terre
Elève au ciel d'un geste haut!
Races dardant la foudre ou portant le flambeau,
Races de clair esprit ou de génie austère,
Races de force ou de bonté,
Races de sourde ou d'impitoyable volonté,
Races des monts, des champs, des villes et des îles,
Races d'orgueil sonore ou de travail docile,
Qui toutes n'ont cessé depuis des milliers d'ans
D'être belles, mais diverses en même temps,
Avec leur instinct riche ou leur raison féconde,
Pour servir à l'ardeur innombrable du monde!

C'est à tuer cette ample et fourmillante vie,
Allemagne, que ta fureur s'est asservie;
Tu veux dominer seule, afin que, seule, l'ombre
Que projette ton aigle avec son aile sombre
Obscurcisse l'éclat des races variées
Et des peuples divers qui règnent sous le ciel.
La force belle, en ton cerveau, s'est dévoyée;
L'égoïsme sacré y devint criminel;
Ton droit ne fut jamais qu'orgueil et qu'insolence
Et tu salis en ce temps-ci
Et dénatures,
Jusques à la science
Que ton esprit cruel arrache à la nature.
Hélas! bien que le renouveau anime l'air
Et que, le soir,
Les yeux croient voir
Se lever au zénith un geste d'Uranie,
Reste voilé, ciel vaste et clair;
Rien ne présage encor la paix dans l'harmonie,
Puisque là-bas, au loin, du haut de ses montagnes
Où sa férocité s'accule,
Nous menace toujours et nous hait l'Allemagne,
La faiseuse de crépuscule.

§

« Au jour le jour avec l'armée russe », que donne **La Revue de Paris** (15 mars), est un extrait du journal de guerre de M. Bernard Pares, un écrivain anglais, qui a été admis à circuler librement sur le front russe.

Parmi les traits remarquables notés par M. Pares, nous choisis-

sons ces détails de la retraite d'un régiment russe. Le Harchin, dont il est question là, est un soldat qui a supplié M. Pares de faire une place, dans son automobile, à un officier blessé, le propre capitaine de Harchin.

Du reste, pas le moindre symptôme de désordre, pas de poussée, de bousculade dans cette énorme masse de monde qui battait en retraite. Chacun au contraire ne songeait qu'à venir en aide à son voisin. Pour arriver au haut d'une longue côte, il nous fallut placer une partie de nos blessés dans un chariot vide que nous remorquâmes, et aucun de ces hommes ne fit la moindre observation. Toute la nuit, Harchin la passa aux côtés de son officier, ne sachant que faire pour le soulager et l'installer de son mieux. « Nous ne sommes plus bien loin maintenant, Votre Noblesse, et la route est bonne maintenant », lui disait-il. Nous atteignîmes une petite maison où la bonne hôtesse polonaise mit à notre disposition des lits pour nos blessés. Harchin ne se relâchait pas un instant des soins qu'il donnait à son officier; je les laissai dans la cabane où ils attendirent l'arrivée d'un médecin. *Un simple soldat avec la figure en bouillie refusa de se mettre au lit, rien que parce qu'il avait peur de salir les draps, et resta sur une chaise en tenant sa tête sanglante dans ses mains...*

Ce dernier trait est de ceux qui confirment ce que nous avons appris de l'homme russe, dans Dostoïewsty, Tolstoï et Gorki, — de sa discrétion, de la délicate pudeur qu'il attache à son sentiment mystique de l'humilité.

§

Dans notre article précédent, nous citions déjà **Le Double Bouquet** et pour avoir emprunté aux « notes » de M. Léo Larguier. La suite finale de ces « notes » paraît dans le n° d'avril de la revue.

« On attaque demain », note le caporal Larguier. Après quoi, il écrit :

Je suis tranquille, en règle avec moi-même. Je puis sortir de l'homme, traverser le mur humain, affronter d'autres migrations.

En face, dans un caisson d'artillerie, dans une cartouchière allemande, il y a un morceau de fer qui m'est destiné. Où frappera-t-il ?... Va-t-il trancher mes mains de lettré dont je suis fier ? crever mes yeux qui voyaient assez exactement les choses, ou bien... Tant pis ! Je suis prêt.

Je dors pendant un instant devant les faisceaux, au milieu du régiment, mais je m'éveille bientôt.

Ils sont tous couchés, on les croirait morts.

Sans bouger, ma tête bien calée par mon casque, je regarde passer les nuages sur les étoiles.

Comme cette nuit, qui pourrait être la dernière, est pareille aux autres !

Je pense à mon cabinet de travail, au cinquième étage d'une vielle maison de la rue Soufflot, et cela m'attendrit un peu. Je revois tous mes livres, quelques toiles, les gravures que je préfère, mes studieuses soirées devant le feu de bois, les amis qui venaient et qui ont été tués aux premiers jours de la guerre : Charles Dumas, Perrot, Emile Despax.

Plus loin, nous lisons :

25 septembre, 3 heures du matin. — Nous nous remettons en route. On bronche à chaque pas contre les troncs des pins coupés au ras du sol. Tout le monde se tait. Sur le flanc de la colonne, un soldat qui rejoint le bataillon de tête, raconte à haute voix une mémorable partie de cartes.

Il dit : « Tu me prendras pour un menteur, hein, pour un menteur, eh bien, j'avais tous les rois et tous les as et il m'a fait bourru ! »

Cela dure, avec cette phrase en leit-motiv, pendant trois quarts d'heure.

Cet homme dont j'écoute l'aventure imbécile, mais que je n'aperçois pas, à cause de l'ombre, ne pense qu'à cela, dans cette formidable fin de nuit, dans ce grand silence martelé par le piétinement des régiments qui vont mourir !

. . . . . .

26 septembre. Midi. — Je m'étais assis pendant un moment d'accalmie devant un abri d'officier allemand dont le cadavre gisait à côté du seuil, et j'étais en train de fumer son tabac trouvé sur une table en bois blanc, au milieu de cartes et de lettres adressées à M. l'Oberleutnant Henrich Plassen.

J'avais même pris sa canne, ayant donné la mienne à un blessé.

Dans la vallée, les tirs de barrage bouleversaient la terre à quelques centaines de mètres du flanc du coteau où je me trouvais.

Brusquement, l'abri s'est écroulé sur moi. Je me suis tiré des décombres comme j'ai pu, et j'ai fait quelques pas, attendant un autre obus.

Je me suis assis au bord d'un trou de marmite et j'ai regardé mes pieds.

Mon soulier gauche était rouge, et ma botte déchirée au-dessous du genou. J'ai coupé mon pantalon avec mon couteau. Qu'allais-je voir ?... C'était un trou d'où sortait un bouillonnement trouble ! Je me suis pansé, j'ai gagné, à six kilomètres de là, en me traînant, le poste de secours, nu-tête, mes cheveux pleins de craie.

On m'a emporté vers trois heures. Le soleil était revenu ; j'allais dans la tranchée luisante ; des aéroplanes passaient dans un bourdonnement d'ailes irritées, précipitant leur vol du côté de l'ennemi, et j'allais sur mon brancard, comme sur un pavois.

§

Memento. — *La Vie* (avril). — M. L. Coïmbra : « France et Portugal ». — M. Charles Géniaux : « La vieille France pendant la guerre ». — « Les bâtons de Maréchal », par Mme Rachilde.

Le Correspondant (10 mars). — « Le général Leman », par Miles. — « Le pacte du Havre et l'opinion belge », par M. P. Nothomb. — « L'impôt général sur le revenu », par M. L. Falk.

Revue hebdomadaire (18 mars). — M. A. Beaunier : « Les civils tiennent ». — Lettres de Bismarck à sa sœur, publiées par M. L. Vaillat.

Revue des Deux Mondes (15 mars). — M. E. Faguet : « Souvenirs sur F. Charmes ». — « Un volontaire anglais dans l'armée du Grand-duc Nicolas », par M. T. de Wyzewa.

Le Double Bouquet (avril). — M. André Suarès : « Poète tragique ». C'est le commencement d'un beau portrait de Shakespeare. — « Poèmes »

d'Emile Despax. — « Les Portes du Caucase », par M. Pierre Benoît. — « Poèmes en Prose » de M. Loïs Cendré.

La Grande Revue (mars). — Caporal X*** : « La guerre, madame... ». — M. G. Guy-Grand : « La France Unie ». — M. J. Lux : « Banques allemandes ».

La Revue de Paris (15 mars). — M. Marc Henry : « Croquis de l'Allemagne d'Avant-Guerre ». — Ch. Max Hoschiller : « L'Union de l'Europe Centrale ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition d'œuvres d'Henri Cross (Galerie Bernheim jeune). — Parmi les artistes de la période et du groupe néo-impressionniste, Henri Cross fut un des plus ardents, des plus nerveux, des plus sensitifs, des plus tourmentés. La technique du pointillisme qu'il accepta de bonne heure, cette technique dont on a dit si longtemps qu'elle était un obstacle irréductible à toute fougue, à toute rapidité, à toute fantaisie, lui servit à noter les inflexions les plus délicates de la couleur.

Un paysage n'est pas un état de l'âme, ainsi que le formule un paradoxe philosophique et littéraire, qui fit fortune, a été trop souvent cité et a perdu toute sa valeur à être considéré autrement et comme plus que l'opinion propre d'Amiel sur le paysage. Un paysage est un ensemble de réalités solides, de matières à densités différentes, enveloppé d'une atmosphère impalpable, mais visible, parce que massée et dont la fluidité n'est qu'un degré de densité. L'aube, le midi, le soir, le crépuscule, toutes les heures arrangent des harmonies avec les éléments obligés qui leur sont fournis par la terre, l'eau et le ciel. L'artiste intervient pour comprendre et, s'il veut, composer. Là, deux écoles : les uns arrangent, balancent, compliquent ; les autres ne veulent que se pénétrer et saisir ; les Japonais cherchent à faire partir le paysage d'un détail, d'un point d'observation accusé, donnent de l'importance à la baie, à la touffe de roseaux, à l'arbre en fleurs d'un premier plan qui engendre des horizons lointains ; les classiques élaguent le détail, concentrent l'intérêt ; les impressionnistes ont le plus souvent saisi les jeux divers de la lumière sur les éléments réels fidèlement conservés. Les néo-impressionnistes ont souvent composé. Le tempérament, l'âme, si l'on veut, de l'artiste intervient dans un choix de l'heure, une habitude de traiter plus souvent certains motifs, de faire large ou ténu. D'ailleurs les deux méthodes, composer en élaguant ou en ajoutant (Corot le fit), transcrire pieusement le réel, ont fourni de belles œuvres. Puisqu'un peintre à la mémoire bien meublée peut peindre un corps féminin sans modèle sous ses yeux, un peintre également doué peut faire du paysage dans son

atelier. Tout dépend de la valeur de l'artiste et de la force de sa mémoire plastique. Turner, nos paysagistes de 1830, ceux de Barbizon, nos impressionnistes ont alterné les deux méthodes ; les impressionnistes ont toutefois le plus souvent préféré l'étude pure.

Henri Cross a pour terroir et pour gammes préférées des étendues de jardins très fleuris, des criques provençales mangées de soleil au travers d'arbres puissants, des grèves ardustes sur lesquelles roulent des nuages échafaudant des brasiers lumineux et diaprés. Parfois dans la corbeille florale ou sur le tapis d'herbe émaillée, il jette un corps dont la peau claire et douce reflète la lumière du paysage. Il y introduit sans souci de probabilité anecdotique une femme blonde aux yeux verts, aux cheveux d'or rouge, sans gestes, de pose très simple, étalée, ramassée, accoudée. Le corps humain, le nu féminin n'est ici qu'une note aiguë de la symphonie naturiste ; c'est une fleur plus belle, plus souple, plus vivante.

Dans ces tableaux, dans ces coins de midi ensoleillé, où la nature semble traduite par des irisations tant ses variations colorées et ses transitions de nuances sont notées, la recherche est plus émotive que décorative. Peu de paysages comportent une pareille impression de poème. Ils content une personnalité fine et puissante.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Réouverture des salles de la sculpture française au Musée du Louvre et des galeries du Trocadéro. — Les enrichissements des musées nationaux ; la donation Schlichting. — Le Musée Rodin. — La donation Zoubatoff au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris. — Réouverture du Musée Carnavalet. — Une nouvelle proposition de loi de M. André Honnorat. — Memento bibliographique.

La réouverture du **Musée du Louvre** : quelle bonne nouvelle, riche de signification et d'espérance, surtout donnée au moment où le canon tonnait devant Verdun, et combien elle a été accueillie avec joie ! Il ne s'agissait, il est vrai, que d'une réouverture partielle, les plus précieuses richesses de nos collections de peinture, d'objets d'art et de pièces de mobilier attendant encore à Toulouse (1) l'heure, prochaine, espérons-le, où elles pourront en toute tranquillité reprendre leur place d'antan ; mais ce qui, le 1er mars dernier, nous était rendu, c'était, comme il y a dix mois au musée du Trocadéro, les créations les plus proches de notre cœur : celles de notre incomparable école de sculpture française. Comme l'écrivait (2) celui qui en a la

(1) En attendant qu'il soit permis de raconter en détail l'histoire de nos musées nationaux dans les semaines troublées qui précédèrent la victoire de la Marne, on trouvera dans le n° du 19 février dernier de *La Renaissance* le résumé des délibérations intervenues alors et qui aboutirent à l'envoi de nos trésors artistiques à Toulouse, puis dans le n° du 9 avril du journal *Le Temps* l'exposé des précautions qui ont été prises au Louvre pour la sauvegarde des collections qui y sont restées.

(2) Dans un article du *Journal des Débats* du 28 février dernier, où il évoquait en un tableau expressif, brossé à grands traits, les phases successives de l'évolution de notre école de sculpture.

garde et sait en faire comprendre si bien le sens profond et la beauté, M. André Michel, « depuis le chapiteau de la basilique mérovingienne de Saint-Pierre et Saint-Paul, témoin du vœu de Clovis, jusqu'au *Napoléon* équestre de Barye, toutes racontent à leur manière l'histoire de France et le génie de leurs sculpteurs, et peut-être vont-elles prendre à la clarté des événements et des leçons de cette guerre une signification plus claire aux yeux si longtemps indifférents de la foule et une nouvelle beauté. » Il nous faut donc être doublement heureux et reconnaissants de la décision gouvernementale qui, les remettant sous nos yeux, nous permet d'aller, en un pèlerinage fervent, communier avec l'âme des maîtres de notre race qui y est enclose.

Dans la plus ancienne salle, tout proche de l'émouvant *Christ en croix*, d'une majesté si sereine dans la douleur et la mort, donné par Courajod, six œuvres sont venues témoigner, elles aussi, du génie varié de notre vieille école : d'abord les deux statues romanes bien connues de *Salomon* et de la *Reine de Saba* provenant de l'église Notre-Dame de Corbeil et conservées jusqu'ici à Saint-Denis où elles n'avaient aucune raison de se trouver; puis deux autres statues et un bas-relief ayant appartenu à une des plus belles églises romanes du Poitou, Notre-Dame de la Couldre, de Parthenay-le-Vieux, dépecée à l'époque de la Révolution et aujourd'hui en ruines. Des fragments qui subsistaient dans le couvent des religieuses de Chavagne, la générosité des « Amis du Louvre » a fait entrer au musée les plus caractéristiques. Le bas-relief, une *Annonciation aux bergers,* est une œuvre tout à fait précieuse par ses qualités d'exécution large et robuste et surtout par l'originalité de son inspiration : on y voit, de chaque côté de brebis paissant et d'une petite bergère occupée à tondre un bélier couché devant elle les pattes liées, deux pâtres en manteau de bure dont l'un, monté sur les petites échasses en usage dans cette contrée marécageuse du Poitou, se caresse la barbe d'un air pensif, tandis que l'autre, ébloui par l'apparition de l'ange (dont il ne reste malheureusement plus que des fragments d'ailes) lève les yeux vers le ciel en les abritant de sa main ; et l'ingénuité charmante de cette composition, la vérité de la couleur locale de cette petite scène rustique en font une création des plus savoureuses. — Les deux statues qui l'accompagnent représentent, avec un allongement des corps qui décèle l'influence de l'école languedocienne, deux personnages barbus, nimbés et couronnés, comme les vieillards de l'Apocalypse aux tympans de nos cathédrales, mais les pieds nus, comme les Apôtres ; l'un d'eux tient contre sa poitrine une sorte d'outre dont on ne connaît pas bien encore la signification (peut-être un symbole d'un des fleuves du Paradis?)

A côté de ces curieux monuments on a placé un autre bas-relief,

datant du même XIIe siècle, mais appartenant à l'école de l'Ile-de-France, et provenant de l'église de Courrières-sur-Seine où il avait été déposé par Viollet-le-Duc. C'est un petit retable en pierre offrant encore des traces de sa dorure et de sa polychromie primitives que restitue un beau dessin exécuté par Ch.-Fichot lors de sa découverte et que M. Frantz-Marcou a donné au Louvre. Au centre, la Vierge, assise sur un trône, présente l'Enfant à l'adoration des fidèles, avec la solennité grave qu'on lui voit aux portes romanes de Chartres, de Paris et de Reims ; à droite et à gauche, sont représentés l'Annonciation et le Baptême du Christ.

Enfin, dans la section moderne (salle Puget), on peut admirer, grâce la générosité de M. Fenaille un morceau charmant : la maquette originale en terre cuite de la *Sainte Bibiane* sculptée en 1626 par le Bernin pour l'église dédiée à Rome à cette martyre, et où, comme a dit le regretté Marcel Reymond (1), il a si bien noté, ainsi qu'il le fera encore dans tant d'œuvres postérieures, « l'extase amoureuse qui s'empare de l'âme des vierges et les fait se livrer tout entières à un amour surnaturel. »

De son côté, le **Musée du Trocadéro**, aujourd'hui rouvert en totalité, s'est enrichi, grâce à l'initiative de son savant directeur M. Enlart, de deux pièces importantes : le moulage d'une travée du cloître de Saint-Martin de Tours, édifié de 1508 à 1539 par l'architecte Bastyen François, petit-neveu du grand sculpteur tourangeau Michel Colombe, œuvre d'une sobre élégance où s'affirme déjà, dans l'architecture et l'ornementation, la souveraineté de l'influence italienne; puis, vis à vis, une *Pietà* du même XVIe siècle, conservée à la cathédrale de Rouen, inférieure certes, dans son pathétique italianisant, aux admirables *Pitiés* de notre Moyen âge, mais œuvre néanmoins très remarquable et d'autant plus intéressante qu'elle est sans doute due au sculpteur rouennais Etienne Desplanches dont tous les autres travaux ont été perdus.

§

La guerre, on le voit, n'a pas suspendu complètement la vie de nos musées non plus que l'activité de leurs conservateurs, et la générosité de maints donateurs leur a en outre apporté, depuis vingt et un mois, des enrichissements dont, pour l'instant, nous ne pouvons donner que l'énumération. Au Musée du Louvre, ç'a été d'abord l'acquisition d'un des plus importants tableaux de Le Nain représentant une salle de ferme, avec des paysans autour de l'âtre allumé ; — puis la donation, par notre érudit confrère Adolphe Jullien, de son portrait par Fantin-Latour et du célèbre tableau de ce maître *Autour du piano*, peint en 1885 et qui montre, rassemblés autour du compositeur Chabrier assis au clavier, les musiciens ou musicographes Ad.

(1) *Le Bernin*; Paris, Plon, p. 47 et planche V.

Jullien, Amédée Pigeon, Camille Benoît, Ed. Maître, Lascoux, Vincent d'Indy et Arthur Boisseau. Le délicat amateur qu'était le député Pierre Goujon, tombé au champ d'honneur dès le début de la guerre, a légué, de son côté, au Louvre un important tableau de Ribot, *La Ravaudeuse*, et deux aquarelles de Barye, et au **Musée du Luxembourg** une *Femme vue de dos* de Toulouse-Lautrec et la *Guinguette* de Van Gogh. Enfin le même musée du Luxembourg a acquis de Mme Carruet-Pasca une des œuvres capitales de M. Bonnat, le *Portrait de Mme Pasca*, puis reçu du peintre Rochegrosse un beau portrait de Théodore de Banville par Dehodencq (1), et, de la veuve de Louis de Fourcaud, le portrait de cet historien d'art par le peintre Sargent.

Mais deux libéralités méritent d'être tirées hors de pair. C'est d'abord le legs fait au Louvre par le grand amateur, russe de naissance mais parisien d'élection, le baron de Schlichting, mort en août 1914, de toutes ses collections, magnifique ensemble d'une valeur de plusieurs millions, comprenant d'admirables meubles du XVIIIe siècle, une grande statue en marbre de *Mercure* par Pajou, une autre, également en marbre, de jeune homme attribuée par les uns à Sansovino, par d'autres à Michel-Ange jeune, et de nombreuses peintures entre lesquelles il faut citer des œuvres de Giovanni Bellini, de Titien, du Sodoma, de Léonard de Vinci, un *Ixion* de Rubens, un *Peintre ambulant* par Frans Hals, et, dans notre école française, un *Portrait de Charles IX*, un grand tableau de Greuze, un délicieux portrait de la *Princesse de Condé* par Hubert Drouais, un de *Mme de Pompadour* par Boucher, etc. (2).

Toute différente, mais non moins précieuse, est l'autre donation, espérée depuis longtemps, et qui constitue dans l'ensemble de nos richesses nationales un apport capital : par acte signé le 1er avril dernier, le statuaire Rodin a donné à l'Etat, pour être exposé durant vingt-cinq ans, à ses frais, dans l'hôtel Biron qu'il occupe depuis plusieurs années et qui deviendra ainsi un **Musée Rodin**, tout l'ensemble de son œuvre : créations exécutées en matières définitives, plâtres et moules, dessins, ainsi que ses collections particulières, comprenant des sculptures égyptiennes, des antiquités grecques, des pièces de céramique antique, des œuvres d'art contemporaines, entre autres des tableaux de Carrière et de Besnard, et quelques meubles. L'acte de donation stipule qu'à l'expiration du délai de vingt-cinq ans, si l'Etat juge à propos de retirer de l'hôtel Biron les collections Rodin pour les placer dans un autre musée, il devra néanmoins les conserver groupées, sans aucun morcellement. Le nombre des musées de ce genre, si intéressants pour suivre l'évolu-

(1) Reproduit dans *Les Musées de France* (1914, nos 5-6) avec un article de M. L. Demonts.

(2) On trouvera dans le no déjà cité des *Musées de France* la reproduction hors texte de quatre de ces peintures.

tion d'un artiste, n'est pas rare, soit chez nous — le Musée Gustave Moreau, à Paris, en est le plus célèbre, — soit à l'étranger. Entre tous ces temples, le Musée Rodin apparaîtra, on peut le dire, comme un des lieux les plus sacrés, et il est bien qu'en pleine guerre, en face de la barbarie destructrice, ce nouveau foyer de beauté vienne, dans le cadre si français qu'est l'hôtel Biron avec ses jardins, affirmer aux yeux du monde la perpétuité du génie de notre race et s'ajouter au foyer d'où il a tiré, en même temps que de l'art antique, sa chaleur et sa vie : ces œuvres de nos vieux maîtres dont nous parlions au début de cette chronique et dont il prolonge l'esprit et le rayonnement (1).

§

La vie renaît également dans les musées de la Ville de Paris. Au **Petit Palais**, — où les salles mises à la disposition du gouvernement belge pour recueillir tout ce qu'on a pu sauver d'œuvres d'art à Ypres, à Furnes et dans la région de l'Yser (2) se sont enrichies de nouveaux objets ou débris de monuments, comme les belles stalles Renaissance de l'église Sainte-Walburge de Furnes, la chaire, le confessionnal et un élégant dais de procession Louis XV de l'église de Poperinghe, la porte des Halles d'Ypres, le mobilier des hospices de cette ville et de Poperinghe, etc., émouvantes reliques autour desquelles des photographies des villes et des édifices d'où elles proviennent évoquent l'atmosphère qui les entourait jadis et le martyre qui les en arracha, — on peut voir exposées, en attendant la réouverture annoncée des galeries de peinture, toute une série de belles œuvres de deux de nos maîtres modernes : Barye et Harpignies, offertes par un des grands bienfaiteurs de nos musées, M. Jacques Zoubatoff. Quelque temps avant la guerre, on se le rappelle peut-être, il avait enrichi le Louvre de deux salles entièrement consacrées au grand animalier (3). Il a renouvelé en faveur de la Ville de Paris ce geste généreux en lui donnant pour son musée plus de soixante œuvres de l'artiste : trente sculptures — modèles en plâtre ou en cire, parmi lesquels on admirera surtout un *Napoléon à cheval* et un *Combat d'ours*, et petits bronzes merveilleux de vérité et de vie : lièvre assis, lapins, cigogne, gazelles, etc., — puis vingt-huit dessins et aquarelles, études de paysage ou d'animaux, où s'affirme particulièrement, surtout dans certains dessins presque schématiques, la science de la construction anatomique et du caractère propre à chaque animal; enfin, à côté d'un portrait lithographié

(1) Le volume consacré par Rodin, quelques mois avant la guerre, aux *Cathédrales de France* prouve éloquemment, en plus de ses œuvres plastiques, la filiation spirituelle qui unit l'auteur de la *Porte de l'Enfer* aux sculpteurs de notre Moyen âge.

(2) V. *Mercure de France*, 1er août 1915, p. 763.

(3) V. *Mercure de France*, 16 mars 1913, p. 422, et 1er avril 1914, p. 626.

de l'artiste par Jean Gigoux, neuf lithographies de Barye lui-même parues dans l'*Artiste* entre 1833 et 1845 et représentant des lions, des tigres, des panthères, des ours, des gazelles, etc.

A ce magnifique cadeau, M. Zoubatoff, quelques semaines après, ajoutait un nouveau don, non moins important : huit tableaux et soixante-quinze aquarelles ou sépias du paysagiste Harpignies. Les tableaux remontent à la jeunesse du vénérable artiste, et ont été exécutés entre 1852 et 1870 ; ce sont pour la plupart des souvenirs d'Italie auxquels s'ajoutent des vues de Nice, du village de Hérisson, dans l'Allier, et des Vaux-de-Cernay. Les aquarelles s'échelonnent sur toute la carrière de l'artiste jusqu'en 1907 et, qu'il s'agisse de coins de Paris ou de sites de la Riviera, sont de merveilleux morceaux, d'une justesse d'observation, d'une délicatesse et d'un charme de coloris, qui sont un régal pour les yeux et mériteraient qu'on leur conservât l'honneur, dans le musée réorganisé, d'une salle à part qui nous consolerait de la salle Ziem.

A côté de Barye, nous ont annoncé les journaux, un autre grand animalier viendra prochainement prendre place au Petit Palais : la veuve de Frémiet lui a légué toute la collection des peintures, aquarelles et dessins de son mari, en vue de constituer, avec les sculptures que possède déjà le musée, une salle Frémiet, qui ajoutera ainsi un nom glorieux à la série des maîtres modernes déjà honorés dans le palais de la Ville.

Enfin, à son tour, le **Musée Carnavalet** a rouvert ses portes le 4 avril, un Carnavalet réduit de moitié, il est vrai, mais offrant à ses visiteurs tout ce qui, dans les circonstances présentes trouve un regain d'actualité ou reprend plus d'intérêt, et enrichi d'une pièce nouvelle provenant des Invalides : un immense plan-relief où « le sieur Foulley, ancien militaire de l'Empire » a reconstitué avec la plus minutieuse fidélité le retour triomphal des troupes de l'armée d'Orient, défilant le 29 décembre 1855 sur la place Vendôme, — vision de gloire qui prochainement, espérons-le, redeviendra une réalité. En attendant, c'est la guerre encore dont nous retrouverons la tragique obsession au **Musée Galliera** qui, promet-on, va incessamment offrir au public une exposition d'objets d'art dus à nos soldats mutilés...

Au moment où nous terminons cette revue, a lieu l'inauguration, au Musée de l'Armée, des collections laissées par Edouard Detaille. Nous en parlerons dans notre prochaine chronique.

§

Le dépôt, que nous avons signalé (1), d'une proposition de loi de M. André Honnorat tendant à mettre obstacle à l'exode des objets

(1) V. *Mercure de France*, 16 janvier 1916, pp. 326 et suiv.

présentant un intérêt artistique ou historique — proposition qu'examine en ce moment la commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts et qu'elle aura à cœur, espérons-le, de faire voter — a conduit son auteur à rédiger un autre projet de loi non moins louable, ayant pour objet la création, à l'administration des Beaux-Arts, d'un **répertoire méthodique de toutes les œuvres d'art** qui figurent dans les collections particulières et dont un si grand nombre vont sans doute quitter la France pour un exil définitif. Emu de cette perspective d'appauvrissement, M. Honnorat a eu le juste souci de conserver au moins la trace et l'image des œuvres qu'il nous sera impossible de retenir chez nous et dont un grand nombre offriront un vif intérêt. Il propose donc que l'Etat, avec le concours des commissaires-priseurs, des experts, des marchands et des particuliers — qui tous ont intérêt à constituer ce dossier — réunisse des épreuves photographiques de toutes les pièces mises en vente ou exportées à l'étranger, afin de constituer des archives d'art et d'histoire qui seront particulièrement précieuses pour fixer l'origine et suivre le sort de chaque objet et auxquelles les amateurs pourront avoir recours, moyennant paiement, pour établir ou vérifier l'état-civil des œuvres qu'ils possèdent. Comme l'écrit M. Honnorat, « l'organisation du *Patentamt* de Berlin a valu à l'Allemagne, en matière d'inventions, des bénéfices inappréciables. Nous voudrions que l'organisation du *Répertoire national des œuvres d'art* pût valoir un jour à la France, dans un domaine où sa supériorité n'est contestée par personne, des avantages analogues. » En tout cas, l'histoire de l'art n'aurait qu'à se louer d'un répertoire si précieux, et, rien qu'à ce titre, la proposition de M. Honnorat mérite l'approbation et l'appui de tous les travailleurs.

Memento. — La belle collection des « Maîtres du Livre », dirigée avec tant de compétence et de goût par notre excellent confrère M. Ad. van Bever, vient de s'enrichir de l'admirable ouvrage de Fromentin *Les Maîtres d'autrefois* (Paris, G. Crès ; 10 fr.). Il sied d'autant plus de recommander cette magnifique édition qu'elle a été enrichie, par les soins de M. van Bever, d'une table des noms et des œuvres cités dans le volume, table dont on déplorait jusqu'ici l'absence dans les éditions précédentes et qui sera vivement appréciée de tous ceux qui auront à consulter l'ouvrage.

AUGUSTE MARGUILLIER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Pierre Imbard de la Tour : *Le Pangermanisme et la Philosophie de l'Histoire*, Paris, Perrin, 0 fr. 75. — A. de Pouvourville : *Jusqu'au Rhin. Les Terres meurtries et les Terres promises*, Paris, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Albert Dauzat : *Impressions et choses vues (Juillet-Décembre 1914)*, Attinger frères, 3 fr. 50. — Fernand Passelecq : *Pour terroriser la Belgique*, Bloud et Gay, 0 fr. 60. — Francisco Melgar : *Amende honorable*. Avant-propos de A. Morel Fatio, Bloud

et Gay, 0 fr. 60. — Robert Perret : *L'Allemagne, les neutres et le droit des gens*, Bloud et Gay, 0 fr. 60. — Paul Delay : *Les catholiques au service de la France* (I. Les diocèses de l'Intérieur. Paris, Versailles, Meaux), Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Charles Hennebois : *Aux mains de l'Allemagne*, Plon, 3 fr. 50. — Baron C. Buffin : *Récits et Combats*, Plon, 4 fr. — Fernand van Langhenhove : *Comment natt un cycle de légendes, Francs-Tireurs et atrocités en Belgique*, Payot, 106, boul. St-Germain, 3 fr. — Carnet d'un officier de dragons : *La Victoire de Lorraine*, Berger-Levrault, 1 fr. 25. — Gabriel Langlois : *Les prophéties relatives à la guerre de 1914-1915*, broch. in-18, Berger-Levrault, 0 fr. 60. — Mgr. Baudrillart : *L'Allemagne et les Alliés devant la Conscience chrétienne*, Bloud, 3.50.

Dès le début de la guerre, certains écrivains notoires ont pensé qu'il était de leur devoir de s'expliquer avec le germanisme. Leur formation intellectuelle les préparait généralement fort mal à cette tâche, mais ils n'en ont pas moins cru faire œuvre de bons citoyens en exposant au grand public les raisons qui leur font détester l'entreprise néfaste de l'Allemagne impériale. Il n'y a là rien que de très louable et nous y avons gagné une série de publications d'un style excellent, où l'éloquence suppléait parfois à la fragilité des idées.

M. Pierre Imbart de la Tour vient de réimprimer en brochure un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* sous forme de lettre à M. Henri Bergson. C'est une brillante improvisation dont le titre, **le Pangermanisme et la philosophie de l'Histoire**, annonce de vastes desseins. En un résumé de dix pages, l'auteur des *Origines de la Réforme* a fait tout d'abord « l'analyse vigoureuse » des théories historiques qui ont fourni ses éléments au rêve du pangermanisme. Il démonte ensuite ces théories pièce par pièce, pour en expliquer le mécanisme et montrer sur quels sophismes elles reposent.

Une conception de l'histoire, écrit-il, dédaigneuse des faits, serve de la force négatrice de liberté, imprégnée de matérialisme, construction artificielle d'ailleurs, trop simple pour être vraie, trop lourde pour être belle, où se discernent, plus encore que l'amour de la vérité, les appétits d'un peuple, en un mot, une philosophie de rapaces, toujours prêts à fondre, à dépecer, voilà ce que le germanisme prétend imposer au nom de la science.

Cette condamnation en bloc, dont on appréciera la virulence, s'appuie sur une série d'arguments dont quelques-uns méritent d'être examinés de près. M. Imbart écrit que le premier élément de la théorie pangermaniste est la notion de la *race*. « On peut dire que, dès ses origines, l'Allemagne eut le sentiment confus de cette communauté ethnique. » Mais l'Allemagne est précisément le peuple de l'Europe où la notion de communauté s'est formée le plus tard. Les tribus qui, au commencement de l'ère chrétienne, vivaient entre le Rhin, le Danube et la Vistule, dans cette région dénommée arbitrairement *Germania magna*, avaient chacune son individualité propre et se sentaient aussi différentes les unes des autres que le sont par

exemple aujourd'hui les Anglais et les Suédois, bien qu'ils parlassent à peu près la même langue. Il est exact que le nom de Germains a été donné en premier lieu par les Celtes de la Gaule belgique à une peuplade qui venait de l'est et qui était probablement elle aussi d'origine celtique. Mais de là à inférer, ainsi que le fait M. Imbart, que les Germains sont des « Celtes transformés », il y a loin. C'est du reste dès le quatrième siècle avant notre ère, en 325, que l'historien grec Pythias, voyageur marseillais, rencontre les Germains au bord de la mer Baltique, à l'embouchure de l'Elbe. Il est encore exact que les Grecs ne discernaient pas les Germains des Celtes et les appelaient des Scythes. Pour les Romains, cependant, dès qu'ils s'établirent sur le Rhin, le Germain, quelle que soit la tribu à laquelle il appartenait, prit un caractère déterminé, c'était le mauvais voisin, rébarbatif à la civilisation.

Quand les Allemands du XVIII^e^, sous l'inspiration de nos antiquaires, découvrirent, eux aussi, qu'ils avaient une histoire, l'idée d'une race commune ne s'imposa pas à eux. Ils savaient seulement que leurs ancêtres parlaient la même langue et c'est la communauté de la langue qui leur fit préciser l'idée de patrie. Les Germains n'ayant jamais eu d'histoire collective, sauf au moment où les Francs carolingiens les eurent soumis, il était assez difficile de découvrir chez eux un fond commun. Le vieil Ernst Moritz Arndt, le barde des guerres d'indépendance de 1813, qui écrivit en 1843 un *Essai d'histoire comparée des peuples*, ignorait le mot *race* et, parmi les nombreux ethnographes du dernier siècle, on ne le trouve guère que dans une monographie de J.-G. Gruber qui est de 1798. Mais Gruber écrivait « *Raçe* ». Le racisme est un élément tout récent dans la doctrine pangermaniste. C'est si vrai que, lorsque M. L. Schemann entreprit, il y a une vingtaine d'années la traduction de l'*Essai sur l'Inégalité des races humaines* de Gobineau, il laissa au mot *race* sa forme française, celui-ci n'étant pas encore complètement incorporé dans la langue allemande. L'orthographe allemande *Rasse* n'est devenue courante que depuis que les savants de l'école d'Ammon et de Woltmann l'ont mis à la mode.

L'idée d'une langue commune est aujourd'hui encore le principal véhicule du germanisme. Les politiciens réalistes du nouvel empire ont peut-être aperçu à temps le danger qu'il y aurait à pousser trop loin une théorie qui exclurait de l'Allemagne la moitié de ses grands hommes. Si l'on passe à la seconde notion que M. Imbart de la Tour met à la base du germanisme, celle du *développement*, on n'aperçoit pas non plus qu'elle soit proprement allemande. La théorie de la *concurrence vitale* et de la *sélection* n'appartient pas davantage en propre à nos voisins. Les arguments multiples que M. Imbart emprunte à Hæckel, il aurait tout aussi bien pu les trouver

dans Huxley et dans Galton. C'est outre-Manche que pour la première fois les théories de la biologie évolutionniste ont été appliquées à la société. Williams avait publié son *Evolutional Ethics* et Alfred Russel Wallace son étude intitulée *Human Selection* avant que Hæckel fût devenu en Allemagne un savant officiel.

M. Imbart de la Tour a tenu absolument à laisser aux Allemands la faculté d'inventer quelque chose. Il leur prête même des initiatives qu'ils ont été incapables de prendre. « Nous ne voulons pas être injustes envers l'Allemagne, écrit-il. Nous ne nions pas son génie original et vigoureux. » Peut-être s'était-il aperçu un peu tard, tandis qu'il rédigeait son opuscule, qu'en grandissant l'idéologie allemande, pour en montrer toute l'horreur, il prêtait à nos ennemis des qualités qui devraient nous inciter à nous incliner devant eux.

La certitude d'une victoire prochaine nous pousse à diriger nos regards vers l'Est, sur ces régions lointaines encore envahies par l'ennemi et sur d'autres régions que la vaillance de nos soldats feront nôtres. En écrivant **Jusqu'au Rhin, les terres meurtries et les terres promises**, M. Albert de Pouvourville a fait entrevoir les perspectives qui s'ouvrent devant la France victorieuse. Histoire d'hier et d'aujourd'hui, méditations poétiques et paysages émouvants, il y a tout cela dans ce petit ouvrage qui n'est pas un « livre technique », ainsi que l'auteur tient à nous en avertir avec trop de modestie, car, quoiqu'il en dise, *Jusqu'au Rhin* est un livre d'érudit, dont il faudra retenir les détails. M. de Pouvourville l'a écrit dans l'angoisse de l'invasion, mais avec la certitude du triomphe final et la confiance en une magnifique reconstitution de la France totale.

Dans la première partie qui s'intitule « Jusqu'à la Moselle », nous trouvons la description des terres lorraines qui sont depuis vingt mois le théâtre de la lutte. Il y a là un récit inédit de la défense du Grand-Couronné que tout le monde voudra lire, car on y trouvera des détails que les chroniqueurs au jour le jour ont jusqu'à présent laissés dans l'ombre. M. de Pouvourville y joint en outre des souvenirs personnels et rend par là même un hommage filial « au chef habile et prévoyant qui, parmi ses pairs, créa le Grand-Couronné de Nancy et, par lui, préserva la cité de la ruée barbare ». Le colonel de Pouvourville, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatre ans, a refusé, malgré son grand âge, d'abandonner Nancy devant le péril « et il a pu constater sur place, avec un orgueil légitime et un souvenir ému pour les camarades morts, l'heureuse puissance du dispositif qu'il inventa ». On sait que la capitale de l'Est était dépourvue de fortifications permanentes. Bismarck s'était, paraît-il, opposé à la construction d'une ceinture de forts qui eût placé le camp fortifié de Metz sous la menace des canons français. C'est alors, en 1875, que

fut conçu le plan d'un système de défenses mobiles qui mettrait la place à l'abri d'un coup de main allemand. En 1887, lors de l'affaire Schnæbele, après Tanger, après Agadir, à chaque menace de guerre, on fortifiait hâtivement les positions les plus importantes du Grand-Couronné. Dès le 1er août 1914, les travaux, minutieusement préparés d'avance, furent repris et l'on put les poursuivre sans interruption pendant trente jours. L'offensive en Lorraine, malgré la retraite de Morhange, servit du moins à permettre l'achèvement d'un système de défense qui fit admirablement ses preuves.

L'imagination ornée de M. de Pouvourville, son goût de l'épithète, le servent à merveille, quand il s'agit d'évoquer les aspects divers de sa petite patrie lorraine. Mais sa fougue naturelle, son éloquence persuasive se haussent jusqu'au pathétique, dès qu'il franchit le seuil de l'ancienne frontière pour aborder l'étude des deux provinces dont la réintégration replacera la France à son rang. Tour à tour il chante « Mulhouse Enfumée », « Colmar la Claire », « Strasbourg la Royale », les châteaux des Vosges et les petits vins d'Alsace, « le Riquewihr, le Rissling et l'Ammerschwihr, vins clairs, joyeux et narquois, qui semblent inoffensifs, qu'on déguste avec un facile sourire, et qui laissent le buveur désemparé et jambes molles ; vrai vin d'Alsace, accueillant, chevaleresque et chaud, amical au fin dégustateur, terrible à qui l'entonne sans mesure et sans contrainte ». On trouvera dans ces chapitres maints traits de mœurs, maints détails pittoresques, notés avec amour, et qui démontrent que, des deux côtés des Vosges, la même race se dresse contre le même ennemi.

M. de Pouvourville revendique les frontières de 1814. Toutes les possibilités sont en effet ouvertes à l'heure qu'il est, mais il traite avec discrétion cette question délicate, toute controverse pouvant paraître aujourd'hui prématurée. Ajoutons que 32 cartes intercalées dans le texte permettent de suivre l'auteur dans ses étapes mouvementées.

HENRI ALBERT.

§

Impressions et choses vues de M. Albert Dauzat est le journal de deux infirmiers militaires : l'un, que les bruits de guerre surprennent dans le Tyrol autrichien, rentre en France où la mobilisation l'envoie à l'hôpital de Châteauroux ; l'autre, son ami Barzac, réformé après quelques semaines de service, va rétablir en Suisse une santé ébranlée. Comme dans tous les ouvrages sur la guerre, le récit des choses vues offre le plus d'intérêt. L'ambition de l'auteur semble cependant avoir été plus grande : « Ce que nous avons voulu noter, nous dit-il, dans son avant-propos, c'est le côté psychologique de la guerre, — le plus négligé jusqu'ici, — ce sont les réper-

cussions provoquées sur les âmes humaines, tant en France qu'en pays neutre, par ce bouleversement sans précédent ».

L'infirmier de M. Dauzat et son ami Barzac sont en réalité deux hommes assez particuliers. Barzac se classerait volontiers parmi les individualistes à tempérament d'isolés dont il parle volontiers, « qui ne peuvent rien dire, ni écrire, sans se mettre en contradiction avec les sentiments, voire les préjugés de leurs compatriotes ». Barzac est, si vous voulez, bien qu'il soit tout de même un peu moins neutre, un type dans le genre de M. Romain Rolland pour lequel il professe d'ailleurs une admiration profonde. Or personne n'a certainement moins compris le caractère de cette guerre que M. Romain Rolland, comme il n'est personne qui, cependant aussi persuadé du développement de son esprit critique, soit aussi dépourvu de sens critique que ce biographe sentimental et abondant de musiciens.

Si l'infirmier de M. Dauzat et son ami Barzac avaient pu faire des combattants, ils auraient certes été aussi braves que n'importe quels autres Français : tous les deux pleurent de joie quand ils apprennent l'entrée de nos troupes à Mulhouse. Cependant si Barzac se rend compte en Suisse de la façon dont nos socialistes furent trompés à la conférence de Berne, il n'en tirera, soyez-en sûrs, aucun enseignement pour l'avenir. Ses rancunes d'avant la guerre envers ceux qui la prévoyaient ne semblent même pas apaisées. Quand il apprend que le gouvernement français a quitté Paris pour Bordeaux, à l'approche des Allemands, il s'empresse d'écrire : « D'Annunzio est demeuré, mais la phalange des académiciens nationalistes est partie pour Bordeaux avec de nombreux parlementaires. » Or personne n'ignore que Barrès, pour ne parler que du plus célèbre des académiciens nationalistes, n'a pas quitté Paris. L'infirmier de M. Dauzat est plein d'illusions sur l'Allemagne : il juge les atrocités allemandes inexplicables, à tel point qu'il lui faut d'indéniables preuves pour qu'il y puisse croire ; il reproche cependant au Pape son peu d'empressement à condamner les mêmes atrocités que pour un peu il nierait lui-même. Quand la preuve lui en paraît certaine, il accuse la guerre en général qui rend tous les hommes sauvages ; mais il est néanmoins persuadé que nos troupes métropolitaines entrant en Allemagne respecteraient les vies et les propriétés autrement que nos ennemis. Il faut le bombardement de la cathédrale de Reims après l'incendie méthodique de Louvain et de combien de villes et de villages pour que Barzac s'écrie :

Mais aujourd'hui, je n'y tiens plus, j'éclate, je ne peux plus retenir mon cri de colère contre des ennemis qui nous font une guerre de Vandales et qui se mettent au ban des nations.

Par contre, Barzac témoigne un peu plus loin qu'il n'a pas assez de

mépris pour les démagogues représentant l'Allemagne comme « un peuple de brutes sans nom, affligé de tous les vices et de toutes les tares, en ne relevant que les atrocités et les bassesses de l'adversaire ». Il écrit :

C'est là encore une des conséquences fâcheuses du service militaire obligatoire qui a jeté les intellectuels dans la mêlée de combat et de haine, alors qu'ils devraient demeurer au-dessus des conflits guerriers et travailler au rapprochement des élites, à la réconciliation des races. Il ne serait plus possible aujourd'hui, le noble discours prononcé sous la coupole, le 8 septembre 1870 par M. Gaston Paris, proclamant en plein siège, « qu'il y a une patrie supérieure où tous les hommes peuvent se rencontrer, celle de la science et de l'art ».

C'est que cette guerre ne se limite pas à un choc d'armées ; voilà ce que ne paraissent comprendre ni l'infirmier de M. Dauzat, ni son ami Barzac. Aujourd'hui deux civilisations s'affrontent en même temps que leurs armées ou plutôt notre civilisation reçoit le choc d'une barbarie à façade de civilisation. Je me permet de renvoyer Barzac à un livre paru avant la guerre et qui n'a donc pas été écrit sous l'influence des circonstances : « *Du Christianisme au Germanisme* » (1) par René Lote : il comprendra quelle responsabilité a la pensée allemande dans le conflit actuel. Si nous étions d'ailleurs tentés d'oublier que cette guerre ne ressemble à aucune autre depuis les grandes invasions, les Allemands se chargeraient de nous le rappeler. Le général von Besseler disait récemment en Pologne que l'Allemagne se battait pour que l'esprit allemand devienne peu à peu « l'esprit qui domine dans le monde ». Et Richard Dehmel parlant à Berlin y a tenu avec plus de lyrisme le même langage. C'est autant, à notre patrie spirituelle qu'à notre patrie temporelle que l'Allemagne en veut. Et d'ailleurs que serait l'une sans l'autre !

La brochure de M. Fernand Passelecq, **Pour teutoniser la Belgique**, nous montre comment l'Allemagne, avant de conquérir un pays, commence par essayer de le teutoniser. La Belgique est géographiquement et politiquement le boulevard de la liberté occidentale contre les entreprises d'hégémonie impérialiste de l'Allemagne. Celle-ci redoute de la voir devenir une sorte de redoutable blockhaus organisé pour résister à toute attaque nouvelle. Afin d'en empêcher la constitution ou d'en annihiler la force, elle cherche à susciter la mésintelligence parmi ses défenseurs. C'est pourquoi elle a d'abord voulu exploiter les dissentiments linguistiques, en organisant une vaste entreprise de discorde, spécialement auprès des flamands, avec une méthode, une ténacité, une astuce difficiles à surpasser. Avant la guerre, on surprend d'ailleurs déjà en Belgique le

(1) *Du Christianisme au Germanisme*, par René Lote (1 vol., Félix Alcan, édit.)

travail occulte des professeurs allemands. Il s'agissait pour l'Allemagne de capter, au profit du pangermanisme, le mouvement de revendications linguistiques qui travaille depuis longtemps la population flamande de la Belgique. La brochure de M. Fernand Passelecq dénonce ces diverses manœuvres dans lesquelles on retrouve cet esprit de rage et cette maîtrise dans le mensonge qui sont parmi les marques caractéristiques du génie politique de l'Allemagne. La vaste intrigue allemande nouée si savamment pour déchirer l'unité belge a d'ailleurs complètement avorté. Tout ce monde mêlé de professeurs allemands, de journalistes allemands, d'espions allemands, de journaux germano-flamands, de journaux hollandais germanophiles, de pasteurs neerlando-allemands, d'agitateurs marrons du pannéerlandisme, de pamphlétaires masqués d'agents de tout acabit, associés au complot et liés à sa suite par des intérêts et des mobiles divers, aura travaillé en vain à créer parmi les Flamands un mouvement fédéraliste ou autonomiste de quelque importance. « C'est en vain que l'Allemagne a voulu faire, à l'insu des Flamands de bonne foi, du mouvement linguistique flamand le fourrier de la teutonisation morale d'abord, politique ensuite de la Flandre et de la Belgique... Comme réponse à ses manœuvres, elle a reçu notification officielle de tout ce qui a autorité pour parler au nom de la population belge, tant flamande que wallonne, que l'agitation linguistique restera suspendue entre les Belges, aussi longtemps que l'exigera l'intérêt de la patrie ».

Avec tout son esprit de rage et de mensonge, l'Allemagne entreprit, dès les premiers jours de la guerre, de représenter les alliés comme responsables du conflit, et elle prétendit faire croire aux neutres catholiques que Guillaume II était le défenseur de la religion et de la morale dans le monde. Cette propagande ne fut pas sans attirer d'abord de nombreuses sympathies à l'Allemagne, notamment en Espagne et en particulier dans le parti carliste. Don Francisco Melgar, secrétaire pendant vingt ans du dernier Don Carlos, conseiller intime et éducateur de son fils Don Jaime, qui habite Paris, qui a donc pu étudier la France de près, qui a partagé ses souffrances, ses angoisses, ses espérances, a publié une brochure, **Amende honorable**, pour réfuter les allégations de l'Allemagne et éclairer l'opinion carliste en Espagne. Sa brochure est un éloquent plaidoyer en faveur de la France en même temps qu'une réfutation précise et serrée des mensonges allemands qui ont pu tromper les Espagnols. Don Francisco Melgar qui se trouvait au château de Froshdorf quelques jours avant la guerre, qui est allé ensuite à Vienne au commencement, a été le témoin de certains faits et a eu connaissance de documents qui lui permettent de proclamer l'abominable duplicité du Kaiser et l'effroyable responsabilité qu'il encourt

dans les massacres commis par les armées allemandes. Don Francisco Melgar apporte la preuve que le Kaiser les provoque quand il ne les ordonne pas. Quant à la responsabilité de la guerre, elle revient entière à Guillaume II qui écrivit à François-Joseph, alors que tout conflit paraissait évité, après une entrevue entre l'empereur d'Autriche et l'ambassadeur de Russie : « Si l'Autriche a peur, moi je ne crains personne, et pour couper les ponts, je viens de déclarer la guerre à la Russie. » Don Francisco Melgar établit aussi que Don Jaime. bien loin d'être germanophile, est retenu prisonnier à Frohsdorf, malgré la parole d'honneur que lui avait donnée François-Joseph,de le laisser circuler dans l'empire. Don Francisco Melgar prouve aux Carlistes que le culte de leurs traditions les oblige à travailler contre l'Allemagne ; servir sa cause serait pour eux commettre une faute de lèse-catholicisme, car le Kaiser se propose encore beaucoup plus de protestantiser le monde que de le dominer, en lui imposant l'esprit allemand ; de lèse-espagnolisme, parce que la défaite des alliés qui luttent pour la justice, la civilisation et le droit serait l'arrêt de mort de toutes les petites nationalités ; de lèse-carlisme, parce que le carlisme compte des amitiés parmi les alliés et seulement des inimitiés parmi leurs ennemis ; de lèse-humanité, parce que la victoire allemande consacrerait le triomphe de la barbarie organisée, la plus odieuse, la plus dépressive, la plus intolérable de toutes les barbaries.

Il ne se trouve plus un neutre de bonne foi pour nier aujourd'hui que l'Allemagne a, dans cette guerre, attenté gravement à cette morale internationale qu'un professeur de Berlin, A. G. Heffter, célèbre vers le milieu du siècle dernier, prétendait, à tort d'ailleurs, être une création allemande. M. Robert Perret vient, dans **l'Allemagne, les neutres et le droit des gens**, de montrer que l'origine de cette morale était même antérieure à la floraison chrétienne et qu'on la retrouvait dans les sentiments de confraternité qu'éprouvaient les uns pour les autres les tribus et les peuples qui se regardaient comme semblables. Le christianisme élargit ce sentiment, faisant participer tous les hommes au devoir de miséricorde. M. Raoul Perret étudie brièvement l'œuvre des conciles, pour humaniser en les christianisant les rapports entre les peuples, leurs efforts pour amener les peuples au respect de certains droits et ainsi les conduire à rendre leurs conflits moins barbares ; puis il montre qu'une des conséquences de l'œuvre de Luther fut de favoriser la création des religions d'Etat en brisant l'unité de la Foi dans le monde chrétien. Il fait ainsi dater de la Réforme, l'origine de l'orgueil germanique et du germanisme devenu une sorte de religion nationale. La réforme religieuse entraîna naturellement une révolution philosophique ; un Fichte fut engendré par un Kant, et le

germanisme devenant le pangermanisme d'un Treitsche et d'un Bernhardi aboutit à la croyance que le plus puissant de tous les Etats doit être celui de l'Allemagne, puisque son objet est de propager la culture germanique qui est la forme la plus élevée de la civilisation. La guerre actuelle et ses violations des droits des neutres et du droit des gens par l'Allemagne est la conséquence naturelle de cette croyance allemande. M. Raoul Perret compare la situation actuelle du monde occidental à celle qu'il présentait à l'avènement du pape Grégoire VII, dont l'œuvre fut continuée par Urbain II et Innocent III. « L'avenir, écrit-il, que nos chefs préparent sur les champs de bataille est celui dont Philippe-Auguste a gratifié l'Europe au soir de Bouvines. A cette époque comme en ce moment, les enseignes déployées opposaient non seulement deux pays, mais encore deux principes; d'une part l'ambition des souverains germaniques qui visaient à gouverner Rome et le monde, et tenaient chacune de ses parties pour un fief relevant d'un sceptre universel; d'autre part, la politique des Capétiens qui laissaient aux provinces leurs coutumes, aux villes leurs privilèges, et assuraient leur couronne en s'attachant les champions de la liberté. » Il semble avec raison à M. Raoul Perret que seule une puissance de l'esprit dominant les intérêts particuliers pourra, après l'abaissement de l'Allemagne, garantir le labeur réalisé, par une trêve analogue à celle que décréta le concile de Clermont : « Verra-t-on, dit-il en terminant, l'Eglise accomplir son devoir traditionnel et se lever du côté de Rome un nouveau Grégoire VII? » La question est posée.

M. Paul Delay expose dans un livre très documenté, **les Catholiques au service de la France**, la part des catholiques dans les œuvres de guerre, et il décrit les principales manifestations religieuses auxquelles la guerre a donné lieu à Paris. A côté des œuvres de secours aux blessés, de la coopération des catholiques à l'œuvre « du Secours National », des œuvres créées, dans les paroisses des diocèses de Paris, de Versailles, de Meaux pour ne parler que de ceux-là, il convient de faire une place spéciale à « l'œuvre de propagande française des comités catholiques chez les neutres ». Un livre comme la *Guerre allemande et le Catholicisme*, qui parut successivement en français, anglais, italien, espagnol, portugais, allemand, produisit un effet considérable sur les pays neutres en réfutant les mensonges allemands qui nous aliénaient déjà une grande partie du monde catholique de tous les pays non belligérants. Le succès de l'*Allemagne et des Alliés devant la conscience chrétienne* fut non moins heureux. M. Paul Delay décrit les cérémonies religieuses qui eurent lieu à Notre-Dame de Paris et à la basilique du Sacré-Cœur au moment de l'approche des Allemands et fixe les figures de Mgr Amette, archevêque de Paris, Mgr Gibier, évêque de Versailles, et de

Mgr Marbeau, évêque de Meaux, dont le rôle fut particulièrement actif et rappelle celui des grands évêques du Moyen-Age défendant leurs villes épiscopales contre les Barbares.

GEORGES LE CARDONNEL.

§

Charles Hennebois, un engagé volontaire qui fut blessé aux premiers jours de la campagne et resta longtemps prisonnier, a publié le journal mouvementé de ses tribulations : **Aux mains de l'Allemagne**, un livre émouvant que nous présente M. Ernest Daudet en même temps que l'auteur lui-même, dont il avait encouragé les débuts d'écrivain et qu'il avait fait entrer à Meaux, comme correcteur à l'imprimerie Plon. — Atteint à la jambe à son premier combat, Charles Hennebois resta étendu sur le champ de bataille et raconte avoir vu des massacres de blessés que l'ennemi ensuite dévalisait; lui-même, qui fit le mort, ne fut relevé qu'après plusieurs jours, grâce à quelques mots de la langue allemande qu'il savait, et porté à l'infirmerie ; là, on lui coupa la jambe, — pour lui déclarer ensuite qu'il aurait pu la garder. Il reste sur un lit d'hôpital et sous le bombardement de l'artillerie française. On le transporta ensuite au château de Saint-Benoît, puis à Montigny-les-Metz. De ce dernier endroit, il ne dit pas trop de mal, du moins dans le commencement, mais les choses se modifièrent bientôt, et ce furent des persécutions sournoises après lesquelles le prisonnier fut transféré à St-Klemens, autre hôpital des environs de Metz. Chaque fois, du reste, il devait subir une nouvelle opération, le docteur du jour n'étant jamais satisfait du travail de celui de la veille. — A St-Klemens, le blessé dut passer plusieurs mois, — des jours plutôt tristes, mais égayés quelquefois par la visite d'un pasteur venu prêcher la victoire de l'Allemagne; — rendus pénibles aussi par le colportage des fausses nouvelles allemandes, ou des tracasseries menues et continuelles. Raisonneur et même disputeur, grâce à ses quelques mots de l'idiome, il passait pour une mauvaise tête et, un moment même, on fut pour le diriger sur un camp de concentration. Mais il y a dans son récit des détails sur les « soins » donnés aux blessés par certains docteurs et des infirmières qui donnent une bizarre idée de la façon dont ces gens comprennent leur rôle social. — Une des consolations du prisonnier était cependant de grimper cahin-caha jusqu'au quatrième étage de l'immeuble, d'où l'on découvrait le panorama de Metz, tout proche. Bientôt on le dirigea sur Offenburg, où du reste les prisonniers étaient mieux traités et convenablement soignés; mais là encore il dut subir une opération, — pour réparer la sottise des premiers charcutiers. Des personnages qui entourent le blessé, un seul apparaît à peu près sympathique, — la sœur Arnolda, qui se trouve, par exception sans doute, une brave et bonne

femme. Le docteur, qui discutaille souvent avec son pensionnaire, finit par lui amener un herr professeur avec lequel se produit une longue joûte oratoire, puis un autre professeur de Strasbourg qui tenait à le convaincre de la supériorité et du bon droit de l'Allemagne. — A la fin, il se trouva échangé et put revenir par la Suisse, dont les manifestations enthousiastes se trouvent un réconfort après les tableaux trop souvent pénibles qu'on rencontre dans le récit. Il n'y a plus alors que des ovations, des fleurs; les prisonniers sont bourrés de friandises, de victuailles, de souvenirs; acclamés, fêtés jusqu'à la frontière, — et ensuite en France, à Bellegarde, Ambérieu, Lyon. C'est l'apothéose et la fin du cauchemar, — mais une satisfaction qui ne pouvait guère compenser les souffrances des mauvais jours. — Le livre de Charles Hennebois, qui indique encore nombre de choses sur lesquelles nous passons, paraît surtout sincère; il est éloquent, enthousiaste, et parfois même rageur. C'est que l'auteur est de ceux qui ont tout sacrifié à une idée, en ont souffert, et — heureusement — n'en veulent pas démordre. On sent qu'après quelque mois de repos, il voudrait pouvoir se traîner encore avec sa béquille, — de nouveau faire le coup de feu...

Chez Plon encore, on trouvera des **Récits de Combattants** en Belgique, recueillis et mis en ordre par le baron C. Buffin, — en somme une suite de témoignages originaux sur les faits de la guerre actuelle et l'invasion allemande, qui valent de retenir l'attention. — Les combats de Belgique ont été un peu oubliés dans le développement immense qu'a pris la lutte; mais l'armée belge, on peut le le dire, a écrit en défendant son sol une des plus belles pages de son histoire. Elle s'est sacrifiée pour tenir tête à l'envahisseur, et nous a fourni le temps de nous reprendre, d'organiser les forces qui arrêtèrent enfin l'ennemi dans les plaines de la Marne. — Le recueil que donne le baron C. Buffin est fait de récits de combattants, de témoins oculaires, — très dissemblables par conséquent et d'intérêt inégal. Certains sont même constitués par les narrations de plusieurs personnes, mais ont toujours l'intérêt des choses vues. Ce sont les dépositions des acteurs du drame. — Cette suite de récits prend avec le combat de Visé et la violation du territoire; la défense de la Meuse, près d'Herstal et Liége; raconte le coup de main tenté par les Allemands sur les bureaux de la 3e division (6 août 1914); le combat de Sart-Tilman, sous Liége; la retraite exécutée par deux bataillons d'infanterie, huit jours après l'investissement de la ville; la défense tragique des forts de Chaudfontaine et de Loncin; le combat de Haelen (12 août), qui fut une victoire des Belges; l'attaque du pont de Budingen; le combat d'Aerschot (19 août) et la retraite qui conduisit les troupes belges depuis Namur jusqu'à Coulommiers et la Ferté-Gaucher. On arrive ensuite au siège d'Anvers, aux com-

bats donnés sous la ville dont le camp retranché fut attaqué le 4 septembre. Ce fut ensuite la reprise d'Aerschot, déjà saccagé par les Allemands; la défense du pont de Termonde; le combat de Werchter; celui du fort Sainte-Catherine, dont la poudrière sauta et qui fut émietté par les obus; le siège du fort de Lierre, écrasé lui aussi par les projectiles; — puis la retraite, les combats sur la frontière de Hollande, l'internement, — dont certains se délivrèrent pour revenir se battre; enfin les combats de l'Yser, l'assaut des derniers coins défendus de la Belgique : Dixmude, Nieuport, Tervaete, Steenstraete, Lizerne, etc... Dans ces récits, on rencontre du reste des épisodes tragi-comiques, comme les courses de l'auto-blindé n° 7 sur Tremeloo, Wechter, ou du côté de Louvain ; qui fait même des prisonniers un moment, et dont l'un, qui s'était éloigné pour des besoins intimes lors d'une panne, poursuit la voiture en criant : « *Halt! Halt! Du vergisst mich!* » tout en remontant et en tenant à deux mains sa culotte. C'est aussi l'épisode du photographe américain qui prend des vues pour cinématographe et « fait répéter » des épisodes de la défense d'Alost au milieu des maisons qui s'écroulent sous les obus; des marins français défendant Dixmude et qui saisissent des ustensiles de cuisine, tapent les ferrailles et les cuivres pour accélérer la fuite de l'ennemi repoussé, tout en poussant des clameurs effroyables, etc...

Tout le livre en somme est à lire, car on a un peu trop oublié avec les récents événements, il faut bien le dire, le rôle de l'armée belge dans les premiers mois du conflit. Si elle a succombé dans une lutte trop inégale, elle n'en a pas moins arrêté, retardé l'ennemi dans sa marche, et c'est aux combattants de Liége et de Charleroi que nous devons en partie l'insuccès de ses plans d'attaque.

Avec l'invasion du territoire belge, il avait paru bon à l'Allemagne de faire connaître partout, du reste, que les populations des pays n'étaient pas intéressantes. On les accusa d'espionnage par télégraphie sans fil ; d'attaques « traîtresses » ; de disposer des mitrailleuses sur les clochers ; d'empoisonner au besoin les troupes ; la tête des soldats allemands était mise à prix, — pour 50 fr ; la tour de Malines et ses immenses cadrans servaient aussi pour des indications ; les curés faisaient des signaux du haut des tours d'églises, etc... Il a été constaté depuis que tous ces faits étaient faux ; les autorités militaires allemandes les ont démentis elles-mêmes. M. Fernand Van Langhenhove, dans un curieux ouvrage qui a pour titre : **Comment naît un cycle de légendes,** *Francs-Tireurs et atrocités en Belgique*, étudie la formation de ces ragots, leur développement et leur marche, et tout en admettant que l'ennemi fut peut-être de bonne foi montre les conséquences excessives qu'il tira de ses croyances. Les motifs thématiques des légendes se répar-

tissent en actes de trahison, excitation au meurtre et au combat, attaques déloyales, mitrailleuses sur les clochers ; enfin les assassinats, empoisonnements et mutilations. Dans cette dernière catégorie se rangent des histoires un peu fortes comme celle de ce garçon belge « qu'on surprit portant un seau rempli avec des yeux arrachés à des soldats allemands (1) ». Le gouvernement lui-même aurait propagé ces histoires, parlant de représailles, « la Belgique faisant la guerre au mépris de toute civilisation » ; mais il n'y a là qu'une mauvaise excuse. Les Allemands, dit M. Langhenhove, étaient hypnotisés par les histoires de Francs-tireurs qu'on racontait encore de la guerre de 1870 ; ils étaient persuadés que toute la population civile des terres envahies se levait contre eux, leur faisait une guerre d'extermination ; ils virent partout des Francs-tireurs, des atrocités, des attaques déloyales. On pourrait épiloguer sur le fait, sans doute, mais il suffit de cette constatation. — Le curieux bureau *Information-Pax*, institution catholique allemande, qui avait à cœur de disculper les catholiques belges, entreprit de publier les attestations, les démentis officiels ; les accusations étaient multiples et diverses ; chacune fut discutée, et de cet échafaudage de mensonges il ne reste rien. — L'auteur du reste pense qu'il n'y eut pas invention systématique de faits susceptibles de nuire à l'ennemi, mais tout uniment suggestion, déformation surtout inconsciente dans l'observation, manque d'esprit critique et en somme élaboration légendaire. — Peut-être y met-il une certaine indulgence, mais il n'importe ; la thèse est curieuse et aura certes des défenseurs, à défaut de plus réels succès, — mais on peut voir d'avance de quel côté de la barricade.

Il resterait à établir pourtant qu'elle peut excuser les atrocités et la dévastation qui ont été commises en Belgique, et dont le drame de Louvain est un des plus malheureux épisodes.

La victoire de Lorraine, *Carnet d'un officier de dragons*, et dont quelques pages au moins semblent bien avoir été publiées par les journaux, — tant qu'on y retrouve de place en place des histoires de connaissance, — nous reporte aux premiers jours de la guerre et commence avec des épisodes de la retraite d'août 1914, lorsque la résistance fut organisée de la Meurthe à la Mortagne. L'ennemi devait passer par la trouée de Charmes pour rejoindre les corps descendant de Belgique et avec eux marcher sur Paris. L'armée de Lorraine les arrêta ; du 24 août au 12 septembre la bataille fit rage ; mais les troupes françaises résistèrent, servirent de point fixe pour le mouvement du général Joffre, qui aboutit à la victoire de la Marne. — Il y eut du reste, dans cette lutte terrible, des épi-

(1) Du même goût se trouve l'histoire du soldat blessé dans les rues de Liège et dont les jambes sont sciées par la populace « avec une grande scie à débiter le bois » cf. p. 171.

sodes extraordinaires, tel que celui de 2000 Bavarois campés dans un cimetière et aux alentours le 6 septembre et pris sous le feu des 75 qui bouleversent les tombes et tuent tous les vivants. D'autres passages de ce carnet parlent des combats pour reprendre Gerbervillier, de l'offensive allemande au Grand-Couronné de Nancy. Les troupes se trouvent enfin près de Lunéville qui est emporté bientôt, et la guerre se poursuit à travers le pays dévasté, les villages en ruines d'où l'ennemi a emporté tout ce qui était utilisable, saccagé, piétiné tout le reste. Enfin c'est la guerre de tranchées, qui commence avec la fin de 1915, et le dernier épisode de la relation concerne le combat et la défense d'Hénaménil où l'auteur se trouve blessé, après avoir tenu opiniâtrement. Quand des renforts lui arrivèrent, il lui restait neuf hommes sur cinquante.

Des épisodes typiques que donne ce récit, il faut encore retenir l'anecdote d'un moulin, — une minoterie, — où logèrent les Allemands, près de Lunéville. Une vieille femme qui garda la maison raconte toutes les saloperies, les dévastations de l'envahisseur ; les meubles éventrés, la vaisselle cassée, le piano défoncé à coups de bottes, des ordures partout, — et elle ajoute enfin :

« Ils devaient partir au matin suivant. Les officiers sont venus après dîner, danser ici. Ils se sont mis nus, Monsieur... Le colonel était là, un vieux de 60 ans qui n'avait gardé que ses bottes. Le piano était tenu par un morveux qui avait tout juste son monocle... Alors ils ont eu une idée ; les uns ont fait chercher leur casque, leur sabre et leur ceinturon et ils ont mis cela sur leur corps tout nu ; les autres ont mis le beau linge de Madame et ils ont dansé, les Prussiens casqués avec les Prussiens déguisés en femmes. Il n'y avait que le colonel qui dansait tout seul ; il tenait une bouteille et tournait comme une toupie »...

La mentalité de ce peuple-là nous surprendra toujours.

CHALES MERKI.

§

M. G. Langlois a recueilli dans son intéressant opuscule un certain nombre de **prophéties** anciennes et modernes, françaises, allemandes et des autres pays, relatives à la présente guerre. Toutes ces prophéties, même celles d'origine allemande, s'accordent pour prédire la défaite de nos ennemis. Certaines même sont très précises. Ainsi la prophétie dite de Strasbourg, conservée dans un ancien monastère fondé par Hildegarde et publiée en 1854, nous révèle que « Guillaume, le deuxième du nom, aura été le dernier roi de Prusse » et qu'il « n'aura d'autres successeurs qu'un roi de Pologne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe ».

Une prophétie de 1561 annonce la fin de la Turquie et celle du « frère Antoine », des victoires des Français à Strasbourg, à Franc-

fort et en Westphalie (celle-ci étant la dernière) et la prise de Constantinople par les Russes.

En outre, des apparitions et des phénomènes mystérieux seraient venus corroborer les prophéties. La fameuse et redoutée « Dame Blanche », dont les apparitions présagent toujours des malheurs pour les Hohenzollern, se serait montrée trois fois à Guillaume, en juin et en juillet 1914. Quant aux « savants » chevaux d'Elberfeld, dont on a tant parlé avant la guerre, ils se sont tus. *Muhamed* donne des ruades quand on l'interroge et *Zarif* — à qui on avait demandé d'extraire la racine cubique d'nn nombre donné — se contenta de répondre : *1915*.

Enfin, dans une visite faite au trésor de Spandau, en juin 1914, l'Empereur et sa suite virent apparaître, au moment où la dernière porte secrète venait de s'ouvrir, l'inscription suivante, rédigée en langue française :

La citadelle
ne tardera pas à subir de nouveau
le sort de 1806.

On sait qu'en 1806, nos armées s'emparèrent de la forteresse de Spandau.

La brochure se termine par une étude graphologique et horoscopique du kaiser, qui ne lui est pas non plus favorable.

J. BRIEU.

Le « Comité catholique de propagande française à l'étranger » avait déjà publié un volume, *La Guerre allemande et le Catholicisme*, dont il a été rendu compte ici. Ce livre a été accueilli en Allemagne par un tel tir à mitraille d'injures et de calomnies que le Comité a du faire paraître un second volume, **L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne**, dont certains articles, celui notamment de M. François Veuillot sur l'accueil en question, sont tout à fait instructifs.

Ah! il n'est pas bon de ne pas se prosterner le front dans la poussière quand Dame Germania passe, et la fraternité catholique ne compte guère quand la domination teutonique est en jeu! Mgr Baudrillart, directeur du Comité, en a fait l'expérience, et les épithètes les plus « kulturales » ont grêlé sur lui : infâme, faux témoin, cynique, halluciné, calomniateur, fou, etc. Tout cela provenant d'ecclésiastiques! La palme reviendrait peut-être ici à cet évêque des îles Philippines, sujet américain, mais allemand de race, qui déclare pontificalement que « cette publication du Comité français est le plus épouvantable crime qui se soit perpétré durant cette guerre ». Quand les évêques en sont là, rien d'étonnant à ce que les cardinaux,

en parlant d'un livre couvert par trois de leurs collègues français, prononcent le mot de « calomnies », à la grande joie du Kaiser dont l'avis est spécialement autorisé en matière de loyauté. Mais si ces cardinaux, les éminences Von Bettinger et Von Hartmann, se servent du mot calomnies contre leurs frères, de quel mot nous, les simples laïques, nous servirons-nous contre eux?

Mais laissons les injures de côté. La simple vérité toute nue est d'un intérêt psychologique suffisant. L'impossibilité absolue où se trouve l'Allemand de garder son sang-froid devant des constatations de faits désagréables, de reconnaître ses torts quelque évidents qu'ils soient et d'observer les simples convenances vis-à-vis d'un adversaire, empêche toute discussion avec lui. Que répondre à un Allemand quand il s'indigne, au lendemain de Louvain et de Reims, que nos avions bombardent la gare de Fribourg, ou quand, au lendemain du *Lusitania*, il trépigne d'horreur à l'idée que nos méchants chalutiers pêchent leurs pauvres sous-marins? Mais à ce point de vue d'incompréhension arrogante et provoquante, les catholiques allemands sont dignes des plus venimeux reptiles de la Wilhelmstrasse. Dans un étonnant manifeste signé par 77 députés du Centre et professeurs de théologie, ils déplorent que le Comité français, « infidèle à l'esprit de réconciliation et d'amour, prêche une haine farouche » en parlant des atrocités commises par les envahisseurs, et l'un de ces 77 signataires est le fameux député Erzberger à qui nous devons cette découverte que « plus impitoyable et cruelle est la guerre, plus elle est humaine » et ce vœu « que Londres soit anéanti sans que rien ne soit épargné, ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards, ni les églises! »

On énumérerait sans fin les cas de folie furieuse de ce genre. Il vaut mieux vraiment s'en détourner et constater que ces cris de rage, comme ces mines contrites, n'ont plus aucun succès chez les catholiques des pays neutres. Le travail sournois de haine que les réactionnaires et autoritaires de tous bords avaient fait contre nous dans tous les pays, et auquel nos politiciens anticléricaux avaient bien prêté des outils, est aujourd'hui ruiné; non seulement les milieux espagnols et italiens ont secoué l'emprise allemande, mais même en Allemagne et Autriche, certaines consciences se sont à la fin révoltées; le bureau rhénan *Pax* a mis à néant la légende des francs-tireurs belges, et une enquête poursuivie par l'Association des prêtres autrichiens sur la conduite du clergé belge a confondu les accusations officielles; seize cas avaient été signalés par l'autorité allemande; « en critique loyal, déclare l'enquêteur, je dois écrire un *non constat* après chaque cas. »

Malgré tout, le catholicisme allemand sortira bien compromis de cette guerre. Aucune voix dans son sein ne s'était élevée, il y a

45 ans contre l'inique annexion de l'Alsace-Lorraine, et depuis 45 ans aucune ne s'est fait entendre contre le maintien de cette violation du droit des peuples, contre l'aggravation du militarisme, contre l'abject servilisme kaisérien. Peut-être le Comité de propagande devrait-il insister sur tout ceci au lieu de rappeler que tels catholiques francophobes d'outre-Rhin sont des modernistes (qui n'est pas le moderniste de quelqu'un ?) ou que le Centre ne suit pas docilement les injonctions des évêques (n'est-ce pas conforme à la division du spirituel et du temporel?) ou que, dans certains services religieux de l'armée en campagne, prêtres et pasteurs ont officié côte-à-côte (n'est-ce pas plutôt approuvable, surtout s'il ne pouvait pas être fait autrement?) Peut-être aussi aurait-il mieux valu que, des deux côtés, on ne fît pas appel d'une façon aussi pressante et instante à l'autorité du Saint-Siège, du moment que cette autorité ne voulait pas se produire. De même que le Pape ne pourrait pas, théologiquement parlant, faire qu'un péché soit autre chose qu'un péché, de même ne pourrait-il pas transformer en acte conforme au droit des gens telle violation de neutralité ou telle conduite de combattants. Tout ceci est en dehors de l'infaillibilité.

L'attitude du Saint-Siège depuis près de deux ans est d'ailleurs discutable, et nombreux sont les fidèles pour qui, hélas, le catholicisme allemand ne sera pas le seul à sortir compromis de cette effroyable crise. Laissons de côté la stupéfiante interview prise par M. Latapie au Souverain Pontife, et puisqu'un pape, comme un souverain, n'est engagé que par ses paroles officielles, ne retenons que les actes officiels ; ils ne sont pas tels, en vérité, qu'un fils dévoué de l'Eglise doive s'en sentir très fier pour sa Mère. Vis-à-vis de tant de peuples en armes et de rois en fureur, le Saint Père avait le choix entre deux attitudes très différentes et pourtant très belles toutes deux. Il pouvait, en évoquant les grands papes du Moyen-âge, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, se jeter dès le début au-devant des combattants, comme un fantôme blanc la main chargée de foudres, les citer à son tribunal, tous, les forcer, sous menace de ses malédictions, à comparaître, et s'ils gardaient le silence, leur donner des avocats d'office et instruire quand même leur procès ! C'eût été une attitude grandiose. Le Pape, défenseur des faibles contre les forts, des victimes contre les chasseurs d'hommes, protecteur des Serbes schismatiques comme des Belges catholiques, vengeur de la foi jurée, punisseur de l'orgueil et de la violence, eût vraiment incarné la conscience de la civilisation chrétienne, il eût été le véritable Pouvoir spirituel suprême, digne de sa mission pacificatrice et au besoin réprobatrice ! — Et il aurait pu aussi, peut-être eût-ce été plus beau encore ! renonçant à ce rôle de roi des rois, s'abstraire de tout ce tumulte, gémir seulement et prier à l'exemple de Celui qui a proclamé « Mon royaume

n'est pas de ce monde! » et dire à ceux qui se massacraient : « Vous êtes tous mes enfants, je ne veux pas savoir ceux d'entre vous qui sont coupables, je ne veux pas maudire, je pleure sur tous ceux qui souffrent, sur tous ceux qui meurent, *Misereor super turbam...* » Mais vraiment se refuser à cette attitude qui eût peut-être été celle du divin Maître, et reculer aussi devant celle, éclatante d'anathèmes, des grands papes debout devant les Attila et les Hohenstauffen, pour adopter je ne sais quelle posture étriquée de souverain pseudo-temporel qui se plaint du départ de ses accréditées et du manque d'égards de la poste italienne, vraiment quelle misère!

Au fond, ici comme partout, c'est la lutte qui se poursuit entre l'esprit de liberté et l'esprit d'autorité, et ce n'est pas un des moindres étonnements de l'heure présente que de voir le Sacerdoce si longtemps défenseur contre l'Empire du droit et de la liberté des peuples, sembler prêt à en faire litière s'il lui était donné, grâce à son antique ennemi, de rétablir son pouvoir temporel et d'appuyer sur le bras séculier son pouvoir spirituel. Mais, en vérité, il est impossible qu'une alliance aussi monstrueuse se scelle, et le Saint-Père, dont l'âme est haute, finira par se reprendre et par secouer la camarilla vaticane de tous ses vieux et jeunes monsignors. Un livre comme celui-ci montre justement les progrès faits par la cause des Alliés dans l'esprit des catholiques d'esprit sain. Confiance, ici comme partout ! L'Eglise est empoisonnée par la crainte du laïcisme, du presbytérianisme, de l'épiscopalisme, comme l'Etat par celle du peuple, de la liberté et des Droits de l'homme. Toutes ces craintes sont vaines. Il y a plus d'aristie dans nos démocraties républicaines que dans les monarchies kaiséristes, comme il y a plus de religion dans nos régimes à séparation d'Etat et d'Eglise que dans les empires imprégnés de droit divin et de théocratie. Et, sans doute, il est incontestable que jamais nos chefs, présidents, ministres ou généraux, n'ont prononcé le nom de Dieu dans leurs messages, discours ou communiqués, alors que les chers kaisers ne peuvent pas prononcer trois mots sans prendre à témoin le Vieil Allié : mais quel esprit vraiment religieux ne préfère cela à ceci?

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LES VARIATIONS DE M. DE BETHMANN-HOLLWEG. — Après avoir passé quinze jours à cuisiner les députés en séances de commissions, le chancelier impérial s'est décidé à faire au Reichstag une importante déclaration. Dictée par les circonstances, sa harangue n'a plus fait preuve de cette assurance par quoi le premier fonctionnaire de l'em-

avait, au commencement de la guerre, stupéfié l'opinion européenne. Quand le Parlement reprit ses séances interrompues au mois de janvier, pour entrer le 15 mars dans sa « septième session de guerre », la situation était particulièrement critique. L'offensive sur Verdun n'avait pas donné les résultats escomptés et la presse allemande faisait de vains efforts pour faire croire que le but poursuivi était déjà dépassé et que, si l'armée du kronprinz poursuivait l'offensive, s'était simplement pour profiter d'une situation particulièrement avantageuse. La démission de l'amiral de Tirpitz, l'inventeur de la piraterie sous-marine et l'homme le plus populaire de la guerre, après le général de Hindenburg, semblait en outre indiquer une nouvelle orientation de la politique allemande. L'opinion chauvine s'inquiétait de cette reculade et interprétait comme un signe de faiblesse le départ subit et imprévu de l'amiral. M. de Bethmann-Hollweg, partisan de plus de « modération » dans la conduite des opérations maritimes, semblait l'emporter.

C'est alors que les trois groupes les plus importants parmi les partis bourgeois du Reichstag déposèrent leurs motions, exigeant la continuation des méthodes de Tirpitz, le torpillage sans avertissement des bateaux de commerce étant « la seule arme efficace dans notre guerre contre l'Angleterre ». Si ces motions des conservateurs, des nationaux-libéraux et du centre étaient discutées publiquement, le chancelier serait amené à s'en expliquer et sa mise en minorité pouvait compromettre sérieusement l'unité de la politique impériale. Déjà l'on parlait du départ possible de M. de Bethmannn-Hollweg et de son remplacement par le prince de Bülow. L'annonce du retour prochain de l'ancien chancelier, qui se disposait à abandonner son œuvre de propagande en Suisse, déjà fortement compromise, semblait donner de la consistance à ce bruit.

Mais, une fois de plus, le chancelier fut sauvé par les socialistes gouvernementaux. En présentant une motion transactionnelle qui, tout en demandant des explications sur la guerre sous-marine, visait à provoquer un débat sur le but de la guerre, ils élargissaient la discussion et la portaient sur un terrain qu'il fallait éviter à tout prix, sous peine de montrer au pays le désarroi qui règne dans les milieux parlementaires. Les conservateurs acceptèrent donc le huis-clos de la commission du budget, où des explications « rassurantes », confirmées par de nouveaux torpillages, furent fournies à la majorité. Sur ces entrefaites, se produisit en séance plénière, le 24 mars, l'intervention inattendue de M Haase, qui fit apparaître, une fois de plus, la nécessité absolue d'escamoter au Reichstag tout débat approfondi sur des questions qui pourraient embarrasser le gouvernement.

Il ne faudrait pas s'exagérer cependant l'importance du discours

de M. Haase. Certes, il est intéressant pour nous de voir un politicien notoire non seulement affirmer en plein Reichstag que l'Allemagne ne sera pas victorieuse, mais encore accuser le gouvernement de ne pas avoir su détourner de son pays le fléau de la guerre. M. Haase aurait probablement été plus précis encore, si le président ne l'avait pas empêché de parler. Il est particulièrement piquant aussi que l'homme qui tient des propos aussi subversifs est le même qui, le 4 août 1914, apporta au gouvernement l'adhésion pleine et entière de son pays. M. de Bethmann-Hollweg venait alors de prononcer à la tribune sa phrase fameuse à propos de la violation de la Belgique : « Nécessité n'a pas de loi », et M. Haase n'avait cependant pas hésité à lui donner raison. Mais l'ancien président du groupe parlementaire de la social-démocratie était depuis longtemps en désaccord avec son parti. Si son incartade a surpris ses amis politiques, parce qu'elle ne faisait pas partie du programme de la journée, ceux-ci ne pouvaient pas s'étonner de lui voir adopter publiquement une attitude que des discussions intérieures avaient fait prévoir. Ils ne se sont du reste pas fait faute de le désavouer bruyamment.

Les palinodies de Haase, succédant, à dix-huit mois d'intervalle, à ses flagorneries, ne sont pas de nature à nous rendre le personnage particulièrement sympathique.

Laissons les socialistes allemands à leur basse cuisine et contentons-nous de constater que le savant triturage que le gouvernement ne cesse de pratiquer au Reichstag n'a pas suffi pour empêcher que le mécontentement, qui grossit tous les jours en Allemagne, ne trouve un écho dans le sein de la représentation nationale. A ce point de vue, la *Gazette de la Croix* a eu raison de dire que le discours de Haase « a été la chose la plus inouïe depuis le début de la guerre ». L'organe conservateur, soyons-en certains, n'est pas au bout de ses surprises.

La scission provoquée par Haase, que dix-sept autres mécontents sont allés rejoindre pour constituer un nouveau groupe, cette scission, dont on croit pouvoir se promettre maintenant déjà un réveil de l'Allemagne, n'a fait que débarrasser le groupe majoritaire d'un poids mort. Après avoir invectivé au cours de la séance leur ancien président; les Scheidemann et les Keil continueront d'un cœur plus léger à voguer dans les eaux gouvernementales. Désormais le groupe majoritaire pourra sans inutiles remords apporter son appui à M. de Bethmann-Hollweg. On entendra bien encore des récriminations au sujet de la cherté des vivres et des invectives contre les hobereaux accapareurs, mais ce seront là des gestes prévus, dont le président du Reichstag ne s'effarouchera pas et qui n'ont d'autre but que de satisfaire le naïf électeur que la faim commence à tenailler.

C'est donc le sourire aux lèvres, son sourire triste de bureaucrate vieilli, que M. de Bethmann-Hollweg a pu monter à la tribune le 5 avril, pour annoncer que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Son discours, dont la presse quotidienne a donné une analyse détaillée, est fait de petits couplets mal ajustés, dont quelques-uns semblent même se contredire. C'est au point que la presse italienne a cru pouvoir insinuer qu'il était prêt dès la rentrée du Parlement de l'empire et que le morceau de résistance, relatif à la prise hypothétique de Verdun, a dû en être retranché. L'ensemble de la harangue en a gardé quelque chose d'étriqué et l'ambiguïté de certaines déclarations s'expliquerait par le fait que le chancelier a dû légèrement baisser de ton.

M. de Bethmann-Hollweg a fait son possible pour stimuler une croyance inébranlable en la victoire allemande. Il a même cru devoir rééditer la version officielle concernant les origines de la guerre et les intentions pacifiques de l'empire, ce qui lui a attiré la réplique de Liebknecht : « C'est vous qui avez choisi la guerre. » Mais alors que, dans son dernier discours, le 9 décembre de l'année dernière, il n'avait fourni aucune indication concernant les visées de l'Allemagne, il a précisé cette fois-ci, en montrant quel serait le sort de l'Europe si les deux Empires étaient victorieux. C'est la grande nouveauté dans l'attitude du chancelier.

Ayant obtenu l'appui des socialistes dans l'affaire de la guerre sous-marine, de façon à faire transformer en une formule vague et édulcorée les motions agressives de trois groupes (formule qui a été votée ensuite sans discussion en fin de séance), M. de Bethmann-Hollweg s'est résolument séparé d'eux pour dévoiler ses projets annexionnistes. Il sait fort bien que la social-démocratie impériale, récemment épurée, ne lui gardera pas rancune et les termes dont il s'est servi pour parler de la Belgique et de la Pologne ont été assez imprécis pour qu'il puisse en abandonner l'interprétation, selon leur gré, aux orateurs des différents partis. M. Théodore Wolf, rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt*, a constaté cette ambiguïté et il en a trouvé la preuve dans le fait que M. Spahn, orateur du centre, a pu voir dans le discours du chancelier l'assurance que la Belgique passerait politiquement, militairement et économiquement aux mains de l'Allemagne, alors que M. Ebert, parlant au nom des socialistes, en déduisait la certitude que l'Allemagne ne ferait aucune violence à la Belgique.

Les formelles ouvertures pour la paix que M. de Bethmann-Hollweg se refusait encore à formuler au mois de décembre et qu'il lance maintenant, comme un coup de sonde, au moment où les affaires de l'Allemagne paraissent compromises devant Verdun, nous permettent d'entrevoir quel serait l'avenir de l'Europe si l'Allemagne

parvenait à réaliser son audacieux dessein. Le « germe d'un ordre pacifique définitif » que doit contenir la « paix durable » à la manière allemande, nous savons comment il a été implanté, en Pologne et en Belgique. La Belgique ravagée et terrorisée, la Pologne affamée et souillée sont pour nous des exemples éloquents de l'organisation germanique. Incapable d'administrer, quand la matière qu'il a entre les mains n'est pas un bétail allemand, le fonctionnaire prussien s'est fait détester partout où il a passé. Néanmoins, l'Allemagne se croit prédestinée à étendre sa domination et à englober les nations voisines. A entendre les théoriciens de l'expansion germanique, elle seule serait capable de créer un ordre de chose qui ferait régner dans le monde la paix et la liberté, la justice et le progrès.

Quand on a suivi de près les procédés de l'administration allemande, tels qu'ils sont appliqués à l'Alsace-Lorraine depuis quarante-cinq ans, on est stupéfait de l'impudence d'une pareille affirmation. Pour absorber des éléments hétérogènes il faut être capable de les comprendre. Or, l'Allemand ne peut sortir de lui-même. Le trait dominant chez lui, c'est le manque de psychologie et il ne cesse de prêter à son prochain les sentiments qu'il eût éprouvé s'il s'était trouvé à sa place. Il croit rencontrer chez le vaincu la lâcheté et la bassesse dont il aurait fait preuve, dans une circonstance semblable. La subordination sans platitude lui est incompréhensible et son arrogance se hausse dans la mesure où les effets qu'il en tire sont plus médiocres. La raillerie lui est insupportable, parce qu'il n'en discerne pas la cause et qu'il n'y voit qu'une offense à la dignité qu'il tire de sa fonction. Le « protectorat » sans annexion brutale est donc un véritable non-sens quand c'est l'Allemand qui l'exerce. Les noirs d'Afrique eux-mêmes ont été rébarbatifs à la méthode germanique, comprenant obscurément que le blanc n'est plus un blanc quand il apparaît sous les traits d'un administrateur teuton.

« Nous autres Prussiens, nous ne savons pas nous faire aimer », disait déjà Bismarck, plus clairvoyant que son médiocre successeur, et c'est peut-être une des raisons pour lesquels il envisageait sans plaisir les projets d'expansion allemands. M. Maximilien Harden a encore une fois vu juste, quand, pour résumer ces idées, au cours d'une récente conférence à Berlin, il a déclaré : « Les annexions sont faciles, mais les digestions sont très difficiles. »

Nous ne savons pas si le peuple allemand se laissera lanterner longtemps encore par les belles paroles de son chancelier. Il doit finir par s'apercevoir que le ton baisse à chaque nouvelle harangue. « L'avenir de force et de liberté », que M. de Bethmann-Hollweg lui a promis pour ses enfants, lui paraît de plus en plus incertain et le creux verbiage des discours officiels ne remplace pas pour lui la sécurité matérielle et la paix qu'il réclame à grands cris. La censure

allemande a interdit la reproduction des nombreuses apostrophes dont M. Liebknecht a haché la déclaration du chancelier. Certaines de ces interruptions ont cependant filtré jusqu'à nous (1). Si elles n'ont guère ému l'assemblée qui tient avant tout à conserver la façade jusqu'au bout, si quelques exclamations indignées ont suffi pour étouffer la voix de l'enfant terrible du parti socialiste, on peut affirmer néanmoins que Liebknecht commence à ne plus être un isolé dans son pays. Il a osé traiter le discours du chancelier de « duperie » et nous pouvons être certain qu'il y a maintenant en Allemagne beaucoup de gens qui pensent comme lui.

Le fils du vieux lutteur qui fut un homme de Quarante-huit, bien plutôt qu'un disciple de Karl Marx, a assumé dans son pays le rôle de justicier. Renseigné sur les origines de la guerre, il ne laisse plus passer aucune occasion sans rappeler la responsabilité de l'Allemagne. L'année dernière on ne prêtait aucune attention à ses paroles. Maintenant que l'inquiétude gagne toutes les classes de la population et que l'imagination germanique ne peut plus se nourrir d'éphémères victoires, l'opinion cherche à s'informer de ce qui se passe. Et Liebknecht lui apprend des choses qui la font réfléchir. Certes, elle ne se résignera pas facilement à accepter l'inévitable. Le respect dont elle entoure les dirigeants de la politique allemande l'empêche de croire à la défaite. Mais, sachant que la victoire lui échappe, elle espère encore tirer quelque chose de la guerre et croit que, malgré tout, le mauvais coup dont elle voudrait faire un coup nul lui laissera quelque profit. Elle compte sur notre désunion qui seule peut le lui procurer.

HENRI ALBERT.

§

Balkans. — Les modifications qu'a subies le cabinet Skouloudis au cours du mois écoulé sont douloureusement significatives pour la Grèce. M. Etienne Dragoumis a quitté le ministère des finances pour n'avoir pas su découvrir de l'argent là où il n'en existait point. « La mobilisation coûte à la Grèce 900.000 drachmes par jour, a-t-il déclaré en substance la veille de sa retraite volontaire au correspondant du *Berliner Tageblatt*, et au déficit de l'année dernière qui était de 180 millions s'ajoute jusqu'à présent un déficit de 380 millions. » 560 millions de déficit, quelle brèche à l'organisme d'un petit état comme la Grèce! Pour combler même provisoirement les vides du Trésor, M. Dragoumis n'avait pas le choix des expédients. Conclure un emprunt à l'étranger ou imposer de nouvelles taxes à l'intérieur, tel fut le dilemme qui se posa au ministre des finances. Dilemme qui n'en avait d'ailleurs que les apparences, car ni la conclusion d'un

(1) *L'Humanité*, du 11 avril, a été en mesure de les reproduire.

emprunt, ni l'imposition de nouvelles taxes ne dépendait uniquement de la volonté de M. Dragoumis. Pour conclure un emprunt,il faut être deux ; et si l'emprunteur était tout trouvé, par contre le prêteur ne se faisait pas trop voir. Le gouvernement grec sonda l'Entente et, à en croire la *Patris*, il finit par demander à Paris une avance de 150 millions, rien que pour remédier aux besoins les plus urgents du fisc. A cette demande, au dire toujours de la *Patris*, il ne fut donné aucune réponse de la part des Alliés. M. Dragoumis a-t-il tâté plus tard le terrain en Amérique ? Le bruit en a couru. Mais qu'il ait fait ou non quelque effort de ce côté-là, les expériences tentées précédemment par la Grèce pour s'entendre avec des financiers américains n'ont jamais eu rien d'encourageant. Il ne restait à M. Dragoumis qu'une dernière ressource : instituer de nouveaux impôts. Mais la grande majorité du Parlement,ainsi que celle du Conseil des Ministres,s'y opposa formellement. M. Dragoumis n'avait plus qu'à se démettre de ses fonctions et il le fit. Car personne ne peut songer en Grèce à solliciter l'aide financière des puissances centrales. Pour se dessaisir même de 150 millions, l'Allemagne chercherait sans doute à obtenir en échange certaines garanties politiques, garanties que la Grèce ne saurait accorder sans contredire ses promesses de neutralité bienveillante à l'égard des Alliés. Si jamais — chose impossible — un gouvernement imprudent engageait de semblables négociations avec l'Allemagne, le blocus se resserrerait quasi-automatiquement autour des côtes grecques et la plus grande affluence de millions dans le pays ne lui serait d'aucun soulagement, puisque désormais les vivres n'y entreraient qu'avec parcimonie. Telle est la situation inextricable au milieu de laquelle M. Rhallys, successeur de M. Dragoumis, accepte de se débattre. Il est incontestablement un homme de courage !

La démission de M. Dragoumis provoqua, cela va sans dire, de rudes polémiques entre les journaux vénizelistes et les organes gouvernementaux. Et, ce qui ne manque pas de piquant, la presse officieuse se hâta de rejeter sur M. Venizelos la responsabilité de la détresse financière du pays. « C'est le parti libéral qui décréta la mobilisation, ne cessent de répéter les feuilles gounaristes. Par son geste imprudent M. Venizelos troubla la vie économique et sociale de la Grèce. » A quoi les journaux venizelistes répondent non sans raison : « Oui, le parti libéral décréta la mobilisation générale, mais pour faire la guerre. Si vous êtes résolus à ne pas abandonner la neutralité, pourquoi maintenez-vous sous les drapeaux des centaines de milliers d'hommes ? » La *Patris* développa cette thèse à plusieurs reprises et de la manière la plus persuasive. Mais c'est à coup sûr dans le *Kyrix* que la question fut traitée dans toute son ampleur. Prenant texte des paroles prononcées par le roi : « Je suis

persuadé que les Bulgares quitteront la Grèce aussitôt qu'ils auront chassé leurs ennemis du pays », voici comment l'ancien président du conseil envisagea la question de la mobilisation :

On ne pourrait admettre comme justifiée la conviction optimiste du souverain que si l'Allemagne avait pris officiellement, vis-à-vis de la Grèce, l'engagement d'éloigner, même par la force, après la guerre, les Bulgares de la Macédoine. Mais comment, s'il en est ainsi, les ministres responsables peuvent-ils expliquer le maintien de la mobilisation depuis six mois, et jusqu'à la fin de la guerre ? Et quelles raisons peuvent-ils donner de la prolongation d'un état de choses qui, passant à l'état chronique, et sans être ni paix ni guerre, n'a eu d'autre résultat que de ruiner la Grèce ?

La seule explication qu'on puisse donner de ce maintien d'une politique, qui autrement serait folle, est qu'il n'existe de la part de l'Allemagne aucune promesse officielle.

Mais si l'Allemagne doit se borner, après la guerre, à retirer ses troupes du territoire grec, en nous laissant en face des Bulgares, cette politique est insensée encore, car personne de raisonnable ne peut admettre que l'armée grecque, épuisée moralement et physiquement par cette longue et vaine attente sous les armes, puisse combattre victorieusement un adversaire électrisé et enivré par son triomphe sur les Serbes et les Anglo-Français.

Il est donc indispensable que le gouvernement, découvrant enfin son jeu vis-à-vis de l'Entente, ou avoue l'existence d'engagements officiels de la part de l'Allemagne, ou confesse que le gouvernement allemand ne s'est engagé à rien.

Mais, dans aucune de ces deux alternatives, le peuple ne pourra comprendre comment a pu être suivie une politique aussi dangereuse pour la patrie.

Cet article paru dans le premier numéro du *Kiryx* (Le Héraut), organe officiel du parti libéral, fut pour ainsi dire le point de départ d'une nouvelle campagne vénizéliste. Quelques jours après, le parti libéral prenait la décision d'organiser une série de conférences politiques à Athènes et, dans les plus importante villes de province. Ce fut M. Alexandris, ancien ministre de l'Instruction Publique, qui inaugura la série au Pirée, dans la salle du Théâtre Municipal, devant un très nombreux auditoire. Tous les membres de l'ancien cabinet Venizelos y assistaient, ainsi que toutes les personnalités du parti. Le succès de cette conférence fut tel, que cette réunion finit par prendre un caractère de manifestation. Une fois de plus, la population du Pirée exprima de la manière la plus nette ses convictions politiques et ses sentiments à l'égard des puissances de l'Entente. Les ovations qui accueillirent M. Venizelos à Athènes le jour de la fête nationale, devant l'église métropolitaine ne sont pas moins significatives. Et cette fois-ci personne ne pourra dire, — comme il fut soutenu après les avant-dernières élections qui donnèrent une imposante majorité à M. Venizelos — que le peuple n'est pas très fixé sur le

programme extérieur du parti libéral. Par des articles, par des conférences, par des interviews, les principaux chefs du parti n'ont cessé de proclamer leurs opinions et voici ce que déclarait tout récemment encore l'ancien Président du Conseil à M. Alexandre Letsas, agronome de Macédoine:

Dans les circonstances douloureuses que traverse actuellement le pays, circonstances découlant de la conflagration européenne, la seule garantie, l'unique sécurité pour la Macédoine, c'est le maintien des Anglo-Français dans cette région. Si la Macédoine était actuellement évacuée par les armées alliées, soyez persuadé qu'elle serait à jamais perdue pour la Grèce.

La Bulgarie, qui a acquis tout récemment une immense étendue de territoires, ne tardera pas, — croyez-moi, — à nous attaquer et à nous réduire à nos frontières primitives. La Macédoine serait transformée en un immense champ de carnage et les derniers vestiges de l'hellénisme seraient irrémédiablement détruits.

Quant aux promesses alléchantes et aux prétendues garanties sur l'intégrité de la Grèce, qui nous ont été données à plusieurs reprises par la Bulgarie, il ne faut y attacher aucune importance. Ne vous souvient-il pas qu'on nous avait promis, d'une façon officieuse il est vrai, mais promis tout de même la cession de Monastir, Doïran et Guevgueli ?

Non seulement ces promesses, très vagues d'ailleurs, n'ont pas été tenues, mais encore les Bulgares ont organisé une persécution systématique des populations grecques des régions qu'on nous avait promises, persécution qui, disons-le tout de suite, continue toujours au vu et su de l'Allemagne, complice de la Bulgarie.

Nos consuls sont expulsés, le drapeau hellénique insulté et les Grecs déportés avec un sans-gêne révoltant. Et cela au moment où les Bulgares auraient dû adopter pour la Grèce une politique pleine d'égards, car, il faut le dire, c'est précisément grâce à la Grèce qu'ils ont pu réaliser leur plan de conquête.

Imaginez-vous donc ce qui arrivera le jour où les Bulgares ne trouveront plus aucune utilité dans la neutralité de la Grèce. C'est bien simple : étant en plus grand nombre, ils achèveront la réalisation de leurs rêves nationaux.

C'est précisément pour ces raisons et pour d'autres encore que le peuple grec, particulièrement celui de Macédoine, doit, à mon avis, faciliter l'installation des Anglo-Français et collaborer avec eux à la réussite du noble idéal poursuivi par l'Entente : l'écrasement de la barbarie.

Quant à moi, j'ai l'inébranlable conviction, comme je l'ai souvent déclaré, que les Alliés sortiront victorieux de cette guerre gigantesque. En admettant que toute l'Europe soit ravagée, l'Angleterre est, de toutes les puissances belligérantes, celle qui dira le dernier mot. Jamais je n'ai douté de la victoire finale des Alliés. Ce qui me préoccupe au plus haut point, c'est de ne pas voir la Grèce collaborer avec les pays civilisateurs, car c'est avec eux et grâce à eux qu'elle pourra réaliser une grande partie de ses aspirations nationales.

Le programme de M. Venizelos n'a pas varié. Collaborer avec

l'Entente, voilà ce qu'il demande aujourd'hui comme il y a un an. « Encore une occasion, clament ses adversaires ! Et comment se fait-il que ces occasions... uniques se présentent si souvent? » C'est qu'il ne s'agit pas précisément d'une occasion, mais d'une ligne de conduite dont la politique grecque ne saurait s'éloigner impunément. Pour des raisons géographiques, économiques, financières, ethnologiques, la Grèce ne peut conserver et développer son individualité que sous l'égide de l'Entente. M. Venizelos n'a jamais cessé de croire à cette vérité, mais il la proclame de préférence aux moments qu'il juge favorables.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

LES FLAMANDS ET M. DE BETHMANN-HOLLWEG. — Que nous soyons belges des Flandres ou belges de Wallonie, nous avons payé le même prix pour connaître les Boches. A leur égard nous sommes, nous resterons des *indécrottables*, comme l'a proclamé le baron von Bissing. Contre son attente, nous n'en rougissons pas et serions plutôt disposés à féliciter notre gouverneur temporaire d'une psychologie aussi pénétrante, aussi juste et surtout aussi rare chez un Allemand. Nos ancêtres, que nous avons le mauvais goût de ne pas renier, arboraient avec quelque fierté leur titre de *gueux* et, ma foi, nous, leurs fils, trouvons plus naturel et conforme à la loi du sang d'être des *indécrottables* que d'être des... *neutres*.

Cependant le chancelier du chiffon de papier n'adopte pas complètement l'opinion de son subordonné Bissing. Du moins l'a-t il déclaré au Reichstag. Selon M. de Bethmann-Hollweg, il y aurait toute une importante catégorie de Belges *décrottables*, je veux dire nos frères flamands « menacés », « persécutés » par la latinisation... et à qui il ouvre largement les bras de la « Deutschtum ».

C'est une invocation pangermanique de plus à la consanguinité. Elles ne réussissent pourtant pas à M. de Bethmann-Hollweg, ces sortes d'invocations. Les guillotinés par persuasion sont plutôt rares et c'est tout autre chose de posséder des hérédités germaniques, mélangées du reste à des hérédités gauloises, et d'avoir subi une *formation boche!* Pour ce qui est de la Belgique, Gallo-celtes de la Wallonie et Gaulois germanisés du pays flamand sont unis dans une abomination commune des envahisseurs, des tortionnaires teutons, dans une foi irréductible en la victoire des Alliés, dans la certitude de ce qui attendrait les Flamands comme les Wallons si cette foi devait être déçue. Ils savent les uns et les autres qu'une victoire allemande signifierait l'engouffrement dans le même estomac des ports d'Anvers et de Zeebrugge, des nouvelles exploitations houillères de

la Campine, des usines métallurgiques, des filatures de nos deux Flandres (morceau flamand) et de tous les charbonnages, mines, établissements industriels (morceau wallon) qui contribueraient, avec les bassins lorrains et luxembourgeois, à doter l'Allemagne, d'une hégémonie basée sur le monopole du charbon et de l'acier.

Quand M. de Bethmann, du haut de la tribune du Reichstag, fait aux Flamands ses vilaines risettes de fourbe étriqué, il ignore que ceux-ci sont avant tout des Belges, des Belges spécialement attachés à leur sol, à leurs traditions de liberté et qui ont voué aux Boches, dès qu'ils les ont vu à l'œuvre, une haine tenace comme leurs fortes âmes. Ne se souvient-il pas, M. de Bethmann, que, lorsque fut commise la félonie à laquelle son nom reste attaché, et que des représailles eurent lieu dans tout notre pays contre les mercantis, les hôteliers, les tenanciers, les financiers et les espions de la Bochie, c'est à Anvers, capitale du flamingantisme, que ses congénères écopèrent le plus chaudement ?

Ne sait-il pas que *tous* les Belges se sont dressés instinctivement contre la tricherie du passage par chez nous ? L'armée régulière belge comptait un peu plus de Flamands que de Wallons, parce que les premiers forment un peu plus de la majorité du pays. Les engagements volontaires se firent dans la même proportion. Dès Liége, les Flamands furent mêlés à tous les combats ; entre les deux races il y eut parité d'héroïsme. Ces Flamands de Belgique, Monsieur le Chancelier, passent pour rancuniers et ombrageux. Y avez-vous songé ? Vous leur parlez de consanguinité ! Ah ! ils la connaissent maintenant, votre « fraternité » ! Ils possédaient de vieilles villes, riches de passé et d'art, dont les beffrois fiers sonnaient les heures claires de la Belgique moderne, laborieuse et prospère. Les Flamands se rappelleront ce que vous avez fait de Louvain, de Malines, de Termonde, d'Ypres, d'Ostende, de Nieuport, de Dixmude, de Lampernisse et de Loo. Les Boches ont passé par là, dira-t-on en Flandre, dans la suite des siècles. En attendant, vos « frères » flamands savourent les douceurs de votre occupation. Ce qu'ils en pensent, Monsieur le Chancelier, vos « listes de pénalités » vous l'apprennent ; peines capitales, travaux forcés pleuvent sur les Flamands comme sur les Wallons ; hier encore, votre soldatesque fusillait à Roulers et à Thielt ; vous voyez bien que les Flamands, eux aussi, sont *indécrottables*.

Sans doute, les Flamands de Belgique, tout comme les Alsaciens, ou mieux encore les Flamands de Dunkerque et de cette partie de la France qu'on appelle la Flandre flamingante, ont d'incontestables hérédités germaniques ; mais leur longue histoire les a fait évoluer dans des formes différentes de celle qui devait aboutir au *bochisme* et c'est injurier ces fervents de liberté, ces descendants des communiers et des gueux, que de les convier à la « Deutschtum ».

Nous voyons très bien ce que se proposent les flatteries du Chancelier. Il cherche à semer la division dans notre pays et à se faire des créatures. Au premier jour, il avait flatté les catholiques par l'intermédiaire des membres du Centre. L'ultramontain M. Wœste donna dans le panneau et ses complaisances pour l'Allemagne feront une tache indélébile sur une longue existence antérieure de labeur et de désintéressement. Du reste, M. Wœste fut renié par l'unanimité de son parti. M. de Bethmann essaya ensuite de flatter le parti ouvrier et délégua ses plus notoires socialistes d'Empire à la Maison du Peuple de Bruxelles. On sait comment ils y furent reçus. Car ni catholiques, ni socialistes belges ne pouvaient plus voir des frères d'armes en ces messagers de mensonge, en ces anciens collègues ou camarades de Congrès œcuméniques ou internationaux, dont les assurances et les promesses avaient pu les leurrer autrefois, mais dont les actuels casques à pointe suffisent pour préciser le rôle.

Les catholiques boches disaient : « La Providence veut punir la France impie. Elle a choisi notre Empereur pour être l'instrument du châtiment et restaurer le trône Œcuménique. L'empereur est luthérien, soit. Mais les dessins de la Providence sont insondables. Si la France triomphe, son impiété contagionnera la Belgique catholique. Mettons-nous d'accord pour conjurer le fléau et laissez-nous passer..... »

Les socialistes boches disaient : « Vous êtes socialistes internationalistes. La Patrie n'est qu'un préjugé. Seules comptent l'organisation ouvrière, l'évolution des forces prolétariennes. Vous connaissez nos lois sociales, la puissance de nos cadres : unissons-nous pour hâter la débâcle capitaliste et laissez-nous passer.... »

Voici maintenant ce que disent aux flamingants les agents du pangermanisme et de M. de Bethmann-Hollweg : « Vous êtes la majorité du pays et vous avez dû lutter plus de cinquante ans pour faire admettre l'emploi officiel du flamand, dialecte germanique que vous apprîtes au berceau. Nous souffrons, nous, vos frères, de voir méconnaître vos justes revendications et de vous sentir assujettis à une minorité de Welches. Pour être quelque chose dans votre pays, vous devez vous « déracer », abandonner votre langue maternelle, votre originalité ethnique ; on vous refuse une Université flamande, alors que la Belgique en possède quatre d'enseignement français. L'esprit latin qu'on veut vous inculquer vous est antinomique. Vous êtes des Germains comme nous. Abandonnez les Wallons, vos persécuteurs, à la dépendance française et venez à nous!..... »

On peut être convaincu que les Flamands, dans leur immense majorité, demeurent sourds à ce langage fallacieux. Assurément, avant la guerre, les querelles linguistiques avaient pris chez nous un ca-

ractère très aigu et certains de nos compatriotes allaient même jusqu'à proposer une séparation administrative. Les passions s'en mêlèrent, quelques exaltés du flamingantisme poussèrent leur thèse jusqu'au pangermanisme. Mais dans son ensemble le mouvement flamingant est purement linguistique, rien de plus, et a reçu satisfaction dans ses parties essentielles. L'Université flamande était même à la veille d'être créée quand la guerre éclata.

On assure que quelques flamingants de surenchère, des personnalités de second plan au demeurant et qui cherchent à se pousser, même au prix de procédés de mauvais aloi, ont pactisé avec les Boches. C'est fort possible. Mais ce qui est certain, c'est que les chefs attitrés du flamingantisme se sont montrés hostiles à toute compromission pangermaniqueet restent dans l'union sacrée pour la reconstitution nationale, face aux Boches, sauf à reprendre leur propagande dans la Belgique restaurée.

Comptez les milliers de Flamands qui sont aux tranchées, les millions qui gémissent sous l'occupation teutonne, comparez le total avec la douzaine d'égarés que les Boches ont pu circonvenir et la preuve sera faite de la vanité des espoirs de M. de Bethmann-Hollweg.

Il suffirait, dans cette revue de lettrés, pour démontrer que les Flamands de Belgique ne se sentent guère d'affinités pour la Germanie, de citer les noms de Georges Rodenbach, de Charles Van Lerberghe, de Maurice Maeterlinck, d'Emile Verhaeren, de Georges Eekhoud, de Max Elskamp, pour ne prendre que les plus éclatants des fils de la terre flamande. Comment les boches expliqueront-ils ce phénomène de « frères » de race et de langue qui, pour extérioriser leurs rêves, ont recours à la belle langue française *qu'ils ont dû presque tous apprendre*, cette adhésion spontanée à la culture française ?

Les Suisses alémaniques écrivent en allemand, les Suisses romands en français. Il y a donc là deux cultures bien tranchées. Mais que les écrivains flamands les plus notoires sont des écrivains de langue française dérive cette constatation que M. de Bethmann-Hollweg se trompe lourdement quand il parle de « persécution latine ». La vérité est que la Belgique est fortement imprégnée, dans son ensemble, de culture latine. Elle y tient. Elle l'a bien montré. En fait de persécution, elle en connaît une et qui lui est odieuse : la persécution boche.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

L'ÉTAT D'AME DES JEUNES ; DEUX GÉNÉRATIONS. — Les causes politi-

ques qui ont amené l'Italie à la guerre sont assez connues, causes particulières austro-italiennes et causes européennes. Les causes psychologiques et les éléments qui ont formé le nouvel état d'âme italien le sont moins. C'est une étude qui peut à peine s'esquisser aujourd'hui, mais qui ne manquera pas d'être entreprise à fond après les événements mondiaux qui ferment une époque et en ouvrent une autre.

Cette guerre est le premier témoignage effectif de l'unité italienne. Septentrionaux, méridionaux et insulaires, peuple et bourgeoisie ont, pour la première fois, dans le danger et dans l'espérance, acquis le sens de la grande entreprise douloureuse des pères, de la conquête pacifique des fils qui est l'Italie unifiée. On exagère quand on affirme que le peuple ne participa pas au *Risorgimento;* on oublie, entre autres choses, l'armée piémontaise dont le fantassin savait très bien pourquoi il marchait. Il est vrai, pourtant, qu'en sa synthèse, le *Risorgimento* fut l'œuvre d'une élite. Mais aujourd'hui, c'est toute la nation qui combat : le peuple entier non seulement a subi la guerre, mais en partie il l'a voulue et en partie il l'a acceptée consciemment, on le voit aussi bien sur le front que dans les foyers des villes et des campagnes où même les femmes montrent non seulement du calme et de la fierté, mais une activité et une initiative dont on ne les croyait pas capables, auparavant.

Déjà la guerre de Libye avait montré quelque chose de nouveau en Italie. Commencée à travers la rhétorique des professeurs encombrés de réminiscences romaines et les illusions des nationalistes qui la croyaient une promenade militaire, elle se prolongea grave et coûteuse dans le calme et la patience admirable de tout le pays.

Il y a un quart de siècle, le sentiment national était plutôt faible, en Italie. La génération née autour de 1870 eut une jeunesse peu gaie : ses vingt ans coïncidaient avec la pire période de la politique italienne ; les exploiteurs du nouveau régime couvraient le peuple d'impôts, sévissaient contre les aspirations populaires à l'amélioration économique, tournaient les bénéfices de la liberté à leur avantage personnel. Cette jeunesse fut socialiste, humanitaire, pacifiste, mais surtout afficha une critique impitoyable contre les institutions. Le nietzscheïsme conquérant de d'Annunzio répondait à un tempérament tout exceptionnel et n'eut d'influence que sur la génération suivante.

La poésie patriotique de Carducci n'avait plus d'écho parmi les jeunes, parce que privée d'aspirations sociales. Attirés par les tendances juvéniles, De Amicis, Fogazzaro, Arturo Graf manifestèrent des sympathies socialistes. Pour les renforcer, la persécution gouvernementale, qui mit en prison ou à « domicile contraint » plusieurs jeunes imprudents, ne manqua pas. Mais le courant était si entraînant qu'il pénétra, quelques années plus tard, même dans les rangs

d'un parti jusqu'alors réfractaire, et des jeunes catholiques (et même des prêtres) virent dans les revendications populaires un renouvellement du catholicisme ramené aux origines chrétiennes.

C'était une jeunesse en grande partie bourgeoise, entendons-nous, Laquelle agissait ainsi contre ses intérêts immédiats. Plus tard, la bourgeoisie commença à prendre conscience des classes, et aujourd'hui sa jeunesse s'organise pour défendre ses intérêts. D'autre part, les socialistes aussi, sortant des nuages du sentiment et de la critique stérile, se sont lancés aux conquêtes de classes.

Cependant, la troisième Italie avait organisé ses écoles de tous grades avec unité de méthode et dans un esprit national; elles commençaient à donner leurs fruits. Peuple et bourgeoisie eurent leur nouvelle génération (celle qui était née vers 1890) nourrie de récits héroïques. Elle lisait sur les bancs des lycées les strophes enflammées de Carducci, qui, déjà vieux, était enfin reconnu comme poète national même par les sphères officielles qui auparavant lui étaient hostiles en tant que mécréant et jacobin. Dans chaque région, dans chaque milieu local se trouvait quelque témoin de l'histoire glorieuse, quelque vétéran rendu vénérable et cher par l'âge et par la mort prochaine. Les luttes sociales attiraient moins les jeunes parce que devenues trop concrètes et manquant d'idéal. Une forte contribution au mouvement socialiste avait été donnée par la petite bourgeoisie au service de l'Etat, mal payée et encore plus mal traitée : ayant obtenu les améliorations réclamées, cet élément épars et intelligent retirait son adhésion momentanée et se distribuait en d'autres partis amis des institutions. Enfin aussi, les courants de la culture européenne apportèrent de nouvelles influences, contraires aux précédentes et dans lesquelles, il n'y a pas de doute, le germanisme imposait son âpre volonté réaliste fortement étatiste qui obligeait les nations à se concentrer en elles-mêmes pour s'affronter en un avenir prochain.

Certaines commémorations patriotiques récentes montrèrent quel progrès avait fait le sentiment national dans les dernières décades ; d'abord le centenaire de la naissance de Garibaldi (1908) dont la figure chevaleresque grandissait avec l'éloignement, comme celles de Mazzini et de Cavour ; puis le cinquantenaire de la proclamation de Rome capitale. Ces fêtes, qui unirent vraiment la nation en un seul penser, tandis qu'elles invitaient la jeunesse cultivée à revivre notre histoire d'hier, frappaient l'imagination populaire en lui faisant sentir la puissance et la grandeur du lien national.

L'émigration ne fut pas le dernier facteur de ce sentiment. L'étranger fait sentir au paysan calabrais ou sicilien, à l'ouvrier piémontais ou vénitien qu'il est Italien malgré la distinction assez vive du dialecte et des habitudes, le pose en face d'autres nationalités émigrantes, excite en lui une rancune, une nostalgie un orgueil italiens.

Enfin, voici là tout près, de l'autre côté de l'Adriatique, le plus vif sujet d'excitation, la mesquine, hargneuse, incessante provocation autrichienne. La lutte des *irrédents* contre la pression des Allemands, Magyars, Slovènes, incités en masses par l'Autriche à étouffer l'italianité dans les villes vénitiennes de l'Adriatique orientale les vexations des fonctionnaires autrichiens à l'égard des populations étaient devenues si insupportables que même les pacifistes s'étaient révoltés. Le réquisitoire le plus impressionnant contre cette croissante persécution occupa durant plusieurs mois avant la guerre européenne un journal modéré et giolittien, la *Stampa* de Turin.

En disant que la nouvelle génération est patriote, nous n'avons noté qu'une de ses qualités saillantes ; mais elle a une physionomie bien plus disparate que la précédente. Moins sentimentale, moins penchée sur sa vie intérieure, plus sportive, plus robuste, elle a une plus grande confiance en soi, une confiance peut-être excessive. Une vitalité exubérante lui interdit autant les rêves sociaux que les doutes intérieurs et la fait assez légèrement s'engouer d'idées contradictoires. De certains jeunes d'aujourd'hui, les plus connus, il serait assez malaisé de suivre la déjà longue évolution : plus d'un maître a été adoré et nié en peu d'années, de d'Annunzio à Benedetto Croce. Des traditionnalistes deviennent fatalistes, des syndicalistes impérialistes, des incroyants catholiques et *vice versa*. Ils ne manquent pas, les suiveurs de la *Realpolitik*, de la *Weltpolitik* auxquels les événements d'aujourd'hui qui signent la fin des hégémonies militaires devraient enseigner quelque chose. Mais ils ont changé d'opinion. Il y a beaucoup de dilettantisme dans tout cela. Il est incontestable qu'ils ont entendu fortement l'appel de la race. Depuis dix ans, la guerre grondait dans le ciel d'Europe et ils la pressentaient plus sûrement que leurs aînés.

Eh bien, la guerre moderne, longue, compliquée, lutte militaire et résistance civile, y pourrions-nous durer sans la préparation sociale de la génération précédente?

D'abord, le sentiment national prend racine sur le bien-être individuel, non sur la misère et le mécontentement. Avant les réformes sociales, que justement cette génération imposa à la paresseuse et égoïste bourgeoisie italienne, une guerre comme celle-là, nous devons le dire, eût amené un désastre. En outre, le patriotisme est tout de culture et ne va pas d'accord avec l'analphabétisme. A présent, contre cette infériorité de notre peuple, cette génération a lutté avec succès. Les démocrates chrétiens aussi n'ont pas peu contribué à faire accepter la guerre à une grande partie du pays, aux catholiques. Enfin, le féminisme — pour ne pas non plus oublier cette préoccupation de la génération précédente — en donnant aux femmes italiennes une plus grande conscience de soi et plus de culture, non

seulement a renforcé dans les familles le sentiment du sacrifice patriotique, mais a inspiré les plus diverses initiatives de solidarité et de secours en faveur des classes les plus éprouvées par la guerre.

Ces deux générations se jugeaient, avant la guerre, non sans défiance réciproque. Toutes deux douées de qualités maîtresses différentes mais également indispensables à une nation qui a des traditions de large humanité en même temps que de viriles individualités, elles tireront grand profit d'une revision sincère et profondé de leurs idées pour l'avenir de l'Italie que l'une n'aime pas moins que l'autre. Toutes deux pensèrent qu'elles devaient faire place à une nouvelle génération digne de tout notre amour ému, celle des enfants qui assistent avec une précoce douleur et une obscure conscience à la disparition de tant de chères vies et au bouleversement des richesses et des idées dont s'enorgueillissait la civilisation du siècle.

Les lettres italiennes ont à déplorer de graves pertes récentes. Il suffit de nommer le romancier sicilien Luigi Capuana et le critique Bonaventura Zumbini. A côté de ceux-là, qui avaient achevé leur carrière (ils avaient dépassé les 70 ans), il faut rendre hommage à la mémoire des jeunes qui ont sacrifié à la patrie toutes leurs espérances et certitudes d'avenir.

Renato Serra fut tué dans les premiers mois de notre guerre, le 20 juillet 1915. Il avait fait des essais de littérature contemporaine vraiment perspicaces et fins. Son dernier écrit, *Examen de conscience d'un homme de lettres*, travail hâtif noté entre une besogne et l'autre du service militaire, est grandement caractéristique. Il commence dans un esprit et finit dans un autre. Il écrit dans une revue d'intellectuels et d'esthètes, se sent en leur présence, parle comme ils parlent, pense lui-même ainsi et ne trouve aucun motif logique à faire la guerre, qui n'intéresse pas la littérature et ne lui apportera, dit-il, aucun changement, comme elle ne changera rien de rien au monde. Son intellectualisme est grave et compliqué, mais il est seulement la superficie : au fond de lui, la source souterraine des impulsions est puissante et brise la croûte de l'indolence analysante : une impatience de marcher l'étreint, d'agir lui-même, de participer à la vie de la nation, peut-être mieux, de sa région où il est enraciné, de ses ardents Romagnols qui, appelés, partirent pour la guerre avec lui.

Style personnel, fait de tâtonnements et d'approximations successives, dans la première partie, puis la prose devient cristalline, classique. Commencée comme une analyse littéraire, l'œuvre s'achève en une confession au sens mystique, devant un dieu intérieur.

Ses dernières lettres, que ses amis ont recueillies dans un petit volume, avec l'*Examen* (Trèves édit. à Milan), nous montrent un homme en une période critique, qui s'observe lui-même incessamment durant l'action avec un calme lucide. La mort interrompit trop

tôt cette analyse qui, achevée, aurait été un document d'importance énorme.

Scipio Slataper, Triestin, de père d'origine slave, était un témoignage de la force d'assimilation de la culture italienne. Son petit livre *Il mio Carso* (Editions de la *Voce*, Florence) est le poème en prose de la région où se développe notre plus âpre offensive. Le paysage pierreux et sauvage est pénétré dans l'âme de l'auteur de façon à la former à son image. La prose aussi est dure et anguleuse, mais d'une sonorité et d'un relief puissants. C'était un écrivain mûr et original, et ce livre, son seul livre, suffit à lui assurer une place dans la littérature italienne. Slataper s'était occupé aussi avec grande compétence et sincérité des problèmes irrédents. Engagé volontaire, il fut tué en vue de la terre qu'il avait, on peut le dire, littérairement conquise à l'Italie.

Il appartenait, comme Serra, à la *Voce*, dirigée par Prezzolini, revue qui groupait des tempéraments et des idées disparates hors des cadres des partis et des écoles, unis seulement dans un commun désir de liberté et de sincérité.

Eugenio Vaina, de père hongrois et de mère italienne, était de la lignée de ces étrangers idéalistes qui vinrent en Italie lors du *Risorgimento* pour combattre pour toutes les patries et pour toutes les libertés. Il avait d'abord lutté avec la plume pour l'indépendance des Albanais et des Jugoslaves qu'il avait visités durant leur guerre contre les Turcs. Un magnifique discours de lui en faveur des nationalités balkaniques selon l'enseignement de Mazzini, de Gioberti et de Tommaseo, prononcé dans un congrès de démocrates chrétiens l'année dernière, avait converti ce parti à notre intervention dans la guerre. Volontaire dans les Alpins, il fut tué dès les premières semaines de l'action sur les hauteurs de Gorizia. Il avait 27 ans. Sa dernière page, envoyée peu de jours avant sa mort à un journal de Cesena, l'*Azione*, est une des plus profondes impressions de guerre qui aient été écrites jusqu'ici en Italie.

Giosué Borsi avait vingt-cinq ans lorsqu'il fut tué. A dix-huit ans, il avait frappé le monde littéraire en récitant dans quelques villes avec la perfection d'un acteur des vers de lui, d'une technique consommée, mais non originaux, habiles imitations de son grand ami de famille, Giosué Carducci. Quand il les publia, il les intitula en latin *Scruta obsoleta* (défroque importune), pour avertir qu'ils étaient désormais détachés de son âme. Il avait aussi fait le métier d'acteur, puis s'était voué au journalisme. Avant la guerre, dans une revue de Lugano qui rassemble des documents d'inspiration mystique, *Cœnobium*, avait paru un sien testament spirituel d'adhésion complète à la religion catholique romaine. Sa dernière lettre à sa mère est encore un testament dans ce sens, vraiment émouvant.

Il n'a pourtant pas expliqué cette conversion du paganisme littéraire de Carducci à la pratique du catholicisme, et c'est grand dommage.

Et il faudrait encore rappeler Ruggero Fauro et d'autres très jeunes, qui troquèrent la plume du journaliste contre le fusil.

Hélas ! la disparition de ces jeunes a appauvri notre culture, bien qu'elle ait ajouté de nouvelles et belles figures morales à l'histoire de notre *Risorgimento* qui voit, en cette guerre, son achèvement.

GIOVANNI CENA.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Il semble que, sous le knout des circonstances, la question de l'autonomie de la Pologne a fait un pas dans l'esprit des membres de la Douma. Aux concessions positives venues de l'Allemagne (reconstitution de l'université de Varsovie, libre usage de la langue nationale, coopération des organisations civiques dans l'administration des villes), que va opposer la Russie qui lui attire sincèrement l'amour et le dévouement des Polonais ? *L'Outro Rossii* publie sur la question des rapports russo-polonais un article important de M. Kuzmin-Karawaieff, dont voici un extrait :

L'immense majorité des Polonais a été jusqu'ici de notre côté ; mais voilà que les mesures bienfaisantes des Allemands les poussent vers l'orientation austro-allemande.

On ne peut plus garder le silence ; il faut trancher la question polono-russe, oublier qu'il y a eu trop longtemps un conflit polono-russe, examiner franchement le projet d'autonomie de la Pologne.

N'est-il pas étrange que la Russie, n'ayant plus un seul gouvernement de la Pologne en sa possession, ait conservé toutes les autorités, tous les policiers, toutes les directions scolaires, en un mot tous les fonctionnaires autrefois actifs en Pologne et les ait installés à Moscou, à Riazan, à Tambow, à Woroneje, à titre d'évacués ? *Elle compte donc, lorsqu'elle reviendra en Pologne, y rapporter et faire revivre tout l'ancien régime administratif !* Mais est-il admissible que lorsqu'on aura chassé l'ennemi, l'école russe vienne remplacer, dans le Royaume, l'école polonaise, que la langue polonaise soit de nouveau bannie des tribunaux ? Que penseront, que diront les Polonais délivrés du joug allemand, si on leur impose encore le système russificateur, l'administration russificatrice ?

Il ne saurait donc être question de ce retour. Mais il faut d'ores et déjà préparer des organisations polonaises, une magistrature polonaise, prêtes à entrer en fonctions aussitôt que sera réalisée l'autonomie de la Pologne.

Et puis on ne saurait se dissimuler qu'il y avait avant l'occupation de la Pologne par les Allemands de forts courants de sympathie, si ce n'est vers l'Allemagne, tout au moins vers l'Autriche. Ces courants, actuellement, se croient sûrs de triompher. Nous devons donc agir catégoriquement à l'égard des Polonais qui, malgré les bonnes grâces allemandes, pensent que l'ennemi est à l'ouest et non pas à l'est. Disons-leur : le passé est mort à tout jamais !

LA PRESSE ENNEMIE. — On s'inquiétait déjà dans les milieux économistes allemands, au cours des années d'avant la guerre, d'une baisse très marquée de la natalité dans tout l'empire. La guerre est venue, qui a enlevé, enlève et enlèvera encore à chacune des patries belligérantes le plus sain, le plus actif, le plus fécond d'elle-même. Tout autant que la valeur ouvrière, les valeurs morales et énergétiques, intellectuelles et procréatrices seront formidablement diminuées et le problème se dresse, urgent, d'y parer. Certes on ne compte guère que le sentiment du devoir patriotique puisse à lui seul annihiler l'égoïsme qui est à la base des pratiques malthusiennes et pousse jamais les gens à s'oublier au point de faire un enfant, mais si une autre raison, physiologique celle-là, les entraîne à cet oubli réclamé, il est impossible que désormais on considère comme ayant « fauté » toute femme qui, obéissant au sentiment de son cœur ou même au seul attrait du plaisir, donnera à la patrie ce que ses sœurs, pour des motifs non plus vertueux, se refusent à lui accorder. Aussi ne doit-on pas s'étonner de trouver dans un journal de la petite bourgeoisie berlinoise, le *Lokal Anzeiger*, cette lettre écrite par la sœur M... à la rédaction :

Comment le mépris de la fille-mère et de l'enfant peut-il subsister, alors que l'Etat a besoin d'enfants? Il faudrait en finir avec cette cruauté. Je ne veux pas défendre la cause de l'immoralité, mais il faudrait changer les lois qui régissent nos mœurs. Il est lamentable qu'une pauvre créature soit méprisée toute la vie parce qu'elle a un enfant. Elle n'a fait qu'agir humainement, ce qui ne devrait pas lui apporter de honte. Pourquoi les jeunes filles à qui le bonheur du mariage a été refusé devraient-elles renoncer à leur vocation, à leur droit le plus sacré, la maternité. Seule la possession d'un enfant peut satisfaire le désir infini dont est possédée toute femme bien portante. On ne peut pas, dans la vie, ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus parfait et de plus élevé; chaque vocation particulière est une façon de pis-aller. J'estime qu'il faut reconnaître à toute femme parvenue à l'âge de 25 ans sans avoir pu se marier le droit à un enfant. Il faudrait que l'Etat consacrât à l'éducation de ces enfants illégitimes une subvention annuelle. Mais, avant tout, il faut laver la fille-mère de toute honte. Qui a le droit de jeter la pierre à la faible femme si elle ne s'est pas montrée la plus forte? Pourquoi l'homme reste-t-il sans tache, même lorsque son corps est souillé par la maladie? Le monde est étrange! Celle qui écrit cette lettre serait heureuse de provoquer quelques témoignages d'approbation. Une fille qui est mère peut valoir moralement plus que bien des femmes mariées, car tout mariage n'est pas moral.

Le *Lokal Anzeiger* nous apprend, qu'à son grand étonnement la majorité des réponses reçues approuve le point de vue de sœur M. A l'exception de la *Kreuzzeitung*, la plupart des journaux prennent parti en faveur de cette thèse.

La *Volksstimme*, de Chemnitz (socialiste), lui consacre un article

où elle reproduit cette annonce parue dans la *Bayrische Lehrer Zeitung* :

Un philanthrope munichois a l'intention d'accueillir chez lui quelques garçons pauvres, âgés de 6 à 9 ans, bien doués pour l'esprit et le caractère. Il assurera leurs études. Puissent ainsi d'utiles forces être acquises à la société. Envoyer proposition, etc...

Et la *Volksstimme* ajoute :

Par plus d'un trait de sa politique sociale, l'Allemagne s'est placée à l'avant-garde, et plus d'une fois pendant la guerre nous avons eu l'occasion d'insister sur ce fait, en réponse aux dénigrements de nos ennemis. Mais il est un point sur lequel l'Allemagne est le pays le plus arriéré du monde : nulle part un jeune homme de famille pauvre n'est forcé de renverser de plus grands obstacles pour arriver à une culture supérieure et pour trouver accès dans les grandes écoles. Accordons qu'un enfant pauvre peut devenir étudiant dans une faculté de théologie catholique, et même peut-être protestante ; l'Eglise dispose de moyens suffisants pour former à son service des fils de parents peu aisés. Mais, parmi les juristes et les médecins allemands, parmi les officiers et les professeurs, on trouverait à peine un seul fils d'ouvrier. La *Post* elle-même, organe de la grande industrie, le déplore depuis le début des hostilités. Elle avoue avoir appris, par la guerre, combien peu les dons intellectuels et la grandeur morale sont liés à un degré de fortune ou à une classe sociale particulière. Même des libéraux et des députés du Centre ont exprimé, chacun en son propre nom, la conviction qu'après la guerre, ce ne sera pas tant la seule fortune du père, mais l'intelligence du jeune homme qui lui permettra l'accès de la culture. Mais avec l'idéalisme qui le distingue, c'est surtout le corps enseignant des écoles populaires qui a pris à cœur de frayer la voie au talent, qu'il soit né dans un palais ou dans la plus pauvre maison ouvrière. Quand les massacres auront pris fin, il faudra que le prolétariat allemand exige avec une insistance particulière de voir ces paroles et ces bonnes dispositions se traduire en faits. Malgré des difficultés incontestables, l'espoir du progrès et de la culture semble s'annoncer favorablement.

— Un rédacteur de la *Neue Zeit*, qui signe « Spectator », fait un tableau économique et politique de la Belgique. Il reconnaît que la Belgique forme un état au sens historique et politique du mot, dont l'unité morale ne rencontre pas d'obstacle dans le bilinguisme par lequel on cherche à le diviser. Il veut prouver, et prouve, que ce petit pays est relativement le plus peuplé de l'Europe, que nulle part l'agriculture n'a été développée avec une pareille intensité et que le troupeau y est plus que partout nombreux. Décrivant les progrès immenses de son industrie, il signale que, malgré ses efforts, la Belgique ne peut tirer de son propre sol toute la houille que réclament ses fabriques. Pour « Spectator », le secret de la prospérité de la Belgique, c'est surtout sa situation géographique :

C'est elle qui a, en grande partie, contribué à faire de la Belgique une

des plus grandes places commerciales du monde. Son exportation s'élève à 3.58 milliards de francs, son transit à 2.3 milliards. Il serait toutefois exagéré d'attribuer spécialement à Anvers l'essor de la Belgique...

... L'essor d'Anvers saute aux yeux, mais ce n'est pas, comme certains l'ont cru, le trafic avec le dehors qui est cause de ce développement. C'est le trafic venu des canaux intérieurs de la Belgique. C'est la vie économique de la Belgique, et non celle de l'Allemagne, qui a fait la grandeur d'Anvers. Anvers ne pouvait pas devenir le grand port des bouches du Rhin, parce que Rotterdam est à 570 km. de Mannheim, tandis qu'Anvers en est à 685, et aussi parce que les plus forts navires du Rhin, jaugeant 3.000 tonnes, ne peuvent atteindre régulièrement Anvers. La construction d'un canal du Rhin à l'Escaut n'y pouvait rien changer, car la dépense en eût été énorme, du moment que le canal devait éviter le territoire hollandais...

« Spectator » fait siennes ces conclusions d'un économiste, K. Wiedenfeld, qui publia en 1915, à Munich : *Anvers dans le trafic et le commerce du monde :*

C'est l'industrie belge qui a attiré dans le port de l'Escaut d'innombrables lignes de paquebots. Grâce à cela et grâce, en même temps, au système de tarifs adopté par les chemins de fer belges, Anvers a pu organiser l'importation dans la région rhénane.

Si intimes que soient les relations entre le port de l'Escaut et la vie économique allemande, quels que soient les profits que son trafic retire de l'Allemagne, et quelle que soit, en retour, son importance pour l'Allemagne elle-même, — Anvers demeure essentiellement un port belge, fondé sur les nécessités économiques de la Belgique.

Tout ce qu'on pourrait faire pour réparer le sort d'Anvers ne servirait qu'à diminuer l'importance économique d'Anvers pour l'Allemagne.

Et « Spectator » ajouté :

Ce n'est donc pas Anvers qui a créé l'industrie belge, mais au contraire c'est sur l'industrie belge que repose la fortune d'Anvers. Or le fondement de l'industrie belge, c'est sa vieille et excellente organisation du travail. La Belgique a derrière elle une longue histoire économique à laquelle ses ouvriers sont redevables de leurs connaissances et de leur habileté héréditaire. Ajoutez à cela que la masse de la population s'intéresse passionnément aux progrès de l'industrie et du commerce.

Puis il expose le contraste que fait l'état industriel de la Belgique avant la guerre avec l'état misérable où le manque de matières première a réduit aujourd'hui la plupart de ses industries, et il conclut :

On peut dire, dans un certain sens, que l'industrie belge croit ou diminue avec l'indépendance politique et commerciale de la nation.

Enfin, après avoir déclaré qu'une Belgique privée de son autonomie et dépendante de l'Allemagne serait, par ce seul fait, à demi ruinée, il termine ainsi :

Nous laissons au Belge Billard le soin de prononcer le mot de la fin. Son

ouvrage *La Belgique industrielle et commerciale* (Paris, 1915, Berger-Levrault), a été présenté au public par le sénateur Henri La Fontaine, Président du Bureau international de la Paix. Billard est pacifiste, il est partisan de la réduction des armements et de l'arbitrage, l'adversaire de toute annexion sans consultation populaire. Il s'élève avec la dernière énergie contre ceux qui voudraient morceler l'Allemagne. Il estime à un très haut prix la culture allemande. « Nous croyons, dit-il, que, pour exister, un peuple n'a pas besoin d'opprimer un autre. » Il souhaite une paix durable et se prononce contre une paix qui devrait éveiller chez les vaincus le désir de la revanche. Il se dit partisan de l'internationalisation des colonies où, cependant, les métropoles jouiraient de certains privilèges.

— Le fameux Manifeste des 93 fait un peu honte maintenant aux Allemands, et gêne particulièrement ceux d'entre eux qui voudraient nous faire risette. Il est vrai que certains de nos intellectuels nous mettent, nous aussi, un peu dans l'embarras. Peut-être les nôtres n'ont-ils aventuré qu'eux-mêmes, tandis que les leurs ont collectivement mis en mauvaise posture la méthode d'érudition allemande, qu'ils incarnaient à leurs yeux comme aux nôtres. Théodore Wolf, dans le *Berliner Tageblatt*, s'efforce de les innocenter ainsi :

L'Académie française des Sciences a, comme le rapportent les feuilles parisiennes, rayé de la liste de ses membres le mathématicien Félix Klein, qu'elle a remplacé par un professeur belge de l'Université de Louvain. Elle avait à la suite du fameux « Manifeste des Intellectuels », qui parut en Allemagne au début de la guerre, décidé la radiation de tous les savants allemands, et la voici maintenant à la tâche, avec une énergie victorieuse et une profondeur scientifique. Nous avons ici, aussitôt sa publication, exprimé notre avis sur ce manifeste qui devait particulièrement soulever les réprobations des neutres. Nombre de signataires, comme on ne doit pas l'ignorer chez nous, avaient donné leur nom sans autre cérémonie, et ils ne s'y seraient pas associés si le texte leur en eût été communiqué. Ce fut le cas de feu Ehrlich, ce fut celui d'Auguste de Wassermann, ce fut encore le cas de plus d'un homme éminent du monde savant allemand. Chacun d'eux se tut, comme il va de soi, car le silence devint une question d'honneur dès que commença, dans les académies et sociétés savantes des pays ennemis, la radiation des Intellectuels du Manifeste. Il est permis de parler avec plus de liberté, maintenant où plus aucun non honni ne se trouve sur la liste sacrée. Le grand coup de crayon est consommé. Mais tout cela n'est-il pas pour accentuer encore ce qu'il y a de caricatural dans ce procédé académique qui ne veut plus connaître qu'un patriotisme mathématique ou que les mathématiques patriotiques ?

Les feuilles françaises ont remarqué comme une chose nouvelle et surprenante que, dans les informations et les jugements allemands sur les combats devant Verdun, la bravoure des troupes françaises ait été reconnue. Le *Matin* parle d'un étrange changement d'attitude et Alfred Capus consacre un article du *Figaro* à ce fait soi-disant nouveau. Est-ce que, dans les rédactions parisiennes, on aurait suivi avec autant d'inattention les commentaires allemands sur la guerre ? Est-il juste de prétendre que cette

moquerie gamine qui consiste à nous appeler « Boches » a trouvé en Allemagne un même écho, une réponse équivalente ? Il est certain qu'à l'époque de la paix, ceux qui ont recours aux jeux de mots faciles, ou ne perçoivent que ce qui est à la surface, croyaient trop à la décadence française. Qui voulait détruire cette erreur commode était vite estampillé francophile, ce qui, entre parenthèses, était assez indifférent. Mais ensuite, pendant la guerre, on a reconnu à l'adversaire français ce qui lui revenait.

LA PRESSE NEUTRE. — Chaque grand journal parisien a eu son ou ses « neutres » voyageant en Allemagne, dont les longs rapports presque jamais ne concordèrent. C'est que chacun de ces neutres, obéissant à sa sensibilité propre, avait sa façon particulière de nous faire plaisir. Leurs visions furent peut-être moins différentes que ne l'était leur compréhension de ce que nous attendions d'eux pour être rassurés. Il en a été de même dans les journaux allemands, à en juger par les impressions à eux rapportées par des neutres ayant séjourné chez nous pendant la guerre. Mais voici, publié par le germanophile *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, un tableau de la vie berlinoise d'un correspondant allemand. Il est certain que ce dernier cache plus de choses qu'il n'en révèle.

Ailleurs le cauchemar des zeppelins agit, ici de sévères réglements de police doivent modérer la vie nocturne. On ne danse pas, du moins en public, c'est là la différence la plus caractéristique entre la vie actuelle et celle du temps normal. Aux *five o'clock* dans les restaurants mondains, rien n'est changé : dames élégantes, uniformes, musique langoureuse, garçon en habit, et mêmes pâtisseries. Cette dernière chose est peut-être le plus curieux au point de vue technique : il faut croire que le gâteau est une création tirée du néant. On en a successivement ôté la farine, la crème, le beurre et les œufs, et néanmoins les précieuses douceurs restent identiques. C'est une chose inquiétante. On finirait par se demander si ces ingrédients considérés comme indispensables n'ont pas toujours été étrangers aux pâtisseries.

La principale lecture est celle des innombrables prescriptions et dispositions. On ne peut dire qu'elle soit reposante et agréable ; ces textes sont trop lourdement administratifs dans leur rédaction, ils demandent de la patience pour être médités.

Aussi est-ce ailleurs que nous cherchons des distractions intellectuelles. Il n'est pas possible d'aller tous les soirs au théâtre : comme la foule y vient toujours, il y a peu de variété, et le succès de ces entreprises est un des paradoxes de la guerre.

Il est curieux qu'on sent d'autant plus la guerre qu'on se bat moins et qu'il y a moins de souffrances. C'est quand les listes des pertes se réduisent qu'on a le plus d'appréhension.

Chaque fois qu'il y a une activité particulière sur un point du front, on peut déterminer la direction des idées. La tension de l'esprit trouve alors un objet précis sur lequel se porter. Mais quand tout paraît en repos, on songe anxieusement ; les bruits ont alors libre cours ; chacun sait d'une source autorisée ce qui se passe. On bavarde, on discute. Et le silence qui

paraît annoncer l'orage rend inquiet. D'abord il symbolise tout ce qu'il y a de stérile dans ce formidable carnage. Le temps passe et l'on réfléchit à ce que signifie la « guerre d'épuisement ». D'ailleurs, dans tout danger le moment le plus terrible est toujours celui où l'on ne peut rien.

Je suppose que ces sentiments doivent dominer dans tous les pays belligérants, mais pas avec la même force qu'ici. Les ennemis de l'Allemagne comptent précisément sur l'aide du temps; ils n'ont jamais trouvé de joie dans les grandes batailles. Ici, au contraire, les moments d'activité ont été des plus favorables, ceux qui ont donné des résultats visibles, sinon définitifs. — ceux qui ont satisfait et alimenté la fierté nationale.

C'est pourquoi actuellement on aspire avec plus de passion à la paix en Allemagne ; on ne possède pas de motifs de continuer à nourrir des dispositions belliqueuses. L'ennemi ne se trouve pour ainsi dire pas sur le territoire national ; il n'y a pas de prestige à regagner ; l'esprit de conquête le plus hardi peut se contenter de l'étendue du territoire occupé. Un résultat qui pouvait être un grand but politique, la communication avec le Levant, a été atteint dans la mesure où cela était possible par les armes. Que reste-t-il qui vaille de lourds sacrifices ? La domination de la mer, ou, comme on s'exprime ici, la liberté des mers? La route qui y conduirait est si longue et si coûteuse qu'aucun homme intelligent ne s'y sent attiré.

Chez un peuple qui se sent en danger ou qui se sent humilié, on peut s'attendre à trouver la décision de lutter jusqu'à la mort plutôt que d'en finir. Si l'ennemi se trouvait au Rhin ou à la Vistule, on découvrirait ces sentiments ici. Mais, actuellement, tout se passe loin du pays; à l'intérieur on ne connaît que les désagréments des règlements de restriction. Pour le citoyen allemand, la perte des colonies compte pour peu de choses, car il sait qu'en fin de compte, c'est dans la lutte contre les lignes franco-anglaises et russes que se trouve la décision.

C'est ce qui explique la tendance pacifiste qui domine. Mais on comprend fort bien que le désir en soit également très vif chez les ennemis. Nous ne pouvons offrir la paix, et les autres ne le peuvent pas non plus dans la position où ils se trouvent : c'est la conclusion que l'on entend répéter avec un soupir.

Il n'y a pas à cacher l'évolution misérable d'une grande partie de la presse grecque, d'autant moins qu'elle est due au sourire des coffre-forts allemands. Les journaux grecs sont pauvres et le mark, en dépit de sa dépréciation, n'a pas perdu sur eux sa vertu séductrice. Mais n'allons pas croire que l'opinion grecque se soit elle aussi modifiée. Le peuple hellène, dans sa grande majorité, est demeuré neutraliste, mais sincèrement ententophile. C'était il y a peu de temps le sentiment de presque tous les journaux d'Athènes, voire de *l'Embros*. Ce journal, sans marcher entièrement selon nos vues, suivait avec sympathie les efforts des Alliés. Il avait même pour correspondant parisien un Grec ami de la France, parfait écrivain français qui, dans les articles qu'il adressait à son journal, ne cachait nullement ses opinions vénizélistes. Mais *l'Embros* est devenu

germanophile et, bien que gardant, probablement par une sorte d'hypocrisie, la collaboration de son correspondant parisien, a publié récemment, sous la rubrique « Lettre de Paris », des chroniques laides et perfides signées Ph. Hilion, « correspondant parisien extraordinaire ». Alors que M. Alexandre Mavroudis, le véritable correspondant à Paris, respectueux des lois du pays qui l'abrite, confiait à notre censure préalable ses intéressantes et judicieuses relations, c'est par des voies détournées que le pseudo Ph. Hilion adressait ses insinuations les plus malveillantes touchant l'état moral de la France. Bien que sa réputation, aux yeux de ceux qui le connaissent, n'en ait pu être entachée, M. Alexandre Mavroudis s'est refusé à accepter plus longtemps ce voisinage honteux et, faisant un geste que nul ne réclamait mais qui l'en fera estimer davantage, il vient de donner sa démision de correspondant de *l'Embros*.

Pour faire compensation aux défections de ces quelques journaux d'Athènes, un nouveau journal grec vient de se fonder défendant, au nom des intérêts héllènes, la politique vénizéliste, le *Kiryx*. Ces quelques lignes extraites du *Kiryx* sont tout un programme :

De quelle gravité est la crise extérieure qui décidera du sort de la Grèce et de tout l'hellénisme, la presse libérale l'a toujours signalé. L'absence d'un gouvernement véritable dans notre pays augmente encore les dangers qui nous menacent ; ces dangers, nos gouvernants sont les seuls en Europe à ne pas les apercevoir, parce qu'ils ignorent tout de leurs devoirs et de leurs responsabilités, parce qu'ils sont des pilotes aveugles, alors qu'il nous faudrait de grands hommes d'Etat. Dans quel sens se développe notre politique intérieure, c'est ce que montrent assez les actes irréguliers, les illégalités qui ont lieu à tout moment et les efforts que semble faire le gouvernement pour ramener la Grèce au régime funeste d'où est sortie une révolution.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Paul-Louis Hervier : *Silhouettes allemandes ;* Nouvelle Revue. 3 50

Linguistique

Dictionnaire des termes militaires et de l'Argot poilu ; Larousse. 2 50

Littérature

Henri Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, II : *L'Invasion mystique ;* Bloud. 8 »

Remy de Gourmont : *Dans la tourmente* (avril-juillet 1915). Préface de Jean de Gourmont; Crès. 1 50

Abel Hermant : *Chroniques françaises, 1914-1915 ;* Renaissance du livre. 3 50

Lucy Kufferath : *Saisons d'exil à Genève 1915 ;* Edit. Atar, Genève. » »

Carlos Larronde : *Anthologie des écrivains morts pour la patrie.* Préface de Maurice Barrès ; Larousse. 2 vol. Chacun. 0 75

Musique

G. Jean-Aubry : *La musique française d'aujourd'hui.* Préface de M. Gabriel Fauré; Perrin. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Maïten d'Arguibert : *Journal d'un famille française pendant la guerre ;* Perrin. 3 50

James Mark Baldwin : *La neutralité américaine ;* Alcan. 1 25

Henry Barby : *L'Epopée serbe.* Avec 20 illust. h. t. et 1 carte; Berger-Levrault. 3 50

Marcel Boulanger : *Le Cœur au jour ;* Crès. 1 50

Carnets de route de Combattants allemands. Trad. intégrale, introduction et notes par Jacques de Dampierre. Avec 16 illust. et fac-similés d'écriture ; Berger-Levrault. 3 50

Les Communiqués officiels: XVII, novembre et décembre 1915. Berger-Levrault. 0 90

Herbert Adams Gibbons : *Les derniers massacres d'Arménie.* Trad. de l'anglais ; Berger-Levrault. 0 40

A Godin : *La réparation des maisons endommagées par la guerre ;* Berger-Levrault. 1 50

Fr. de Jehay : *L'Invasion du Grand Duché de Luxembourg en août 1914;* Perrin. 1 »

P.-H. Loyson : *Etes-vous neutres devant le crime?* Avec une lettre de Emile Verhaeren ; Berger-Levrault. 3 50

René Milan : *Les Vagabonds de la gloire ;* Plon. 3 50

Pendant la guerre, l'esprit satirique en France. Préface d'Arsène Alexandre. Album de 127 planches ; Berger-Levrault. 4 »

Salandra, Tittoni, Barzilaï, etc. : *L'Italie et la guerre d'après les témoignage de ses hommes d'Etat.* Préface de M. Henri Hauvette ; Colin. 1 50

Voix américaines sur la guerre 1914-1916 ; Berger-Levrault. 0 60

Philosophie

Georges Dwelshauvers : *L'Inconscient ;* Flammarion. 3 50

Poésie

François Porché : *Nous,* poèmes choisis ; Nouvelle Revue française. 3 50

Roman

Félicien Champsaur : *Le Bandeau.* Avec 326 dessins par Raphaël Kirchner ; Renaissance du Livre. 3 50

Félicien Champsaur : *Metz en 1870 ;* Renaissance du Livre. 3 50

Colette : *La Paix chez les bêtes.* Frontispice de Steinlen ; Crès. 3 50

François de Nion : *Son sang pour l'Alsace...* Flammarion. 3 50

Sciences

M. Job : *La Stérilisation des eaux. La chimie des aliments.* Avec 6 illust., Berger-Levrault. 1 »

Sociologie

Gaston Cadoux : *La Prospérité économique de l'Allemagne ;* Berger-Levrault. 0 40

Théâtre

Louis Texier : *Sang maudit. Avant et Pendant,* pièces en 2 actes, en vers ; Lions' Toulon. 1 »

Voyages

Marguerite Moreno : *Une Française en Argentine ;* Portrait de Cialkowski. Préface de Yvonne Sarcey ; Crès. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le roi Léopold II et la Guerre. — Hidekk. — A Salonique. — Fille de femme de Lettres. — Une langue franco-anglaise. — Levée de Mannequins. — Soirée de

guerre. — A l'ordre du jour. — Les Poètes entre eux. — Futurisme russe. — Le « Pastissier français », la Bibliothèque Nationale et Fedor von Zobeltiz.

Le roi Léopold II et la Guerre.

Mon cher Directeur,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la lettre que vous avez reçue de votre côté au sujet de mon point d'interrogation : « Qu'aurait fait en août 1914 le roi Léopold à la place du roi Albert ? » Si elle avait été écrite de façon moins désobligeante, je vous aurais demandé de la publier, mais il suffit en somme de savoir le point qu'elle soulève.

Le roi Albert est une belle âme, tandis que le roi Léopold ne semblait pas une belle âme. Voilà tout ce qui me faisait douter. Mais on peut douter de mon doute !

Mon ami Dumont-Wilden, à qui j'ai soumis l'hypothèse, se prononce pour l'ancien roi. Tant mieux ! Il m'écrit :

Si le roi Léopold était très impopulaire au moment de sa mort, un revirement commençait à se produire un peu avant la guerre, surtout dans les jeunes générations. Et les admirateurs du feu roi sont d'autant plus passionnés qu'ils considèrent qu'ils ont un courant injuste à remonter. Qu'aurait fait Léopold II s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances qu'Albert ? C'est assez difficile à dire. Moi, je crois qu'il aurait agi comme son successeur, et cela pour diverses raisons. Je crois même qu'il aurait pris dans la lutte contre l'Allemagne un rôle plus ample, plus important, parce qu'il avait plus d'imagination et plus d'ambition que son neveu qui est un esprit droit, honnête, jusqu'à l'héroïsme — il l'a prouvé, — mais peu enclin aux grands rêves. Notez d'ailleurs que personnellement il détestait Guillaume II, lequel s'était permis de juger sa conduite privée. Au surplus, ce n'était rien moins qu'un homme de cœur. Le feu roi des Belges était avant tout un homme de grand sens, et quand il s'est agi de répondre à l'ultimatum allemand, la raison et le sens politique étaient d'accord avec la stricte honnêteté.

Si la Belgique avait laissé passer l'armée allemande, elle eût été aussi bien qu'elle l'a été au commencement de la guerre le champ de bataille de l'Europe, car la France et l'Allemagne n'auraient pas laissé l'ennemi prendre sans coup férir l'avantage d'une base d'opération aussi commode. Elle eût donc perdu tout ce qu'elle a perdu, plus l'honneur et l'espérance. Tout cela, à moins d'avoir l'esprit aveuglé par une pleutrerie incurable, apparaissait en août à quiconque réfléchissait. Or Léopold II était un homme réfléchi, et ce n'était rien moins qu'un pleutre...

Soit ! l'avis de Dumont-Wilden est très judicieux.

Recevez, etc.

HENRI MAZEL.

§

Hidekk. — Dans le *Mercure* du 1er avril, p. 454 (article de J.-W. Bienstock : *Chez l'Ennemi*), il faut rétablir ainsi la phrase allemande qui y est citée : *Hauptsache ist dass England Keile kriegt*, ce qui signifie : « L'essentiel est que l'Angleterre reçoive une râclée. »

Telle est la fameuse formule qui, sous sa forme résumée *Hidekk*, est devenue populaire en Allemagne, comme le *Gott strafe England*, dont elle constitue une variante, et que Guillaume Apollinaire, ainsi qu'il nous l'a conté dans sa « Vie anecdotique » (*Mercure* du 16 février), trouva un jour, en Champagne, baptisant une cagna boche : *villa Hidekk*.

§

A Salonique. — La vie à Salonique, malgré les loisirs forcés des troupes françaises et anglaises, n'est pas aussi monotone qu'on pourrait le supposer.

Suivant une coutume qui leur est chère, les soldats anglais ont organisé sur le front des soirées artistiques où les « tommies » peuvent entendre les vieux airs populaires britanniques, ainsi que les ritournelles à la mode, et surtout des revues charges qui ont beaucoup de succès.

De leur côté, les Français en font autant. Il doit être fort curieux de comparer les deux humours, car les sujets de ces revues improvisées, écrites et jouées par des amateurs, sont à peu près les mêmes.

L'autre jour on jouait — du côté français — une revue intitulée : *Ça raille à Salonique*. On jugera, d'après ces répliques, de l'esprit dépensé. Bien des pastiches de Victor Hugo ne valent pas celui-ci :

ATHÉNA.

... Mais, Sire, peut-on savoir
Ce qui s'est passé sur la Marne, un beau soir ?...

GUILLAUME

Voilà ! Nous avancions ; vaincus par ma conquête,
Les Français reculaient, plus d'un baissait la tête,
Et mon aigle volait de clocher en clocher,
Pour aller, tout là-bas, sur Paris se percher.
Le soir tombait. La lutte était ardente et noire
Et j'avais l'offensive et presque la victoire.
Caché dans un ravin, d'où j'observais parfois
Le centre du combat, quand auprès d'un grand bois,
Je m'aperçus soudain, catastrophe immortelle,
Que j'avais par mégarde oublié mes bretelles ! ! !
Mon pantalon tombait. L'espoir changea de camp,
Et je vis mes soldats, qui, tous, foutaient le camp,
Crier en agitant leurs bras comme des ailes :
L'Empereur, l'Empereur a perdu ses bretelles !...
... Je les ai retrouvées, depuis, un soir d'hiver,
Dans la neige et la brume !

TOUS

Où ça ?

GUILLAUME

... Sur l'Yser,
Où mes soldats, où mes légions, où mes cohortes,
Des maisons écroulées ont enfoncé les portes.
Et là, joyeux comme le maréchal Oku,
De loin je suis venu, et j'ai vu, j'ai vaincu ! ! !

Les « tommies », eux, ne font pas tant de littérature. Il n'est pas nécessaire d'être un scholar, comme ils disent, pour apprécier les nombreux jeux de mots dont est émaillée la pièce intitulée les *Aventures de Dick Whittington*. Ce ne sont que situations cocasses très simples et dont la compréhension est encore facilitée par un jeu scénique des plus animé. Qu'on imagine une suite de tableaux charges sur des types nouveaux créés par la guerre. Il y a, entre autres, deux Fournisseurs aux armées qui disent en chantant comment ils ont pu faire de la confiture avec des pommes de terre. En les entendant, les « tommies » spectateurs rient d'un bon rire sonore.

Mais la scène la plus cocasse est la mort de la mascotte, animal fétiche du régiment, qui donne lieu à une parodie amusante d'une des plus belles scènes de *Jules César*.

Chez les Anglais, on parodie Shakespeare, chez les Français on pastiche Victor Hugo.

§

Fille de Femme de Lettres. — Madame Colet-Bissieu, la fille de Louise Colet, est morte à Paris, le 10 avril, dans son petit appartement de la rue Notre-Dame de Lorette. Sa mort est passée presque inaperçue. Non pas qu'elle vécût une vie très retirée. Elle était au contraire une habituée des « premières » de la Comédie Française et des répétitions de l'Odéon.

Beaucoup considéraient, sans savoir son nom, cette petite vieille, vêtue d'originale façon, au regard resté vif, et qui avait dû être jolie. Ceux qui la connaissaient la disaient charmante, très spirituelle et très lettrée. Dès qu'on entrait un peu dans son intimité — et c'était chose facile, — elle racontait intarissablement, et non sans agrément d'ailleurs, des anecdotes sur sa « défunte mère » et les gens de lettres qui l'entouraient.

Dans ses récits, elle s'efforçait de détruire la légende bien établie qui nous montre Louise Colet martyrisant Gustave Flaubert. Elle assurait que Louise Colet avait été pour Flaubert, au début de leur union, une amie dévouée, une utile conseillère et même la meilleure des collaboratrices. Flaubert n'était alors qu'un provincial, ignorant de la vie littéraire parisienne où Louise Colet était déjà connue et fêtée. Il bénéficia tout de suite des relations de l'amie de Sainte-Beuve, Mme Récamier, Victor Cousin, Victor Hugo, etc...

Il fallait entendre Mme Colet-Bissieu discuter âprement la thèse de René Descharmes. C'était une vraie plaidoirie qu'elle entamait. Elle montrait alors des manuscrits qu'elle conservait jalousement et qu'on pourra bientôt consulter à la Bibliothèque Nationale. Malgré sa piété filiale, elle s'efforçait d'être impartiale et reconnaissait que sa mère avait eu des torts envers Flaubert. « Ma pauvre maman, disait-elle, avait un caractère qui faisait souffrir tout le monde. »

§

Une langue franco-anglaise. — Qu'est devenue la *Ligue pour la défense de la langue française* ? Les défenseurs sont-ils à la guerre ? Quoi qu'il en soit, leur âme doit en ce moment être pleine de tourments. La langue française, qu'ils voulaient préserver de l'adjonction des mots étrangers, passe un mauvais quart d'heure. Eux qui s'indignaient de l'abondance des *five o'clok*, que l'annonce d'un *garden party* faisait rester chez eux et qui se répandaient en longues chroniques devant l'*english spoken*, que doivent-ils dire aujourd'hui où le *sketch* fait florès jusqu'au théâtre populaire ? On ne peut entrer dans la plus pâle crémerie sans entendre des dames de province commander des *toasts*, des *banns* et des *muffins* et avec quel accent !

Effet de l'occupation anglaise. Si c'est pour faire plaisir à nos amis les Anglais, tout est bien. Ne sommes-nous pas le peuple le plus courtois de la terre ? D'ailleurs une politesse en vaut une autre. Dans un thé anglais de la rue de Rivoli, une Anglaise, l'autre jour, qui mordait un toast à longues dents commanda à la miss-servante d'une voix scandée qui ne laissait aucun doute sur son origine britannique : — Mademoiselle, apportez-moi une autre tartine de beurre.

§

Levée de Mannequins. — Mesdemoiselles les mannequins se mettent

en grève. Grave affaire. Que va devenir Paris sans ses mannequins, une de ses gloires? Ces demoiselles, recrutées parmi les plus jolies femmes de Paris, étaient non seulement le plus bel ornement des maisons de couture, mais encore de tous les endroits à la mode. Lorsqu'on voyait entrer dans une salle de restaurant une femme au gracieux visage et à la silhouette élégante suivie d'un brillant cavalier servant, on pouvait parier cinq fois sur dix qu'on se trouvait en présence d'un mannequin de la rue de la Paix.

La guerre a subitement changé la situation des mannequins. Ces reines de Paris n'ont presque plus d'utilité. Celles que les maisons de couture conservent sont en petit nombre et leurs appointements sont considérablement diminués. Ils étaient avant la guerre l'équivalent de la solde d'un général de brigade. C'est à peine aujourd'hui s'ils atteignent le traitement d'une institutrice d'école primaire. Et les hommes qui avaient pour mission d'équilibrer le budget toujours en déficit de ces demoiselles, les hommes sont à la guerre.

C'est pourquoi les mannequins se sont mises en grève. Grève d'ailleurs toute platonique. Ces élégantes jeunes femmes ne sont pas syndiquées, aussi ne les verra-t-on pas à la Bourse du Travail. Et leurs manifestations n'inquiètent guère les couturiers.

§

Soirée de guerre. — Quelques amis réunis autour d'un feu de bois commentent le communiqué de ce soir d'avril. L'un d'eux pour faire diversion prend le journal et lit le récit suivant :

LA RELIQUE

C'est une humble vieille, très vieille, au dos cassé, au pas menu, du nom de Virginie Valance.

A Badménil, coquet petit bourg de Meurthe-et-Moselle, elle traîne lamentablement sa vie, une vie qu'un souvenir torture.

Voici ce souvenir :

Le 24 août 1914, comme l'avalanche allemande, une avalanche de terreur, déferlait de tous côtés, cette femme, craignant un massacre, se cacha dans un bois voisin du village, avec son fils, Adolphe, âgé de quarante-trois ans. Ils y passèrent la nuit.

Au matin, une patrouille de uhlans, qui fouillait le bois, les rencontra. Le sous-officier qui commandait se jeta sur l'homme, cependant inoffensif et n'ayant aucune arme: il lui asséna sur la tête de violents coups de sabre.

Adolphe Valance tomba mort dans les bras de sa mère épouvantée. Il avait le crâne fendu en plusieurs endroits. Même, son sang inonda le tablier.

— Enfouissez-le sur place, immédiatement ! cria la brute allemande à ses soldats.

Et il leur fit signe de chasser la mère.

. . . . . .

Cette mère revint au village, éperdue, inondée du sang de son fils. Horreur !... Dans son tablier, elle rapportait des lambeaux de cervelle... tout ce qui restait de lui...

Alors, pieusement, une fois remontée chez elle, elle recueillit ces fragments, les déposa sur un linge et ouvrit son armoire pour y chercher un coffret où elle ensevelirait ensuite l'atroce relique...

Mais, tandis qu'elle avait le dos tourné, le chat mangea la cervelle...

Et cette femme vit... — HENRY DE FORGE.

Un silence horrifié suit cette lecture.

— La malheureuse ! dit une femme émue.

— On vaudrait savoir ce qu'elle a fait du chat, dit une jeune fille.

— Elle aurait dû l'enfermer dans le coffret, dit quelqu'un qui pourtant fait profession de bien aimer les bêtes.

— Quel début merveilleux pour un conte fantastique ! conclut un jeune écrivain qui, après la guerre, se propose d'écrire de grandes œuvres.

§

A l'ordre du jour. — Le docteur Paul Voivenel, rédacteur de notre rubrique *Sciences médiales*, vient d'être en ces termes cité pour la troisième fois à l'ordre du jour :

Voivenel Paul, médecin aide major 1re classe, 211e d'infanterie. A prodigué ses soins aux blessés sous un bombardement des plus intenses, les 6, 7 et 8 mars 1916. Demeuré enseveli dans son poste de secours de 11 heures à 19 heures, ayant eu des hommes blessés à ses côtés, n'a songé dès son dégagement qu'à mettre en sécurité les blessés qu'il avait avec lui ; a recueilli, maison par maison, tous les hommes blessés dans le village, a dirigé les brancardiers avec énergie et autorité ; n'est parti que le dernier, tous les blessés de son corps et des corps voisins étant évacués du village soumis à un tir d'artillerie de barrage violent, et n'a cessé de partager tous les dangers des combattants du régiment. (Ordre de la Division.)

§

Les Poètes entre eux. — A ce sonnet que lui avait adressé le poète Charles Cantacuzène :

Fuyant la vieille efflorescence
du péché dont tu fus hanté,
dans tes livres et ta science
ton univers s'est limité.

Moine en ta robe sans nuance,
bénédictin très enchanté,
tu vois la mondaine nuance
se dégrader dans ta clarté.

Vie en plein Paris monacale,
en plein brouhaha liliale,
entre ton chat et ton esprit !

Avec quelle douce prudence,
avec quel charme de Prudence,
ton rêve, Gourmont, nous survit !

Le poète Remy de Gourmont répondit par le sonnet suivant :

Cantacuzène
Au cœur d'argent,
Au rire amène,
Esprit songeant.

Tu te promènes,
Tout en piaffant,
De l'Hippocrène
Au soir songeant.

Et quand tu cueilles
En souriant
Cœurs, fleurs ou feuilles

Tu les effeuilles
Si gentiment,
Si gentiment !

§

Futurisme russe. — En Russie a paru un « drame monologué »(Monologuicheskaia Drama) dont l'auteur est le poète futuriste Cherchémiévitch. Cette pièce a pour titre *Bistr*, mot futuriste dérivé du mot russe qui signifie *ranide* et qui peut aussi se traduire lui-même par *Rapidité*..

Les personnages de ce drame sont nombreux et imprévus : sandwichs, journal, foule, incendies, bruits, sons, automobiles, Armée du Salut, tête d'un poète lyrique, aéroplanes, moteurs, gratte-ciel, commodes, lits, enseignes, réclames, maison sans mur, la rue, la place, un cercueil, un cadavre automobile qui monte au ciel, hurlements, feux des cinémas, etc.

Voici un extrait d'un des monologues pathétiques : « Hier, sur ma joue est passé un régiment de soldats, et, aujourd'hui, je viens de le manger comme hors d'œuvre. Vous ne savez vous servir de téléphone que pour parler et personne ne veut s'en servir comme moyen de transport. »

La mise en scène de M. Cherchémiévitch est très simple, en voici un spécimen : « Du côté opposé du trottoir s'élance une maison qui se fraie un passage à travers la foule pour écouter le poète lyrique. Un tramway furieux se met debout. Le poète chasse du pied un aéroplane qui le mord. Des aéroplanes volent autour de sa tête, quelques-uns s'y posent. Des gratte-ciels se montrent, des commodes, des lits, des dynamos, des enseignes qui applaudissent l'orateur. La tête du poète vole en éclat et ses idées giclent comme le jus d'une côtelette. » Voilà une pièce très facile de monter et que les directeurs vont s'arracher. — BIENSTOCK.

§

Le « Pastissier françois », la Bibliothèque Nationale et Fedor von Zobeltiz. — En 1653 paraissait à Paris chez Jean Gaillard un petit livre : *Le Pastissier françois. Où est enseigné la manière de faire toute sorte de patisserie très utile à toutes sorte de personnes. Ensemble le moyen d'aprestez toutes sortes d'œufs pour les jours maigres, et autres, en plus de soixante façons.* Deux ans plus tard, Louys et Daniel Elzevier, les petits-fils du célèbre imprimeur, en donnaient à Amsterdam une réédition qui compte parmi les raretés bibliographiques.

Bérard, en effet, qui, le premier, attira l'attention sur elle ne put, en 1822, qu'en signaler 2 exemplaires. Dans ses *Annales de l'imprimerie des Elzeviers*, Pieters en nomme 5. Willems, l'historien de la célèbre maison, croit qu'il en existe encore 30 exemplaires. En tout cas, il en énumère 29 dans son ouvrage, comme lui ayant été connus *de visu*. Les bibliothèques publiques n'en ont que peu : outre la Bibliothèque Royale de Stockholm — décrit par G. Berghman dans son *Catalogue raisonné des impressions Elzéviriennes*, — et celui de la Bibliothèque Impériale à Petrograd, il semble qu'il n'en existe nulle part ailleurs, celui du Louvre ayant été brûlé en 1870.

Or, le bibliophile Fedor von Zobeltiz, directeur de la *Zeitschrift für Bücherfreunde*, raconte qu'étant allé dans un château français du nord de la France « pillé par les Français » (naturellement), il a trouvé la merveilleuse bibliothèque saccagée, gisant au sol, maculée, foulée aux pieds. Cependant, comme par mégarde, sur un siège, le *Pastissier*, non coupé, aussi frais qu'à l'état neuf, était posé. L'Allemand, qui fait fonctions d'officier de secours aux blessés, songe aussitôt à la bonne petite affaire qui s'offre à

lui. Si, en effet, Ch. Nodier avait payé le précieux livre 200 francs, le dernier exemplaire qui en fut mis en vente — il est décrit dans le *Bulletin de la Librairie Morgand et Fatout*, octobre 1878— fut payé 10.000 francs. Fedor von Zobeltiz, généreux, pense ensuite à l'envoyer « par un détour, à travers un pays neutre, à la *Bibliothèque Nationale* à Paris », avec une lettre qu'il signerait : « *Un barbare bibliophile, ein gebildeter Hunne.* » Il ne le fait pas cependant. Il préfère perdre le volume de 252 pages dans la boue d'un chemin défoncé ! Cela est narré « à la façon de barbari mon ami » p. 133-144 de son livre : *Kriegsfahrten eines Johanniters* (Berlin, Ullstein, 1915), sous le titre : *Der Elzevier*. Et l'on prétend que la galéjade est le propre du Midi !

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société anonyme. — Capital : 500 millions.

Assemblée générale annuelle du 30 Mars 1916

Les actionnaires de la Société Générale se sont réunis le 30 Mars 1916 en Assemblée ordinaire sous la présidence de Monsieur Guernaut, Président du Conseil d'Administration.

Le Rapport déclare que le Conseil s'est appliqué au cours de l'exercice 1915 à réduire les engagements sociaux, comme en témoigne le Bilan, à sauvegarder l'avenir des entreprises dans lesquelles la clientèle est intéressée, à fournir le plus large concours possible à la Défense Nationale. La proportion des recouvrements sur le portefeuille moratorié est très satisfaisante, puisqu'elle dépasse 70 0/0. La prolongation de la guerre a eu une répercussion défavorable notamment sur les entreprises de l'Amérique du Sud. Mais le Conseil fait et continuera à faire, dans l'intérêt de sa clientèle, tous ses efforts pour aider au relèvement de ces affaires dont la plupart sont appelées à retrouver la prospérité quand la situation sera redevenue normale. La confiance et la fidélité de la clientèle se sont affirmées avec une force particulière lors de l'Emprunt de la Défense Nationale, plus de 328.000 souscripteurs ayant apporté à la Société Générale un montant en capital de 880 millions de francs. Enfin la Société Générale a saisi toutes les occasions qui se sont offertes pour apporter son concours aux industries travaillant pour la défense du pays et des nations alliées.

Le rapport signale également la nouvelle répartition des Services dans les trois immeubles du Boulevard Haussmann, de la Rue Réaumur et de l'Avenue Kléber. Le Conseil et la Direction sont installés dans l'immeuble du Boulevard Haussmann, devenu le siège de la Société, avec l'Agence Centrale groupant les services à l'usage de la Clientèle. Les principaux Services intérieurs fonctionnent Avenue Kléber où la Conservation des Titres est aménagée dans les meilleures conditions de sécurité. Enfin les Services de Bourse et de Portefeuille ont trouvé leur place rue Réaumur à proximité de la Bourse et de la Banque de France. Cette organisation a eu comme conséquence de rendre libre l'immeuble de la rue de Provence que le Conseil espère pouvoir réaliser après la guerre dans des conditions avantageuses par suite de sa situation.

Le produit net de l'exercice s'est élevé à 10.400.000 fr. sensiblement égal à celui de 1914 qui avait été reporté à nouveau. En raison de la prolongation des hostilités, le Conseil a cru devoir procéder à une révision sévère de tous les postes de l'Actif aboutissant à une dépréciation totale de 87.639.000 fr. Cette dépréciation est ramenée, après attribution intégrale des Profits, à Francs 66.500.000, faisant l'objet d'un prélèvement sur la Réserve laquelle, l'opération faite, représentera encore la somme appréciable de 50.700.000 fr. Le Conseil estime que la prospérité future de l'Etablissement sera désormais assise, au prix d'un sacrifice momentané, sur une base forte et absolument saine.

Le Conseil adresse ensuite des éloges au Personnel qui a fait preuve du plus grand dévouement en accomplissant une tâche de plus en plus lourde, ce qui a permis le fonctionnement à peu près normal des guichets ouverts l'an dernier. Il adresse son témoignage de sympathie aux familles des agents tombés glorieusement au champ d'honneur, il y joint ses vœux pour les blessés, les prisonniers, tous ceux qui sont sur la ligne de feu, exposant journellement leur vie.

Les Censeurs-Commissaires se sont entièrement associés aux propositions du Conseil, donnant notamment leur pleine adhésion à celle ayant pour objet un prélèvement sur la Réserve et l'emploi du solde créditeur des Profits et Pertes pour faire face aux amortissements opérés dans l'Actif.

Cette Résolution, comportant également l'approbation des comptes, a été votée par l'Assemblée à l'unanimité, moins sept actionnaires sur un total de plus de 300 actionnaires présents.

L'Assemblée a en outre renouvelé les pouvoirs pour 5 ans des Administrateurs sortants Messieurs Bouillat et Bourget, tous deux mobilisés et décorés de la Légion d'Honneur ; elle a réélu censeur pour trois ans Monsieur Desroys du Roure, et nommé Commissaires pour l'exercices 1916, Messieurs Desroys du Roure, Lavallée et Cornélis de Witt.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.